COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
de Mr. de *VOLTAIRE*,

PREMIERE EDITION.

TOME NEUVIEME.

OUVRAGES DRAMATIQUES

AVEC

LES PIECES RELATIVES A CHACUN.

TOME TROISIEME.





MDCCLVI.

DISSERTATION
SUR
LA TRAGEDIE
ANCIENNE ET MODERNE,

A

SON EMINENCE

MONSEIGNEUR

LE CARDINAL QUERINI,

NOBLE VENITIEN, EVEQUE DE BRESCIA, BIBLIOTHECAIRE DU VATICAN.





MONSEIGNEUR,

IL était digne d'un génie tel que le vôtre, & d'un homme qui est à la tête de la plus ancienne Bibliothéque du Monde, de vous donner tout entier aux Lettres. On doit voir de tels Princes de l'Eglise sous un Pontife qui a éclairé le Monde Chrêtien avant de le gouverner. Mais si tous les Lettrés vous doivent de la reconnoissance, je vous en dois plus que personne, après l'honneur que vous m'avez fait de traduire en si beaux vers *la Henriade* & le *Poëme de Fontenoy*. Les deux Héros vertueux que j'ai célébrés sont devenus les vôtres. Vous avez daigné m'embellir, pour rendre encor plus respectables aux Nations les noms de *Henri IV.* & de *Louis XV.* & pour étendre de plus en plus dans l'Europe le goût des Arts.

Parmi les obligations que toutes les Nations modernes ont aux Italiens, & surtout aux premiers Pontifes & à leurs Ministres, il faut compter la culture des Belles-Lettres, par qui furent adoucies peu à peu les mœurs féroces & grossiéres de nos Peuples Septentrionaux, & auxquelles nous devons aujourdhui notre politesse, nos délices & notre gloire.

C'est sous le grand *Léon X.* que le Théatre Grec renâquit,

quit, ainſi que l'éloquence. La *Sophonisbe* du célèbre Prélat *Triſſino*, Nonce du Pape, eſt la premiére Tragédie réguliére que l'Europe ait vûe après tant de ſiécles de barbarie, comme la *Calandra* du Cardinal *Bibiena* avait été auparavant la premiére Comédie dans l'Italie moderne.

Vous fûtes les premiers qui élevâtes de grands Théâtres, & qui donnâtes au Monde quelque idée de cette ſplendeur de l'ancienne Grèce, qui attirait les Nations étrangères à ſes ſolemnités, & qui fut le modèle des Peuples en tous les genres.

Si votre Nation n'a pas toujours égalé les Anciens dans le tragique, ce n'eſt pas que votre langue harmonieuſe, féconde & fléxible, ne ſoit propre à tous les ſujets; mais il y a grande aparence que les progrès que vous avez faits dans la Muſique, ont nui enfin à ceux de la véritable Tragédie. C'eſt un talent qui a fait tort à un autre.

Permettez que j'entre avec votre Eminence dans une diſcuſſion littéraire. Quelques perſonnes, accoutumées au ſtile des épitres dédicatoires, s'étonneront que je me borne ici à comparer les uſages des Grecs avec les modernes, au lieu de comparer les grands hommes de l'Antiquité avec ceux de votre Maiſon; mais je parle à un ſavant, à un ſage, à celui dont les lumiéres doivent m'éclairer, & dont j'ai l'honneur d'être le confrére dans la plus ancienne Académie de l'Europe, dont les membres s'occupent ſouvent de ſemblables recherches; je parle enfin à celui qui aime mieux me donner des inſtructions que de recevoir des éloges.

PRE-

PREMIERE PARTIE.

Des Tragédies Grecques imitées par quelques Opéra Italiens & Français.

UN célèbre Auteur de vôtre Nation dit, que depuis les beaux jours d'Athènes, la Tragédie errante & abandonnée, cherche de contrée en contrée quelqu'un qui lui donne la main, & qui lui rende ses premiers honneurs, mais qu'elle n'a pu le trouver.

S'il entend qu'aucune Nation n'a de Théâtres, où des chœurs occupent presque toujours la scène, & chantent des strophes, des épodes & des antistrophes accompagnées d'une danse grave, qu'aucune Nation ne fait paraître ses Acteurs sur des espèces d'échasses, le visage couvert d'un masque qui exprime la douleur d'un côté & la joie de l'autre; que la déclamation de nos Tragédies n'est point notée & soutenue par des flutes; il a sans doute raison: & je ne sai si c'est à notre désavantage. J'ignore si la forme de nos Tragédies, plus rapprochée de la nature, ne vaut pas celle des Grecs, qui avait un apareil plus imposant.

Si cet Auteur veut dire qu'en général ce grand art n'est pas aussi considéré, depuis la renaissance des Lettres, qu'il l'était autrefois; qu'il y a en Europe des Nations qui ont quelquefois usé d'ingratitude envers les suc-

ceſſeurs des *Sophocles* & des *Euripides*, que nos Théatres ne ſont point de ces édifices ſuperbes dans leſquels les Athéniens mettaient leur gloire; que nous ne prenons pas les mêmes ſoins qu'eux de ces ſpectacles devenus ſi néceſſaires dans nos villes immenſes: on doit être entiérement de ſon opinion. *Et ſapit, & mecum facit, & Jove judicat æquo.*

Où trouver un ſpectacle qui nous donne une image de la Scène Grecque? c'eſt peut-être dans vos Tragédies nommées Opéra, que cette image ſubſiſte. Quoi, me dira-t-on, un Opéra Italien aurait quelque reſſemblance avec le Théâtre d'Athènes? Oui. Le récitatif Italien eſt préciſément la Mélopée des Anciens; c'eſt cette déclamation notée & ſoutenue par des inſtrumens de Muſique. Cette mélopée, qui n'eſt ennuyeuſe que dans vos mauvaiſes *Tragédies Opéra*, eſt admirable dans vos bonnes piéces. Les chœurs que vous y avez ajoûtés depuis quelques années, & qui ſont liés eſſentiellement au ſujet, aprochent d'autant plus des chœurs des Anciens, qu'ils ſont exprimés avec une Muſique différente du récitatif, comme la ſtrophe, l'épode & l'antiſtrophe étaient chantées chez les Grecs tout autrement que la mélopée des ſcènes. Ajoûtez à ces reſſemblances, que dans pluſieurs *Tragédies Opéra* du célèbre Abbé *Metaſtaſio*, l'unité de lieu, d'action & de tems, ſont obſervées: ajoûtez que ces piéces ſont pleines de cette poëſie d'expreſſion, & de cette élégance continue, qui embelliſſent le naturel ſans jamais le charger, talent que depuis les Grecs

Grecs le ſeul *Racine* a poſſédé parmi nous, & le ſeul *Addiſſon* chez les Anglais.

Je ſai que ces Tragédies ſi impoſantes, par les charmes de la Muſique, & par la magnificence du ſpectacle, ont un défaut que les Grecs ont toujours évité; je ſai que ce défaut a fait des monſtres des piéces les plus belles, & d'ailleurs les plus réguliéres: Il conſiſte à mettre dans toutes les ſcènes de ces petits airs coupés, de ces ariettes détachées, qui interrompent l'action, & qui font valoir les fredons d'une voix efféminée, mais brillante, aux dépens de l'intérèt & du bon ſens. Le grand Auteur que j'ai déja cité, & qui a tiré beaucoup de ſes piéces de notre Théâtre tragique, a remédié, à force de génie, à ce défaut qui eſt devenu une néceſſité. Les paroles de ſes airs détachés ſont ſouvent des embelliſſemens du ſujet mème; elles ſont paſſionnées; elles ſont quelquefois comparables aux plus beaux morceaux des Odes d'*Horace*; j'en apporterai pour preuve cette ſtrophe touchante que chante *Arbace* accuſé & innocent.

Vo ſolcando un mar crudele
Senza vele
E ſenza ſarte.
Freme l'onda, il Ciel s'imbruna,
Creſce il vento, e manca l'arte:
E il voler della fortuna
Son coſtretto à ſeguitar.
Infelice in queſto ſtato,

 Son

Son da tutti abbandonato;
Meco ſola è l'innocenza
Che mi porta a naufragar.

J'y ajouterai encor cette autre ariette ſublime que débite le Roi des Parthes vaincu par *Adrien*, quand il veut faire ſervir ſa défaite même à ſa vengeance.

Sprezza il furor del vento
Robuſta quercia auvezza
Di cento venti è cento
L'injurie a tolerar.
E ſe pur cade al ſuolo,
Spiega per l'onde il volo;
E con quel vento iſteſſo
Va contraſtando il mar.

Il y en a beaucoup de cette eſpèce; mais que ſont des beautés hors de place? Et qu'aurait-on dit dans Athènes, ſi *Oedipe* & *Oreſte* avaient, au moment de la reconnaiſſance, chanté des petits airs fredonnés, & débité des comparaiſons à *Jocaſte* & à *Electre*? Il faut donc avouer que l'Opéra, en ſéduiſant les Italiens par les agrémens de la Muſique, a détruit d'un côté la véritable Tragédie Grecque qu'il faiſait renaître de l'autre.

Notre Opéra Français nous devait faire encor plus de tort; notre mélopée rentre bien moins que la vôtre dans la déclamation naturelle; elle eſt plus languiſſante; elle ne permet jamais que les ſcènes ayent leur juſte étendue; elle exige des dialogues courts en petites maximes

ximes coupées, dont chacune produit une eſpèce de chanſon.

Que ceux qui ſont au fait de la vraie Littérature des autres Nations, & qui ne bornent pas leur ſcience aux airs de nos Ballets, ſongent à cette admirable ſcène dans *la Clemenza di Tito*, entre *Titus* & ſon favori, qui a conſpiré contre lui; je veux parler de cette ſcène où *Titus* dit à *Seſtus* ces paroles:

Siam ſoli, il tuo Sovrano
Non è preſente; apri il tuo core à Tito,
Confida ti all' amico; io ti prometto
Qu'Auguſto no'l ſaprà.

Qu'ils reliſent le monologue ſuivant, où *Titus* dit ces autres paroles, qui doivent être l'éternelle leçon de tous les Rois, & le charme de tous les hommes.

. . . . . Il torre' altrui la vita
E facoltà commune
Al piu vil della terra; il dar la è ſolo
De' numi, & de' regnanti.

Ces deux ſcènes comparables à tout ce que la Grèce a eu de plus beau, ſi elles ne ſont pas ſupérieures; ces deux ſcènes dignes de *Corneille*, quand il n'eſt pas déclamateur, & de *Racine*, quand il n'eſt pas faible; ces deux ſcènes, qui ne ſont pas fondées ſur un amour d'Opéra, mais ſur les plus nobles ſentimens du cœur humain, ont une durée trois fois plus longue au moins que les ſcènes

ſcènes les plus étendues de nos Tragédies en muſique. De pareils morceaux ne feraient pas ſuportés ſur notre Théâtre lyrique, qui ne ſe ſoutient guères que par des maximes de la galanterie, & par des paſſions manquées, à l'exception d'*Armide*, & des belles ſcènes d'*Iphigénie*, ouvrages plus admirables qu'imités.

Parmi nos défauts nous avons, comme vous, dans nos Opéra les plus tragiques, une infinité d'airs détachés, mais qui ſont plus défectueux que les vôtres, parce qu'ils ſont moins liés au ſujet. Les paroles y ſont preſque toujours aſſervies aux Muſiciens, qui ne pouvant exprimer dans leurs petites chanſons les termes mâles & énergiques de notre langue, exigent des paroles efféminées, oiſives, vagues, étrangéres à l'action, & ajoutées comme on peut à de petits airs meſurés, ſemblables à ceux qu'on appelle à Veniſe *Barcarole*. Quel raport, par exemple, entre *Theſée*, reconnu par ſon père, ſur le point d'être empoiſonné par lui, & ces ridicules paroles:

Le plus ſage
S'enflamme & s'engage,
Sans ſavoir comment.

Malgré ces défauts, j'oſe encor penſer que nos bonnes Tragédies Opéra, telles qu'*Atis*, *Armide*, *Théſée*, étaient ce qui pouvait donner parmi nous quelque idée du Théâtre d'Athènes, parce que ces Tragédies ſont chantées comme celles des Grecs; parce que le chœur, tout vicieux

vicieux qu'on l'a rendu, tout fade Panégyriſte qu'on l'a fait de la Morale amoureuſe, reſſemble pourtant à celui des Grecs, en ce qu'il occupe ſouvent la ſcène. Il ne dit pas ce qu'il doit dire, il n'enſeigne pas la vertu, *& regat iratos, & amet peccare timentes*; mais enfin il faut avouer que la forme des Tragédies Opéra nous retrace la forme de la Tragédie Grecque à quelques égards. Il m'a donc paru en général, en conſultant les gens de Lettres qui connaiſſent l'Antiquité, que ces Tragédies Opera ſont la copie & la ruine de la Tragédie d'Athènes. Elles en ſont la copie, en ce qu'elles admettent la mélopée, les chœurs, les machines, les Divinités: elles en ſont la deſtruction, parce qu'elles ont accoutumé les jeunes gens à ſe connaître en ſons plus qu'en eſprit, à préférer leurs oreilles à leur ame, des roulades à des penſées ſublimes, à faire valoir quelquefois les ouvrages les plus inſipides & les plus mal écrits, quand ils ſont ſoutenus par quelques airs qui nous plaiſent. Mais, malgré tous ces défauts, l'enchantement qui réſulte de ce mèlange heureux de ſcènes, de chœurs, de danſes, de ſimphonie, & de cette variété de décorations, ſubjugue juſqu'au Critique même; & la meilleure Comédie, la meilleure Tragédie, n'eſt jamais fréquentée par les mêmes perſonnes auſſi aſſidument qu'un Opéra médiocre. Les beautés réguliéres, nobles, ſévères, ne ſont pas les plus recherchées par le vulgaire; ſi on repréſente une ou deux fois *Cinna*, on joue trois mois *les Fêtes Vénitiennes*: un Poëme épique eſt moins

lû

lû que des épigrammes licentieuſes; un petit Roman ſera mieux débité que l'hiſtoire du Préſident *de Thou.* Peu de particuliers font travailler de grands Peintres; mais on ſe diſpute des figures eſtropiées qui viennent de la Chine, & des ornemens fragiles. On dore, on vernit des cabinets, on néglige la noble Architecture; enfin dans tous les genres, les petits agrémens l'emportent ſur le vrai mérite.

SECONDE PARTIE.

De la Tragédie-Françaiſe comparée à la Tragédie Grecque.

HEureuſement la bonne & vraie Tragédie parut en France avant que nous euſſions ces Opéra, qui auraient pû l'étouffer. Un Auteur nommé *Mairet* fut le premier qui en imitant la *Sophoniſbe* du *Triſſino*, introduiſit la régle des trois unités, que vous aviez priſe des Grecs. Peu à peu notre ſcène s'épura, & ſe défit de l'indécence & de la barbarie qui deshonoraient alors tant de Théâtres, & qui ſervaient d'excuſe à ceux dont la ſévérité peu éclairée condamnait tous les ſpectacles.

Les Acteurs ne parurent pas élevés comme dans Athénes, ſur des cothurnes qui étaient de véritables échaſſes; leur viſage ne fut pas caché ſous de grands maſques,

ques, dans lesquels des tuyaux d'airain rendaient les sons de la voix plus frapans & plus terribles. Nous ne pûmes avoir la mélopée des Grecs. Nous nous réduisîmes à la simple déclamation harmonieuse, ainsi que vous en aviez d'abord usé. Enfin nos Tragédies devinrent une imitation plus vraie de la Nature. Nous substituames l'histoire à la fable Grecque. La politique, l'ambition, la jalousie, les fureurs de l'amour régnèrent sur nos Théâtres. *Auguste*, *Cinna*, *César*, *Cornélie*, plus respectables que des Héros fabuleux, parlèrent souvent sur notre scène, comme ils auraient parlé dans l'ancienne Rome.

Je ne prétens pas que la scène Française l'ait emporté en tout sur celle des Grecs, & doive la faire oublier. Les inventeurs ont toujours la première place dans la mémoire des hommes; mais quelque respect qu'on ait pour ces premiers génies, cela n'empèche pas que ceux qui les ont suivis ne fassent souvent beaucoup plus de plaisir. On respecte *Homère*, mais on lit le *Tasse*; on trouve dans lui beaucoup de beautés qu'*Homère* n'a point connues. On admire *Sophocle*; mais combien de nos bons Auteurs tragiques ont-ils de traits de Maître que *Sophocle* eût fait gloire d'imiter, s'il fût venu après eux? Les Grecs auraient apris de nos grands modernes à faire des expositions plus adroites, à lier les scènes les unes aux autres, par cet art imperceptible qui ne laisse jamais le Théâtre vuide, & qui fait venir & sortir avec raison les personnages. C'est à quoi les Anciens ont souvent manqué, & c'est en quoi le *Trissino*

les

les a malheureusement imités. Je maintiens, par exemple, que *Sophocle* & *Euripide* eussent regardé la première scène de *Bajazet* comme une école où ils auraient profité, en voyant un vieux Général d'armée annoncer, par les questions qu'il fait, qu'il médite une grande entreprise.

Que faisaient cependant nos braves Janissaires ?
Rendent-ils au Sultan des hommages sincères ?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lû ?

Et le moment d'après :

Crois-tu qu'ils me suivraient encor avec plaisir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur Visir ?

Ils auraient admiré comme ce conjuré dévelope ensuite ses desseins, & rend compte de ses actions. Ce grand mérite de l'Art n'était point connu aux inventeurs de l'Art. Le choc des passions, ces combats de sentimens oposés, ces discours animés de rivaux & de rivales, ces querelles, ces bravades, ces plaintes réciproques, ces contestations intéressantes, où l'on dit ce que l'on doit dire ; ces situations si bien ménagées les auraient étonnés. Ils eussent trouvé mauvais peut-être qu'*Hippolite* soit amoureux assez froidement d'*Aricie*, & que son Gouverneur lui fasse des leçons de galanterie, qu'il dise :

Vous-même où seriez-vous,
Si toujours votre mère, à l'amour oposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thesée ?

Paroles

Paroles tirées du *Paſtor Fido*, & bien plus convenables à un berger qu'au Gouverneur d'un Prince: mais ils euſſent été ravis en admiration en entendant *Phèdre* s'écrier:

Oenone, qui l'eût cru, j'avais une rivale,
..... Hippolite aime, & je n'en peux douter.
Ce farouche ennemi, qu'on ne pouvait domter,
Qu'offenſait le reſpect, qu'importunait la plainte,
Ce tigre que jamais je n'abordai ſans crainte,
Soumis, aprivoiſé, reconnaît un vainqueur.

Ce déſeſpoir de *Phèdre* en découvrant ſa rivale, vaut certainement un peu mieux que la ſatire des femmes ſavantes, que fait ſi longuement & ſi mal-à-propos l'*Hippolite* d'*Euripide*, qui devient là un mauvais perſonnage de Comédie. Les Grecs auraient ſurtout été ſurpris de cette foule de traits ſublimes qui étincellent de toutes parts dans nos modernes. Quel effet ne ferait point ſur eüx ce vers?

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois? qu'il mourût.

Et cette réponſe, peut-être encor plus belle & plus paſſionnée que fait *Hermione* à *Oreſte*, lorſqu'après avoir exigé de lui la mort de *Pyrrhus* qu'elle aime, elle aprend malheureuſement qu'elle eſt obéïe, elle s'écrie alors:

Pourquoi l'aſſaſſiner? qu'a-t-il fait? à quel titre?
Qui te l'a dit?

ORES-

ORESTE.

O Dieux, quoi, ne m'avez-vous pas
Vous-même ici tantôt ordonné ſon trépas?

HERMIONE.

Ah! falait-il en croire une amante inſenſée?

Je citerai encor ici ce que dit *Céſar*, quand on lui préſente l'urne qui renferme les cendres de *Pompée.*

Reſtes d'un demi-Dieu, dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis.

Les Grecs ont d'autres beautés; mais je m'en raporte à vous, MONSEIGNEUR, ils n'en ont aucune de ce caractère.

Je vai plus loin, & je dis, que ces hommes qui étaient ſi paſſionnés pour la liberté, & qui ont dit ſi ſouvent qu'on ne peut penſer avec hauteur que dans les Républiques, aprendraient à parler dignement de la liberté même, dans quelques-unes de nos piéces, tout écrites qu'elles ſont dans le ſein d'une Monarchie.

Les modernes ont encor, plus fréquemment que les Grecs, imaginé des ſujets de pure invention. Nous eumes beaucoup de ces ouvrages du tems du Cardinal *de Richelieu*; c'était ſon goût, ainſi que celui des Eſpagnols: il aimait qu'on cherchât d'abord à peindre des mœurs & à arranger une intrigue, & qu'enſuite on donnât des noms aux perſonnages, comme on en uſe dans la Comédie; c'eſt ainſi qu'il travaillait lui-même, quand il voulait ſe

ſe délaſſer du poids du Miniſtère. Le *Vinceslas* de *Rotrou* eſt entiérement dans ce goût, & toute cette hiſtoire eſt fabuleuſe. Mais l'Auteur voulut peindre un jeune homme fougueux dans ſes paſſions, avec un mélange de bonnes & de mauvaiſes qualités; un pére tendre & faible; & il a réuſſi dans quelques parties de ſon ouvrage. Le *Cid* & *Héraclius*, tirés des Eſpagnols, ſont encor des ſujets feints; il eſt bien vrai qu'il y a eu un Empereur nommé *Héraclius*, un Capitaine Eſpagnol qui eut le nom de *Cid*, mais preſqu'aucune des avantures qu'on leur attribue n'eſt véritable. Dans *Zayre* & dans *Alzire*, (ſi j'oſe en parler, & je n'en parle que pour donner des exemples connus,) tout eſt feint juſqu'aux noms. Je ne conçois pas après cela, comment le Pére *Brumoy* a pû dire dans ſon *Théâtre des Grecs*, que la Tragédie ne peut ſouffrir de ſujets feints, & que jamais on ne prit cette liberté dans Athènes. Il s'épuiſe à chercher la raiſon d'une choſe qui n'eſt pas; „ Je „ crois en trouver une raiſon, *dit-il*, dans la nature „ de l'eſprit humain: il n'y a que la vraiſemblance dont „ il puiſſe être touché. Or il n'eſt pas vraiſemblable „ que des faits auſſi grands que ceux de la Tragédie „ ſoient abſolument inconnus; ſi donc le Poëte invente tout le ſujet juſqu'aux noms, le ſpectateur ſe révolte, tout lui paraît incroyable, & la piéce manque „ ſon effet, faute de vraiſemblance. „

Premiérement, il eſt faux que les Grecs ſe ſoient interdit cette eſpèce de Tragédie. *Ariſtote* dit expreſſément qu'*A-*

gathon s'était rendu très-célèbre dans ce genre. Secondement il est faux que ces sujets ne réussissent point; l'expérience du contraire dépose contre le Pére *Brumoy*. En troisiéme lieu, la raison qu'il donne du peu d'effet que ce genre de Tragédie peut faire, est encor très-fausse : c'est assurément ne pas connaître le cœur humain, que de penser qu'on ne peut le remuer par des fictions. En quatriéme lieu, un sujet de pure invention, & un sujet vrai, mais ignoré, sont absolument la même chose pour les spectateurs: & comme notre scène embrasse des sujets de tous les tems & de tous les pays, il faudrait qu'un spectateur allât consulter tous les livres, avant qu'il sût si ce qu'on lui représente est fabuleux ou historique : il ne prend pas assurément cette peine; il se laisse attendrir quand la piéce est touchante, & il ne s'avise pas de dire, en voyant *Polieucte*, Je n'ai jamais entendu parler de *Sévère* & de *Pauline*, ces gens-là ne doivent pas me toucher. Le Pére *Brumoy* devait seulement remarquer que les piéces de ce genre sont beaucoup plus difficiles à faire que les autres. Tout le caractère de *Phèdre* était déja dans *Euripide*; sa déclaration d'amour dans *Sénèque* le Tragique : toute la scène d'*Auguste* & de *Cinna* dans *Sénèque* le Philosophe; mais il fallait tirer *Sévère* & *Pauline* de son propre fonds. Au reste, si le Pére *Brumoy* s'est trompé dans cet endroit & dans quelques autres, son livre est d'ailleurs un des meilleurs & des plus utiles que

nous

nous ayons, & je ne combats son erreur qu'en estimant son travail & son goût.

Je reviens, & je dis, que ce ferait manquer d'ame & de jugement, que de ne pas avouer combien la Scène Française est au-dessus de la Scène Grecque, par l'art de la conduite, par l'invention, par les beautés de détail, qui sont sans nombre. Mais aussi on ferait bien partial & bien injuste, de ne pas tomber d'accord que la galanterie a presque partout affaibli tous les avantages que nous avons d'ailleurs. Il faut convenir que, d'environ quatre-cent Tragédies qu'on a données au Théâtre, depuis qu'il est en possession de quelque gloire en France, il n'y en a pas dix ou douze qui ne soient fondées sur une intrigue d'amour, plus propre à la Comédie qu'au genre tragique. C'est presque toujours la même piéce, le même nœud, formé par une jalousie & une rupture, & dénoué par un mariage; c'est une coquéterie continuelle; une simple Comédie, où des Princes sont Acteurs, & dans laquelle il y a quelquefois du sang répandu pour la forme.

La plupart de ces piéces ressemblent si fort à des Comédies, que les Acteurs étaient parvenus, depuis quelque tems, à les réciter du ton dont ils jouent les piéces qu'on appelle du haut Comique; ils ont par-là contribué à dégrader encor la Tragédie: la pompe & la magnificence de la déclamation ont été mises en oubli. On s'est piqué de réciter des vers comme de la prose; on n'a pas considéré qu'un langage au-dessus du langage

ordinaire, doit être débité d'un ton au-dessus du ton familier. Et si quelques Acteurs ne s'étaient heureusement corrigés de ces défauts, la Tragédie ne serait bientôt, parmi nous, qu'une suite de conversations galantes, froidement récitées: aussi n'y a-t-il pas encor longtems que parmi les Acteurs de toutes les troupes, les principaux rôles dans la Tragédie, n'étaient connus que sous le nom de *l'Amoureux & de l'Amoureuse.* Si un étranger avait demandé dans Athènes: Quel est votre meilleur Acteur pour les amoureux dans *Iphigénie*, dans *Hécube*, dans les *Héraclides*, dans *Oedipe* & dans *Electre?* on n'aurait pas même compris le sens d'une telle demande. La Scène Française s'est lavée de ce reproche par quelques Tragédies, où l'amour est une passion furieuse & terrible, & vraiment digne du Théâtre, & par d'autres, où le nom d'amour n'est pas même prononcé. Jamais l'amour n'a fait verser tant de larmes que la Nature. Le cœur n'est qu'effleuré, pour l'ordinaire, des plaintes d'une amante; mais il est profondément attendri de la douloureuse situation d'une mère, prête de perdre son fils; c'est donc assurément par condescendance pour son ami, que *Despréaux* disait:

. . . . . . de l'amour la sensible peinture,
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

La route de la Nature est cent fois plus sûre, comme plus noble; les morceaux les plus frapans d'*Iphigé-*

nie,

nie, ſont ceux où *Clitemneſtre* défend ſa fille, & non pas ceux où *Achille* défend ſon amante.

On a voulu donner dans *Sémiramis* un ſpectacle encor plus pathétique que dans *Mérope*; on y a déployé tout l'apareil de l'ancien Théâtre Grec. Il ſerait triſte, après que nos grands Maîtres ont ſurpaſſé les Grecs en tant de choſes dans la Tragédie, que notre Nation ne pût les égaler dans la dignité de leurs repréſentations. Un des grands obſtacles qui s'opoſent, ſur notre Théâtre, à toute action grande & pathétique, eſt la foule des ſpectateurs, confondue ſur la Scène avec les Acteurs; cette indécence ſe fit ſentir particuliérement à la premiére repréſentation de *Sémiramis*. La principale Actrice de Londres, qui était préſente à ce ſpectacle, ne revenait point de ſon étonnement: elle ne pouvait concevoir comment il y avait des hommes aſſez ennemis de leurs plaiſirs, pour gâter ainſi le ſpectacle ſans en jouïr. Cet abus a été corrigé dans la ſuite aux repréſentations de *Sémiramis*, & il pourait aiſément être ſuprimé pour jamais. Il ne faut pas s'y méprendre; un inconvénient tel que celui-là ſeul, a ſuffi pour priver la France de beaucoup de chefs-d'œuvres qu'on aurait ſans doute hazardés, ſi on avait eu un Théâtre libre, propre pour l'action, & tel qu'il eſt chez toutes les autres Nations de l'Europe.

Mais ce grand défaut n'eſt pas aſſurément le ſeul qui doive être corrigé. Je ne peux aſſez m'étonner ni me plaindre du peu de ſoin qu'on a en France de rendre les

Théatres dignes des excellens ouvrages qu'on y repréſente, & de la Nation qui en fait ſes délices. *Cinna*, *Athalie*, méritaient d'être repréſentés ailleurs que dans un jeu de paume, au bout duquel on a élevé quelques décorations du plus mauvais goût, & dans lequel les ſpectateurs ſont placés, contre tout ordre & contre toute raiſon, les uns debout ſur le Théatre même, les autres debout dans ce qu'on appelle parterre, où ils ſont gênés & preſſés indécemment, & où ils ſe précipitent quelquefois en tumulte les uns ſur les autres, comme dans une ſédition populaire. On repréſente au fond du Nord nos ouvrages dramatiques dans des ſalles mille fois plus magnifiques, mieux entendues, & avec beaucoup plus de décence.

Que nous ſommes loin, ſurtout, de l'intelligence & du bon goût qui régne en ce genre dans preſque toutes vos villes d'Italie ! Il eſt honteux de laiſſer ſubſiſter encor ces reſtes de barbarie dans une ville ſi grande, ſi peuplée, ſi opulente & ſi polie. La dixiéme partie de ce que nous dépenſons tous les jours en bagatelles auſſi magnifiques qu'inutiles & peu durables, ſuffirait pour élever des monumens publics en tous les genres, pour rendre Paris auſſi magnifique qu'il eſt riche & peuplé, & pour l'égaler un jour à Rome, qui eſt notre modèle en tant de choſes. C'était un des projets de l'immortel *Colbert*. J'oſe me flater qu'on pardonnera cette petite digreſſion à mon amour pour les Arts & pour ma Patrie; & que peut-être même un jour elle inſpirera aux Magiſ-

Magiſtrats qui ſont à la tête de cette ville, la noble envie d'imiter les Magiſtrats d'Athènes & de Rome, & ceux de l'Italie moderne.

Un Théâtre conſtruit ſelon les régles doit être très-vaſte; il doit repréſenter une partie d'une Place publique, le périſtile d'un Palais, l'entrée d'un Temple. Il doit être fait de ſorte qu'un perſonnage vû par les ſpectateurs, puiſſe ne l'être point par les autres perſonnages ſelon le beſoin. Il doit en impoſer aux yeux, qu'il faut toujours ſéduire les premiers. Il doit être ſuſceptible de la pompe la plus majeſtueuſe. Tous les ſpectateurs doivent voir & entendre également, en quelqu'endroit qu'ils ſoient placés. Comment cela peut-il s'exécuter ſur une ſcène étroite au milieu d'une foule de jeunes gens qui laiſſent à peine dix pieds de place aux Acteurs. De-là vient que la plupart des piéces ne ſont que de longues converſations; toute action théatrale eſt ſouvent manquée & ridicule. Cet abus ſubſiſte comme tant d'autres, par la raiſon qu'il eſt établi, & parce qu'on jette rarement ſa maiſon par terre, quoiqu'on ſache qu'elle eſt mal tournée. Un abus public n'eſt jamais corrigé qu'à la dernière extrémité. Au reſte, quand je parle d'une action théatrale, je parle d'un apareil, d'une cérémonie, d'une aſſemblée, d'un événement néceſſaire à la piéce, & non pas de ces vains ſpectacles plus puérils que pompeux, de ces reſſources du décorateur qui ſupléent à la ſtérilité du Poëte, & qui amuſent les yeux, quand on ne ſait pas parler aux

oreilles & à l'ame. J'ai vû à Londres une piéce où l'on repréſentait le couronnement du Roi d'Angleterre, dans toute l'exactitude poſſible. Un Chevalier armé de toutes piéces entrait à cheval ſur le Théâtre. J'ai quelquefois entendu dire à des étrangers: *Ah! le bel Opéra que nous avons eu; on y voyait paſſer au galop plus de deux cent gardes.* Ces gens-là ne ſavaient pas que quatre beaux vers valent mieux dans une piéce qu'un Régiment de Cavalerie. Nous avons à Paris une Troupe Comique étrangère, qui ayant rarement de bons ouvrages à repréſenter, donne ſur le Théâtre des feux d'artifice. Il y a longtems qu'*Horace*, l'homme de l'Antiquité qui avait le plus de goût, a condamné ces ſottiſes qui ſurent le peuple.

Eſſeda feſtinant, pilenta, petorrita, naves;
Captivum portatur ebur, captiva Corinthus.
Si foret in terris, rideret Democritus;
Spectaret populum ludis attentius ipſis.



TROI-

TROISIEME PARTIE.

De Sémiramis.

PAr tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, MONSEIGNEUR, vous voyez que c'était une entreprise assez hardie de représenter *Sémiramis* assemblant les Ordres de l'Etat pour leur annoncer son mariage; l'ombre de *Ninus*, sortant de son tombeau, pour prévenir un inceste, & pour venger sa mort; *Sémiramis* entrant dans ce Mausolée, & en sortant expirante, & percée de la main de son fils. Il était à craindre que ce spectacle ne révoltât: & d'abord, en effet, la plûpart de ceux qui fréquentent les spectacles, accoutumés à des élégies amoureuses, se liguèrent contre ce nouveau genre de Tragédie. On dit qu'autrefois dans une ville de la grande Grèce, on proposait des prix pour ceux qui inventeraient des plaisirs nouveaux. Ce fut ici tout le contraire. Mais quelques efforts qu'on ait fait pour faire tomber cette espèce de Drame, vraiment terrible & tragique, on n'a pu y réussir; on disait & on écrivait de tous côtés, que l'on ne croit plus aux revenans, & que les aparitions des morts ne peuvent être que puériles aux yeux d'une nation éclai-

rée.

rée. Quoi! toute l'Antiquité aura cru ces prodiges, & il ne ſera pas permis de ſe conformer à l'Antiquité? Quoi! notre Religion aura conſacré ces coups extraordinaires de la Providence, & il ſerait ridicule de les renouveller?

Les Romains Philoſophes ne croyaient pas aux revenans du tems des Empereurs, & cependant le jeune *Pompée* évoque une ombre dans la *Pharſale*. Les Anglais ne croyent pas aſſurément plus que les Romains aux revenans; cependant ils voyent tous les jours avec plaiſir dans la Tragédie d'*Hamlet*, l'ombre d'un Roi qui paraît ſur le Théâtre dans une occaſion à peu près ſemblable à celle où l'on a vû à Paris le ſpectre de *Ninus*. Je ſuis bien loin aſſurément de juſtifier en tout la Tragédie d'*Hamlet*; c'eſt une piéce groſſiére & barbare, qui ne ſerait pas ſuportée par la plus vile populace de France & d'Italie. *Hamlet* y devient fou au ſecond Acte, & ſa maîtreſſe devient folle au troiſiéme; le Prince tue le pére de ſa maîtreſſe feignant de tuer un rat, & l'Héroïne ſe jette dans la riviére. On fait ſa foſſe ſur le Théâtre; des foſſoyeurs diſent des quolibets dignes d'eux, en tenant dans leurs mains des têtes de morts; le Prince *Hamlet* répond à leurs groſſiéretés abominables par des folies non moins dégoutantes; pendant ce tems-là, un des Acteurs fait la conquête de la Pologne; *Hamlet*, ſa mére, & ſon beau-pére boivent enſemble ſur le Théâtre; on chante à table; on s'y querelle; on

on ſe bat, on ſe tue; on croirait que cet ouvrage eſt le fruit de l'imagination d'un Sauvage yvre. Mais parmi ces irrégularités groſſiéres, qui rendent encor aujourdhui le Théâtre Anglais ſi abſurde & ſi barbare, on trouve dans *Hamlet*, par une bizarerie encore plus grande, des traits ſublimes, dignes des plus grands génies. Il ſemble que la Nature ſe ſoit plûe à raſſembler dans la tète de *Shakeſpear*, ce qu'on peut imaginer de plus fort & de plus grand, avec ce que la groſſiéreté ſans eſprit peut avoir de plus bas & de plus déteſtable.

Il faut avouer que parmi les beautés qui étincellent au milieu de ces horribles extravagances, l'ombre du pére d'*Hamlet* eſt un des coups de Théâtre des plus frapans. Il fait toujours un grand effet ſur les Anglais, je dis ſur ceux qui ſont les plus inſtruits, & qui ſentent le mieux toute l'irrégularité de leur ancien Théâtre. Cette ombre inſpire plus de terreur à la ſeule lecture, que n'en fait naître l'aparition de *Darius* dans la Tragédie d'*Echyle*, intitulée *les Perſes*. Pourquoi ? Parce que *Darius*, dans *Echyle*, ne paraît que pour annoncer les malheurs de ſa famille; au lieu que dans *Shakeſpear*, l'ombre du pére d'*Hamlet* vient demander vengeance, vient revéler des crimes ſecrets; elle n'eſt ni inutile, ni amenée par force; elle ſert à convaincre qu'il y a un pouvoir inviſible, qui eſt le maître de la Nature. Les hommes qui ont tous un fonds de juſtice dans

le

le cœur, ſouhaitent naturellement que le Ciel s'intéreſſe à venger l'innocence: on verra avec plaiſir en tout tems & en tout pays, qu'un Etre ſuprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent apeller en jugement; c'eſt une conſolation pour le faible, c'eſt un frein pour le pervers qui eſt puiſſant.

> Du Ciel, quand il le faut, la juſtice ſuprême
> Suſpend l'ordre éternel, établi par lui-même:
> Il permet à la mort d'interrompre ſes loix,
> Pour l'effroi de la Terre, & l'exemple des Rois.

Voilà ce que dit à *Semiramis* le Pontife de Babylone, & ce que le ſucceſſeur de *Samuël* aurait pû dire à *Saül*, quand l'ombre de *Samuël* vint lui annoncer ſa condamnation.

Je vai plus avant, & j'oſe affirmer, que lorſqu'un tel prodige eſt annoncé dans le commencement d'une Tragédie, quand il eſt préparé, quand on eſt parvenu enfin juſqu'au point de le rendre néceſſaire, de le faire déſirer même par les ſpectateurs, il ſe place alors au rang des choſes naturelles.

On ſait bien que ces grands artifices ne doivent pas être prodigués. *Nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus.* Je ne voudrais pas aſſurément, à l'imitation d'*Euripide*, faire deſcendre *Diane*, à la fin de la Tragédie de *Phè-*

Phèdre, ni *Minerve* dans l'*Iphigénie* en Tauride. Je ne voudrais pas, comme *Shakeſpear*, faire aparaître à *Brutus* ſon mauvais Génie. Je voudrais que de telles hardieſſes ne fuſſent employées que quand elles ſervent à la fois à mettre dans la piéce de l'intrigue & de la terreur: & je voudrais, ſur-tout, que l'intervention de ces êtres ſurnaturels ne parût pas abſolument néceſſaire. Je m'explique: ſi le nœud d'un Poëme tragique eſt tellement embrouillé, qu'on ne puiſſe ſe tirer d'embarras que par le ſecours d'un prodige, le ſpectateur ſent la gêne où l'Auteur s'eſt mis, & la faibleſſe de la reſſource. Il ne voit qu'un Ecrivain qui ſe tire mal-adroitement d'un mauvais pas. Plus d'illuſion, plus d'intérêt. *Quodcunque oſtendis mihi, ſic incredulus odi.* Mais je ſupoſe que l'Auteur d'une Tragédie ſe fût propoſé pour but d'avertir les hommes, que Dieu punit quelquefois de grands crimes par des voies extraordinaires; je ſupoſe que ſa piéce fût conduite avec un tel art, que le ſpectateur attendit à tout moment l'ombre d'un Prince aſſaſſiné, qui demande vengeance, ſans que cette aparition fût une reſſource abſolument néceſſaire à une intrigue embarraſſée: je dis qu'alors ce prodige, bien ménagé, ferait un très-grand effet en toute langue, en tout tems & en tout pays.

Tel eſt, à peu près, l'artifice de la Tragédie de *Sémiramis*, (aux beautés près, dont je n'ai pu l'orner.) On

On voit dès la premiére scène, que tout doit se faire par le ministère céleste ; tout roule, d'Acte en Acte, sur cette idée. C'est un Dieu vengeur, qui inspire à *Sémiramis* des remors qu'elle n'eût point eus dans ses prospérités, si les cris de *Ninus* même ne fussent venus l'épouvanter au milieu de sa gloire. C'est ce Dieu qui se sert de ces remors mêmes qu'il lui donne, pour préparer son châtiment; & c'est de-là même que résulte l'instruction qu'on peut tirer de la piéce. Les Anciens avaient souvent dans leurs ouvrages le but d'établir quelque grande maxime; ainsi *Sophocle* finit son *Oedipe*, en disant, qu'il ne faut jamais apeller un homme heureux avant sa mort: ici toute la morale de la piéce est renfermée dans ces vers:

- - - - - - Il est donc des forfaits,
Que le couroux des Dieux ne pardonne jamais.

Maxime bien autrement importante que celle de *Sophocle*. Mais quelle instruction, dira-t-on, le commun des hommes peut-il tirer d'un crime si rare, & d'une punition plus rare encore? J'avoué que la catastrophe de *Sémiramis* n'arrivera pas souvent ; mais ce qui arrive tous les jours se trouve dans les derniers vers de la piéce:

Apre-

- - - - - - - Aprenez tous du moins,
Que les crimes ſecrets ont les Dieux pour témoins.

Il y a peu de familles ſur la Terre où l'on ne puiſſe quelquefois s'apliquer ces vers; c'eſt par-là que les ſujets tragiques, les plus au-deſſus des fortunes communes, ont les raports les plus vrais avec les mœurs de tous les hommes.

Je pourais, ſur-tout, apliquer à la Tragédie de *Sémiramis* la morale par laquelle *Euripide* finit ſon *Alceſte*, piéce dans laquelle le merveilleux régne bien davantage. *Que les Dieux employent des moyens étonnans pour exécuter leurs éternels décrets! Que les grands événemens qu'ils ménagent ſurpaſſent les idées des mortels!*

Enfin, MONSEIGNEUR, c'eſt uniquement parce que cet ouvrage reſpire la Morale la plus pure, & même la plus ſévère, que je le préſente à Votre Eminence. La véritable Tragédie eſt l'école de la vertu; & la ſeule différence qui ſoit entre le Théâtre épuré & les livres de Morale, c'eſt que l'inſtruction ſe trouve dans la Tragédie toute en action; c'eſt qu'elle y eſt intéreſſante, & qu'elle ſe montre relevée des charmes d'un Art qui ne fut inventé autrefois que pour inſtruire la Terre, & pour bénir le Ciel, & qui, par cette raiſon, fut apellé le langage des Dieux. Vous qui joignez ce grand Art

Art à tant d'autres, vous me pardonnez, ſans doute, le long détail où je ſuis entré, ſur des choſes qui n'avaient pas peut-être été encor tout-à-fait éclaircies, & qui le ſeraient, ſi Votre Eminence daignait me communiquer ſes lumières ſur l'Antiquité, dont elle a une ſi profonde connaiſſance.



SEMI-

SEMIRAMIS,

TRAGÉDIE.

AVERTISSEMENT.

CEtte Tragédie d'une espèce particulière, & qui demande un apareil peu commun sur le Théatre de Paris, avait été demandée par l'Infante d'Espagne Dauphine de France, qui, remplie de la lecture des Anciens, aimait les ouvrages de ce caractère. Si elle eût vécu, elle eût protégé les Arts, & donné au Théatre plus de pompe & de dignité.

ACTEURS.

SEMIRAMIS.

ARZACE, ou NINIAS.

AZEMA, Princesse du sang de Bélus.

ASSUR, Prince du sang de Bélus.

OROES, Grand-Prêtre.

OTANE, Ministre attaché à Sémiramis.

MITRANE, ami d'Arzace.

CEDAR, attaché à Assur.

Gardes, Mages, esclaves, suite.

SEMI-



SEMIRAMIS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un vaste péristile, au fond duquel est le Palais de Sémiramis. *Les jardins en terrasse sont élevés au-dessus du Palais ; le Temple des Mages est à droite, & un Mausolée à gauche orné d'obélisques.*

SCENE I.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE. *Deux esclaves portent une cassette dans le lointain.*

Oui, Mitrane, en secret l'ordre émané du Trône,
Remet, entre tes bras, Arzace à Babylone.
Que la Reine en ces lieux brillans de sa splendeur,
De son puissant génie imprime la grandeur !

Quel art a pu former ces enceintes profondes,
Où l'Euphrate égaré porte en tribut ſes ondes,
Ce Temple, ces jardins dans les airs ſoutenus,
Ce vaſte Mauſolée où repoſe Ninus?
Eternels monumens moins admirables qu'elle!
C'eſt ici qu'à ſes pieds Sémiramis m'apelle.
Les Rois de l'Orient, loin d'elle proſternés,
N'ont point eu ces honneurs qui me ſont deſtinés:
Je vai dans ſon éclat voir cette Reine heureuſe.

MITRANE.

La renommée, Arzace, eſt ſouvent bien trompeuſe,
Et peut-être avec moi bientôt vous gémirez,
Quand vous verrez de près ce que vous admirez.

ARZACE.

Comment?

MITRANE.

Sémiramis à ſes douleurs livrée,
Séme ici les chagrins dont elle eſt dévorée:
L'horreur qui l'épouvante eſt dans tous les eſprits.
Tantôt rempliſſant l'air de ſes lugubres cris,
Tantôt morne, abbatue, égarée, interdite,
De quelque Dieu vengeur évitant la pourſuite,
Elle tombe à genoux vers ces lieux retirés,
A la nuit, au ſilence, à la mort conſacrés;
Séjour où nul mortel n'oſa jamais deſcendre,
Où de Ninus, mon Maître, on conſerve la cendre.

Elle

Elle aproche à pas lents, l'air ſombre, intimidê,
Et ſe frapant le ſein de ſes pleurs inondé.
A travers les horreurs d'un ſilence farouche,
Les noms de fils, d'époux échapent de ſa bouche.
Elle invoque les Dieux; mais les Dieux irrités
Ont corrompu le cours de ſes proſpérités.

ARZACE.

Quelle eſt d'un tel état l'origine imprévuë?

MITRANE.

L'effet en eſt affreux; la cauſe eſt inconnuë.

ARZACE.

Et depuis quand les Dieux l'accablent-ils ainſi?

MITRANE.

Du tems qu'elle ordonna que vous vinſſiez ici.

ARZACE.

Moi?

MITRANE.

Vous; ce fut, Seigneur, au milieu de ces fêtes,
Quand Babylone en feu célébrait vos conquêtes;
Lorſqu'on vit déployer ces drapeaux ſuſpendus,
Monumens des Etats à vos armes rendus:
Lorſqu'avec tant d'éclat l'Euphrate vit paraître
Cette jeune Azéma, la niéce de mon Maître;
Ce pur ſang de Bélus, & de nos Souverains,
Qu'aux Scithes raviſſeurs ont arraché vos mains;
Ce Trône a vû flétrir ſa majeſté ſuprême,

Dans des jours de triomphe, au ſein du bonheur même.

ARZAÇE.

Azéma n'a point part à ce trouble odieux.
Un ſeul de ſes regards adoucirait les Dieux.
Azéma d'un malheur ne peut être la cauſe;
Mais de tout, cependant, Sémiramis diſpoſe;
Son cœur en ces horreurs n'eſt pas toujours plongé?

MITRANE.

De ces chagrins mortels ſon eſprit dégagé,
Souvent reprend ſa force & ſa ſplendeur première.
J'y revois tous les traits de cette ame ſi fière,
A qui les plus grands Rois ſur la Terre adorés,
Même par leurs flateurs ne ſont pas comparés;
Mais lorſque ſuccombant au mal qui la déchire,
Ses mains laiſſent floter les rênes de l'Empire,
Alors le fier Aſſur, ce Satrape inſolent,
Fait gémir le Palais ſous ſon joug accablant.
Ce ſecret de l'Etat, cette honte du Trône,
N'ont point encor percé les murs de Babylone.
Ailleurs on nous envie, ici nous gémiſſons.

ARZACE.

Pour les faibles humains quelles hautes leçons!
Que partout le bonheur eſt mêlé d'amertume!
Qu'un trouble auſſi cruel m'agite & me conſume!
Privé de ce mortel, dont les yeux éclairés
Auraient conduit mes pas à la Cour égarés,
Accuſant le deſtin qui m'a ravi mon père,

En

En proye aux paſſions d'un âge téméraire,
A mes vœux orgueilleux ſans guide abandonné,
De quels écueils nouveaux je marche environné!

MITRANE.

J'ai pleuré comme vous ce vieillard vénérable;
Phradate m'était cher, & ſa perte m'accable:
Hélas! Ninus l'aimait; il lui donna ſon fils,
Ninias notre eſpoir à ſes mains fut remis.
Un même jour ravit & le fils & le père;
Il s'impoſa dès-lors un exil volontaire;
Mais enfin ſon exil a fait votre grandeur.
Elevé près de lui dans les champs de l'honneur,
Vous avez à l'Empire ajouté des Provinces,
Et placé par la gloire au rang des plus grands Princes,
Vous êtes devenu l'ouvrage de vos mains.

ARZACE.

Je ne ſais en ces lieux quels ſeront mes deſtins.
Aux plaines d'Arbazan quelques ſuccès peut-être,
Quelques travaux heureux, m'ont aſſez fait connaître;
Et quand Sémiramis aux rives de l'Oxus
Vint impoſer des loix à cent Peuples vaincus,
Elle laiſſa tomber, de ſon char de victoire,
Sur mon front jeune encor, un rayon de ſa gloire;
Mais ſouvent dans les Camps un ſoldat honoré
Rempe à la Cour des Rois, & languit ignoré.
Mon pére en expirant me dit que ma fortune
Dépendait en ces lieux de la cauſe commune.



Il remit dans mes mains ces gages précieux,
Qu'il conſerva toujours loin des profanes yeux;
Je dois les dépoſer dans les mains du Grand-Prêtre;
Lui ſeul doit en juger, lui ſeul doit les connaître;
Sur mon ſort en ſecret je dois le conſulter;
A Sémiramis même il peut me préſenter.

MITRANE.

Rarement il l'aproche; obſcur & ſolitaire,
Renfermé dans les ſoins de ſon ſaint Miniſtère,
Sans vaine ambition, ſans crainte, ſans détour,
On le voit dans ſon Temple, & jamais à la Cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang ſuprême,
Ni placé ſa Thiare auprès du Diadème.
Moins il veut être grand, plus il eſt réveré.
Quelqu'accès m'eſt ouvert en ce ſéjour ſacré;
Je puis même en ſecret lui parler à cette heure.
Vous le verrez ici, non loin de ſa demeure,
Avant qu'un jour plus grand vienne éclairer nos yeux.

SCENE II.

ARZACE *ſeul.*

EH! quelle eſt donc ſur moi la volonté des Dieux?
Que me réſervent-ils? & d'où vient que mon père
M'envoye en expirant aux pieds du Sanctuaire?
Moi ſoldat, moi nouri dans l'horreur des combats,
Moi, qu'enfin l'amour ſeul entraîne ſur ſes pas.

Aux

Aux Dieux des Caldéens quel ſervice ai-je à rendre?
Mais quelle voix plaintive ici ſe fait entendre?

(On entend des gémiſſemens ſortir du fond du tombeau, où l'on ſupoſe qu'ils ſont entendus.)

Du fond de cette tombe, un cri lugubre, affreux,
Sur mon front pâliſſant fait dreſſer mes cheveux;
De Ninus, m'a-t on dit, l'ombre en ces lieux habite....
Les cris ont redoublé, mon ame eſt interdite.
Séjour ſombre & ſacré, Manes de ce grand Roi,
Voix puiſſante des Dieux, que voulez-vous de moi?

SCENE III.

ARZACE, le grand Mage OROES, ſuite de Mages, MITRANE.

MITRANE *au Mage Oroés.*

OUi, Seigneur, en vos mains Arzace ici doit rendre
Ces monumens ſecrets que vous ſemblez attendre.

ARZACE.

Du Dieu des Caldéens Pontife redouté,
Permettez qu'un guerrier à vos yeux préſenté,
Aporte à vos genoux la volonté dernière
D'un père à qui mes mains ont fermé la paupière.
Vous daignâtes l'aimer.

OROES.

Jeune & brave mortel,

D'un

D'un Dieu qui conduit tout, le décret éternel
Vous amène à mes yeux plus que l'ordre d'un père.
De Phradate, à jamais, la mémoire m'eſt chère;
Son fils me l'eſt encor plus que vous ne croyez.
Ces gages précieux, par ſon ordre envoyés,
Où ſont-ils?

ARZACE.

Les voici.

Les eſclaves donnent le coffre aux deux Mages, qui le poſent ſur un Autel.

OROES, *ouvrant le coffre, & ſe panchant avec reſpect & avec douleur.*

C'eſt donc vous que je touche,
Reſtes chers & ſacrés, je vous vois, & ma bouche
Preſſe avec des ſanglots ces triſtes monumens,
Qui m'arrachant des pleurs atteſtent mes ſermens:
Que l'on nous laiſſe ſeuls; allez: & vous, Mitrane,
De ce ſecret miſtère écartez tout profane.

Les Mages ſe retirent.

Voici ce même ſceau, dont Ninus autrefois
Tranſmit aux Nations l'empreinte de ſes Loix:
Je la vois, cette lettre à jamais effrayante,
Que prête à ſe glacer traça ſa main mourante.
Adorez ce bandeau, dont il fut couronné;
A venger ſon trépas ce fer eſt deſtiné,
Ce fer qui ſubjugua la Perſe & la Médie,
Inutile inſtrument contre la perfidie,

Con-

Contre un poifon trop fûr, dont les mortels aprêts....

ARZACE.

Ciel ! que m'aprenez-vous ?

OROES.

Ces horribles fecrets
Sont encor demeurés dans une nuit profonde.
Du fein de ce fépulcre inacceffible au monde,
Les manes de Ninus, & les Dieux outragés,
Ont élevé leurs voix, & ne font point vengés.

ARZACE.

Jugez de quelle horreur j'ai dû fentir l'atteinte.
Ici même, & du fond de cette augufte enceinte,
D'affreux gémiffemens font vers moi parvenus.

OROES.

Ces accens de la mort font la voix de Ninus.

ARZACE.

Deux fois à mon oreille ils fe font fait entendre.

OROES.

Ils demandent vengeance.

ARZACE.

Il a droit de l'attendre;
Mais de qui?

OROES.

Les cruels, dont les coupables mains

Du

Du plus juſte des Rois ont privé les humains,
Ont de leur trahiſon caché la trame impie;
Dans la nuit de la tombe elle eſt enſevelie.
Aiſément des mortels ils ont ſéduit les yeux;
Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des Dieux,
Des plus obſcurs complots il perce les abîmes.

ARZACE.

Ah! ſi ma faible main pouvait punir ces crimes!
Je ne ſai, mais l'aſpect de ce fatal tombeau,
Dans mes ſens étonnés porte un trouble nouveau.
Ne puis-je y conſulter ce Roi qu'on y révère?

OROES.

Non, le Ciel le défend; un Oracle ſévère
Nous interdit l'accès de ce ſéjour de pleurs,
Habité par la mort, & par des Dieux vengeurs.
Attendez avec moi le jour de la juſtice;
Il eſt tems qu'il arrive, & que tout s'accompliſſe.
Je n'en peux dire plus; des pervers éloigné,
Je lève en paix mes mains vers le Ciel indigné.
Sur ce grand intérêt, qui peut-être vous touche,
Ce Ciel, quand il lui plaît, ouvre & ferme ma bouche.
J'ai dit ce que j'ai dû; tremblez qu'en ces remparts,
Une parole, un geſte, un ſeul de vos regards,
Ne trahiſſe un ſecret que mon Dieu vous confie.
Il y va de ſa gloire, & du ſort de l'Aſie;
Il y va de vos jours: vous, Mages, aprochez;
Que ces chers monumens ſous l'Autel ſoient cachés.

La

La grande porte du Palais s'ouvre, & se remplit de Gardes. Assur paraît avec sa suite d'un autre côté.

Déja le Palais s'ouvre, on entre chez la Reine;
Vous voyez cet Assur, dont la grandeur hautaine
Traîne ici sur ses pas un peuple de flateurs.
A qui, Dieu tout-puissant, donnez-vous les grandeurs?
O monstre!

ARZACE.

Quoi, Seigneur!

OROES.

Adieu. Quand la nuit sombre
Sur ces coupables murs viendra jetter son ombre,
Je pourai vous parler en présence des Dieux;
Redoutez-les, Arzace: ils ont sur vous les yeux.

SCENE IV.

ARZACE *sur le devant du Théatre, avec* MITRANE, *qui reste auprès de lui.* ASSUR *vers un des côtés, avec* CEDAR *& sa suite.*

ARZACE.

De tout ce qu'il m'a dit, que mon ame est émue!
Quels crimes! quelle Cour! & qu'elle est peu connue!
Quoi! Ninus, quoi! mon Maître est mort empoisonné?
Et je ne vois que trop qu'Assur est soupçonné.

MITRA-

MITRANE, *aprochant d'Arzace.*

Des Rois de Babylone Affur tient fa naiffance;
Sa fière autorité veut de la déférence;
La Reine le ménage, on craint de l'offenfer,
Et l'on peut fans rougir devant lui s'abaiffer.

ARZACE.

Devant lui!

ASSUR, *dans l'enfoncement, à Cédar.*

Me trompai-je, Arzace à Babylone?
Sans mon ordre! qui? lui! tant d'audace m'étonne.

ARZACE.

Quel orgueil!

ASSUR.

Aprochez; quels intérêts nouveaux
Vous font abandonner vos camps & vos drapeaux?
Des rives de l'Oxus quel fujet vous amène?

ARZACE.

Mes fervices, Seigneur, & l'ordre de la Reine.

ASSUR.

Quoi! la Reine vous mande?

ARZACE.

Oui.

ASSUR.

Mais favez-vous bien
Que pour avoir fon ordre on demande le mien?

ARZACE.

Je l'ignorais, Seigneur, & j'aurais penſé même
Bleſſer, en le croyant, l'honneur du Diadème.
Pardonnez, un ſoldat eſt mauvais courtiſan.
Nouri dans la Scythie, aux plaines d'Arbazan,
J'ai pu ſervir la Cour, & non pas la connaître.

ASSUR.

L'âge, le tems, les lieux vous l'aprendront peut-être:
Mais ici par moi ſeul aux pieds du Trône admis,
Que venez-vous chercher près de Sémiramis?

ARZACE.

J'oſe lui demander le prix de mon courage,
L'honneur de la ſervir.

ASSUR.

Vous oſez davantage:
Vous ne m'expliquez pas vos vœux préſomptueux;
Je ſai pour Azéma vos deſſeins & vos feux.

ARZACE.

Je l'adore, ſans doute, & ſon cœur où j'aſpire,
Eſt d'un prix à mes yeux au-deſſus de l'Empire:
Et mes profonds reſpects, mon amour....

ASSUR.

Arrêtez.
Vous ne connaiſſez pas à qui vous inſultez.
Qui! vous? aſſocier la race d'un Sarmate

Au ſang des demi-Dieux du Tigre & de l'Euphrate ?
Je veux bien par pitié vous donner un avis;
Si vous oſez porter juſqu'à Sémiramis
L'injurieux aveu que vous oſez me faire,
Vous m'avez entendu, fremiſſez, téméraire:
Mes droits impunément ne ſont pas offenſés.

ARZACE.

J'y cours de ce pas même, & vous m'enhardiſſez:
C'eſt l'effet que ſur moi fit toujours la menace.
Quels que ſoient en ces lieux les droits de votre place,
Vous n'avez pas celui d'outrager un ſoldat,
Qui ſervit & la Reine, & vous-même, & l'Etat.
Je vous parais hardi, mon feu peut vous déplaire:
Mais vous me paraiſſez cent fois plus téméraire,
Vous qui ſous votre joug prétendant m'accabler,
Vous croyez aſſez grand pour m'avoir fait trembler.

ASSUR.

Pour vous punir peut-être: & je vai vous aprendre,
Quel prix de tant d'audace un ſujet doit attendre.

ARZACE.

Tous deux nous l'aprendrons.



SCENE

SCENE V.

SEMIRAMIS *paraît dans le fond, apuyée sur ses femmes*: OTANE *son confident, va au-devant d'Assur.*
ASSUR, ARZACE, MITRANE.

OTANE.

SEigneur, quittez ces lieux;
La Reine en ce moment se cache à tous les yeux:
Respectez les douleurs de son ame éperdue.
Dieux, retirez la main sur sa tète étendue.

ARZACE.

Que je la plains!

ASSUR, *à l'un des siens.*

Sortons; & sans plus consulter,
De ce trouble inouï songeons à profiter.

SEMIRAMIS *avance sur la scène.*

OTANE, *revenant à Sémiramis.*

O Reine, rappellez votre force première;
Que vos yeux sans horreur s'ouvrent à la lumière.

SEMIRAMIS.

O voiles de la mort, quand viendrez-vous couvrir
Mes yeux remplis de pleurs, & lassés de s'ouvrir?

Elle marche éperdue sur la scène, croyant voir l'ombre de Ninus.

Abîmes, fermez-vous, fantôme horrible, arrête :
Frape, ou ceſſe à la fin de menacer ma tête ;
Arzace eſt-il venu ?

OTANE.

Madame, en cette Cour,
Arzace auprès du Temple a devancé le jour.

SEMIRAMIS.

Cette voix formidable, infernale, ou céleſte,
Qui dans l'ombre des nuits pouſſe un cri ſi funeſte,
M'avertit que le jour qu'Arzace doit venir,
Mes douloureux tourmens ſeront prêts à finir.

OTANE.

Au ſein de ces horreurs goutez donc quelque joye,
Eſpérez dans ces Dieux, dont le bras ſe déploye.

SEMIRAMIS.

Arzace eſt dans ma Cour ! .. ah ! je ſens qu'à ſon nom
L'horreur de mon forfait trouble moins ma raiſon.

OTANE.

Perdez-en pour jamais l'importune mémoire ;
Que de Sémiramis les beaux jours pleins de gloire
Effacent ce moment heureux ou malheureux,
Qui d'un fatal hymen briſa le joug affreux.
Ninus en vous chaſſant de ſon lit & du Trone,
En vous perdant, Madame, eût perdu Babylone.
Pour le bien des mortels vous prévintes ſes coups ;
Babylone & la Terre avaient beſoin de vous ;

Et quinze ans de vertus & de travaux utiles,
Les arides déserts par vous rendus fertiles,
Les sauvages humains soumis au frein des loix,
Les Arts dans nos Cités naissans à votre voix,
Ces hardis monumens, que l'Univers admire,
Les acclamations de ce puissant Empire,
Sont autant de témoins, dont le cri glorieux
A déposé pour vous au Tribunal des Dieux.
Enfin, si leur justice emportait la balance,
Si la mort de Ninus excitait leur vengeance,
D'où vient qu'Assur ici brave en paix leur couroux?
Assur fut en effet plus coupable que vous;
Sa main, qui prépara le breuvage homicide,
Ne tremble point pourtant, & rien ne l'intimide.

SEMIRAMIS.

Nos destins, nos devoirs étaient trop différens;
Plus les nœuds sont sacrés, plus les crimes sont grands.
J'étais épouse, Otane, & je suis sans excuse;
Devant les Dieux vengeurs mon désespoir m'accuse.
J'avais cru que ces Dieux justement offensés,
En m'arrachant mon fils, m'avaient punie assez;
Que tant d'heureux travaux rendaient mon Diadême,
Ainsi qu'au Monde entier, respectable au Ciel même.
Mais depuis quelques mois, ce spectre furieux
Vient affliger mon cœur, mon oreille, mes yeux;
Je me traîne à la tombe, où je ne puis descendre;
J'y révère de loin cette fatale cendre;

Je l'invoque en tremblant : des ſons, des cris affreux,
De longs gémiſſemens répondent à mes vœux.
D'un grand événement je me vois avertie,
Et peut-être il eſt tems que le crime s'expie.

OTANE.

Mais eſt-il aſſuré que ce ſpectre fatal
Soit en effet ſorti du ſéjour infernal ?
Souvent de ſes erreurs notre ame eſt obſédée,
De ſon ouvrage même elle eſt intimidée,
Croit voir ce qu'elle craint ; & dans l'horreur des nuits,
Voit enfin les objets qu'elle-même a produits.

SEMIRAMIS.

Je l'ai vû ; ce n'eſt point une erreur paſſagère,
Qu'enfante du ſommeil la vapeur menſongère ;
Le ſommeil à mes yeux refuſant ſes douceurs,
N'a point ſur mes eſprits répandu ſes erreurs.
Je veillais, je penſais au ſort qui me menace,
Lorſqu'au bord de mon lit j'entens nommer Arzace.
Ce nom me raſſurait ; tu ſais quel eſt mon cœur.
Aſſur depuis un tems l'a pénétré d'horreur.
Je frémis quand il faut ménager mon complice :
Rougir devant ſes yeux eſt mon premier ſuplice :
Et je déteſte en lui cet avantage affreux,
Que lui donne un forfait qui nous unit tous deux.
Je voudrais... mais faut-il dans l'état qui m'oprime,
Par un crime nouveau punir ſur lui mon crime ?
Je demandais Arzace, afin de l'opoſer

Au complice odieux qui penſe m'impoſer ;
Je m'occupais d'Arzace, & j'étais moins troublée.
Dans ces momens de paix, qui m'avaient conſolée,
Ce miniſtre de mort a reparu ſoudain,
Tout dégoutant de ſang, & le glaive à la main :
Je crois le voir encor, je crois encor l'entendre.
Vient-il pour me punir, vient-il pour me défendre ?
Arzace au moment même arrivait dans ma Cour ;
Le Ciel à mon repos a réſervé ce jour :
Cependant toute en proie au trouble qui me tue,
La paix ne rentre point dans mon ame abatue.
Je paſſe à tout moment de l'eſpoir à l'effroi.
Le fardeau de la vie eſt trop peſant pour moi.
Mon Trône m'importune, & ma gloire paſſée
N'eſt qu'un nouveau tourment de ma triſte penſée.
J'ai nouri mes chagrins, ſans les manifeſter ;
Ma peur m'a fait rougir. J'ai craint de conſulter
Ce Mage révéré, que chérit Babylone,
D'avilir devant lui la majeſté du Trone,
De montrer une fois, en préſence du Ciel,
Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.
Mais j'ai fait en ſecret, moins fière ou plus hardie,
Conſulter Jupiter aux ſables de Libie,
Comme ſi loin de nous, le Dieu de l'Univers
N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déſerts.
Le Dieu qui s'eſt caché dans cette ſombre enceinte,
A reçu dès longtems mon hommage & ma crainte ;
J'ai comblé ſes Autels & de dons & d'encens.

Répare-t-on le crime, hélas, par des préſens?
De Memphis aujourdhui j'attens une réponſe.

SCENE VI.

SEMIRAMIS, OTANE, MITRANE.

MITRANE.

AUx portes du Palais, en ſecret on annonce
Un Prêtre de l'Egypte, arrivé de Memphis.

SEMIRAMIS.

Je verrai donc mes maux ou comblés ou finis.
Allons, cachons, ſurtout, au reſte de l'Empire,
Le trouble humiliant dont l'horreur me déchire;
Et qu'Arzace à l'inſtant à mon ordre rendu,
Puiſſe aporter le calme à ce cœur éperdu.

Fin du premier Acte.



ACTE

ACTE II.

SCENE I.

ARZACE, AZEMA.

AZEMA.

ARzace, écoutez-moi; cet Empire indomté
Vous doit ſon nouveau luſtre, & moi ma liberté.
Quand les Scithes vaincus réparant leurs défaites,
S'élancèrent ſur nous de leurs vaſtes retraites,
Quand mon père en tombant me laiſſa dans leurs fers,
Vous ſeul portant la foudre au fond de leurs déſerts,
Briſâtes mes liens, remplîtes ma vengeance.
Je vous dois tout. Mon cœur en eſt la récompenſe:
Je ne ferai qu'à vous; mais notre amour nous perd.
Votre cœur généreux trop ſimple & trop ouvert,
A cru qu'en cette Cour, ainſi qu'en votre armée,
Suivi de vos exploits, & de la renommée,
Vous pouviez déployer, ſincère impunément,
La fierté d'un Héros, & le cœur d'un amant.
Vous outragez Aſſur, vous devez le connaître;
Vous ne pouvez le perdre, il menace, il eſt maître;
Il abuſe en ces lieux de ſon pouvoir fatal;
Il eſt inexorable... il eſt votre rival.

ARZACE.

Il vous aime! qui! lui?

AZEMA.

Ce cœur ſombre & farouche,
Qui hait toute vertu, qu'aucun charme ne touche,
Ambitieux eſclave, & tyran tour à tour,
S'eſt-il flaté de plaire, & connaît-il l'amour?
Des Rois Aſſyriens comme lui deſcenduë,
Et plus près de ce Trône, où je ſuis attenduë,
Il penſe en m'immolant à ſes ſecrets deſſeins,
Apuyer de mes droits, ſes droits trop incertains.
Pour moi ſi Ninias, à qui dès ſa naiſſance,
Ninus m'avait donnée aux jours de mon enfance,
Si l'héritier du Sceptre à moi ſeule promis,
Voyait encor le jour près de Sémiramis,
S'il me donnait ſon cœur, avec le rang ſuprême,
J'en atteſte l'amour, j'en jure par vous-même,
Ninias me verrait préférer aujourdhui
Un éxil avec vous, à ce Trône avec lui.
Les campagnes du Scithe, & ſes climats ſtériles,
Pleins de votre grand nom, ſont d'aſſez doux aziles.
Le ſein de ces deſerts, où nâquit notre amour,
Eſt pour moi Babylone, & deviendra ma Cour.
Peut-être l'ennemi, que cet amour outrage,
A ce doux châtiment ne borne point ſa rage.
J'ai démêlé ſon ame, & j'en vois la noirceur;
Le crime, ou je me trompe, étonne peu ſon cœur.

Votre

Votre gloire déja lui fait aſſez d'ombrage ;
Il vous craint, il vous hait.

ARZACE.

Je le hais davantage ;
Mais je ne le crains pas, étant aimé de vous.
Conſervez vos bontés, je brave ſon couroux.
La Reine entre nous deux tient au moins la balance.
Je me ſuis vû d'abord admis en ſa préſence ;
Elle m'a fait ſentir, à ce premier accueil,
Autant d'humanité, qu'Aſſur avait d'orgueil ;
Et relevant mon front, proſterné vers ſon Trone,
M'a vingt fois apellé l'apui de Babylone.
Je m'entendais flater, de cette auguſte voix,
Dont tant de Souverains ont adoré les Loix ;
Je la voyais franchir cet immenſe intervalle,
Qu'a mis entre elle & moi, la Majeſté Royale :
Que j'en étais touché ! qu'elle était à mes yeux
La mortelle après vous, la plus ſemblable aux Dieux !

AZEMA.

Si la Reine eſt pour nous, Aſſur en vain menace ;
Je ne crains rien.

ARZACE.

J'allais plein d'une noble audace,
Mettre à ſes pieds mes vœux juſqu'à vous élevés,
Qui révoltent Aſſur, & que vous aprouvez.
Un Prêtre de l'Egypte aproche au moment même,

Des

Des oracles d'Ammon, portant l'ordre ſuprême.
Elle ouvre le billet d'une tremblante main,
Fixe les yeux ſur moi, les détourne ſoudain,
Laiſſe couler des pleurs, interdite, éperdue,
Me regarde, ſoupire, & s'échape à ma vûe.
On dit qu'au déſeſpoir ſon grand cœur eſt réduit,
Que la terreur l'accable, & qu'un Dieu la pourſuit.
Je m'attendris ſur elle; & je ne puis comprendre,
Qu'après plus de quinze ans, ſoigneux de la défendre,
Le Ciel la perſécute, & paraiſſe outragé.
Qu'a-t-elle fait aux Dieux? d'où vient qu'ils ont changé?

AZEMA.

On ne parle en effet que d'augures funeſtes,
De manes en couroux, de vengeances céleſtes.
Sémiramis troublée a ſemblé quelques jours,
Des ſoins de ſon Empire abandonner le cours:
Et j'ai tremblé qu'Aſſur, en ces jours de triſteſſe,
Du Palais effrayé n'accablât la faibleſſe.
Mais la Reine a paru; tout s'eſt calmé ſoudain,
Tout a ſenti le poids du pouvoir ſouverain.
Si déja de la Cour mes yeux ont quelque uſage,
La Reine hait Aſſur, l'obſerve, le ménage:
Ils ſe craignent l'un l'autre, & tout prêts d'éclater,
Quelque intérêt ſecret ſemble les arrêter.
J'ai vû Sémiramis à ſon nom couroucée:
La rougeur de ſon front trahiſſait ſa penſée;
Son cœur paraiſſait plein d'un long reſſentiment;

Mais

Mais ſouvent à la Cour tout change en un moment.
Retournez, & parlez.

ARZACE.

J'obéis. Mais j'ignore,
Si je puis à ſon Trône être introduit encore.

AZEMA.

Ma voix ſecondera mes vœux & votre eſpoir;
Je fais de vous aimer ma gloire & mon devoir.
Que de Sémiramis on adore l'empire,
Que l'Orient vaincu la reſpecte & l'admire,
Dans mon triomphe heureux j'envirai peu les ſiens.
Le monde eſt à ſes pieds, mais Arzace eſt aux miens.
Allez. Aſſur paraît.

ARZACE.

Qui! ce traitre! à ſa vûe,
D'une invincible horreur je ſens mon ame émue.

SCENE II.

ASSUR, CEDAR, ARZACE, AZEMA.

ASSUR *à Cédar.*

VA, di-je, & vois enfin ſi les tems ſont venus
De lui porter des coups trop longtems retenus.
(Cédar ſort.)
Quoi! je le vois encor, il brave encor ma haine?

ARZA-

ARZACE.

Vous voyez un ſujet protégé par ſa Reine.

ASSUR.

Elle a daigné vous voir ; mais vous a-t-elle apris
De l'orgueil d'un ſujet quel eſt le digne prix?
Savez-vous qu'Azema, la fille de vos Maitres,
Ne doit unir ſon ſang qu'au ſang de ſes ancêtres?
Et que de Ninias épouſe en ſon berceau . . .

ARZACE.

Je ſai que Ninias, Seigneur, eſt au tombeau,
Que ſon pére avec lui mourut d'un coup funeſte,
Il me ſuffit.

ASSUR.

Eh bien, aprenez donc le reſte.
Sachez que de Ninus le droit m'eſt aſſuré,
Qu'entre ſon Trône & moi je ne vois qu'un degré,
Que la Reine m'écoute, & ſouvent ſacrifie
A mes juſtes conſeils un ſujet qui s'oublie;
Et que tous vos reſpects ne pouront effacer
Les téméraires vœux qui m'oſaient offenſer.

ARZACE.

Inſtruit à reſpecter le ſang qui vous fit naître,
Sans redouter en vous l'autorité d'un Maître,
Je ſai ce qu'on vous doit, ſurtout en ces climats,
Et je m'en ſouviendrais, ſi vous n'en parliez pas.
Vos ayeux, dont Bélus a fondé la nobleſſe,

Sont

Sont votre premier droit au cœur de la Princeſſe.
Vos intérèts préſens, le ſoin de l'avenir,
Le beſoin de l'Etat, tout ſemble vous unir.
Moi, contre tant de droits, qu'il me faut reconnaître,
J'oſe en opoſer un qui les vaut tous peut-être:
J'aime: & j'ajouterais, Seigneur, que mon ſecours
A vengé ſes malheurs, a défendu ſes jours,
A ſoutenu ce Trône où ſon deſtin l'apelle,
Si j'oſais, comme vous, me vanter devant elle.
Je vai remplir ſon ordre à mon zèle commis:
Je n'en reçois que d'elle, & de Sémiramis.
L'Etat peut quelque jour être en votre puiſſance;
Le Ciel donne ſouvent des Rois dans ſa vengeance:
Mais il vous trompe au moins dans l'un de vos projets,
Si vous comptez Arzace au rang de vos ſujets.

ASSUR.

Tu combles la meſure, & tu cours à ta perte.

SCENE III.

ASSÛR, AZEMA.

ASSUR.

MAdame, ſon audace eſt trop longtems ſoufferte.
Mais puis-je en liberté m'expliquer avec vous,
Sur un ſujet plus noble & plus digne de nous?

AZEMA.

AZEMA.

En eſt-il? mais parlez.

ASSUR.

Bientôt l'Aſie entière
Sous vos pas & les miens ouvre une autre carrière:
Les faibles intérêts doivent peu nous fraper;
L'Univers nous apelle, & va nous occuper.
Sémiramis n'eſt plus que l'ombre d'elle-même;
Le Ciel ſemble abaiſſer cette grandeur ſuprême:
Cet Aſtre ſi brillant, ſi longtems reſpecté,
Panche vers ſon déclin, ſans force & ſans clarté.
On le voit, on murmure, & déja Babylone
Demande à haute voix un héritier du Trone.
Ce mot en dit aſſez; vous connaiſſez mes droits;
Ce n'eſt point à l'amour à nous donner des Rois.
Non qu'à tant de beautés mon ame inacceſſible,
Se faſſe une vertu de paraître inſenſible;
Mais pour vous & pour moi, j'aurais trop à rougir,
Si le ſort de l'Etat dépendait d'un ſoupir.
Un ſentiment plus digne, & de l'un & de l'autre,
Doit gouverner mon ſort, & commander au vôtre;
Vos ayeux ſont les miens, & nous les trahiſſons;
Nous perdons l'Univers, ſi nous nous diviſons.
Je peux vous étonner; cet auſtère langage
Effarouche aiſément les graces de votre âge;
Mais je parle aux Héros, aux Rois dont vous ſortez,
A tous ces demi-Dieux que vous repréſentez.

Long-

Longtems foulant aux pieds leur grandeur & leur cendre,
Ufurpant un pouvoir où nous devons prétendre,
Donnant aux Nations, ou des loix, ou des fers,
Une femme impofa filence à l'Univers.
De fa grandeur qui tombe affermiffez l'ouvrage;
Elle eut votre beauté, poffédez fon courage.
L'amour à vos genoux ne doit fe préfenter,
Que pour vous rendre un Sceptre, & non pour vous l'ôter.
C'eft ma main qui vous l'offre; & du moins je me flate,
Que vous n'immolez pas à l'amour d'un Sarmate,
La majefté d'un nom qu'il vous faut refpecter,
Et le Trône du Monde où vous devez monter.

AZEMA.

Repofez-vous fur moi, fans infulter Arzace,
Du foin de maintenir la fplendeur de ma race.
Je défendrai, furtout, quand il en fera tems,
Les droits que m'ont tranfmis les Rois dont je défcens.
Je connais nos ayeux: mais après tout j'ignore,
Si parmi ces Héros, que l'Affyrie adore,
Il en eft un plus grand, plus chéri des humains,
Que ce même Sarmate, objet de vos dédains.
Aux vertus, croyez-moi, rendez plus de juftice;
Pour moi quand il faudra que l'hymen m'afferviffe,
C'eft à Sémiramis à faire mes deftins,
Et j'attendrai, Seigneur, un Maître de fes mains.
J'écoute peu ces bruits, que le peuple répète,
Echos tumultueux d'une voix plus fecrète;

J'igno-

J'ignore ſi vos Chefs, aux révoltes pouſſés,
De ſervir une femme en ſecret ſont laſſés.
Je les vois à ſes pieds baiſſer leur tète altière;
Ils peuvent murmurer, mais c'eſt dans la pouſſière.
Les Dieux, dit-on, ſur elle ont étendu leurs bras.
J'ignore ſon offenſe, & je ne penſe pas,
Si le Ciel a parlé, Seigneur, qu'il vous choiſiſſe,
Pour annoncer ſon ordre, & ſervir ſa juſtice.
Elle régne en un mot. Et vous qui gouvernez,
Vous prenez à ſes pieds les loix que vous donnez;
Je ne connais ici que ſon pouvoir ſuprême;
Ma gloire eſt d'obéïr; obéïſſez de même.

SCENE IV.

ASSUR, CEDAR.

ASSUR.

OBéïr! ah! ce mot fait trop rougir mon front;
J'en ai trop dévoré l'inſuportable affront.
Parle, as-tu réuſſi? ces ſemences de haine,
Que nos ſoins en ſecret cultivaient avec peine,
Pouront-elles porter, au gré de ma fureur,
Les fruits que j'en attens de diſcorde & d'horreur?

CEDAR.

J'oſe eſpérer beaucoup. Le peuple enfin commence
A ſortir du reſpect, & de ce long ſilence,

Où

Où le nom, les exploits, l'art de Sémiramis,
Ont enchaîné les cœurs étonnés & soumis.
On veut un successeur au Trône d'Assyrie :
Et quiconque, Seigneur, aime encor la patrie,
Ou qui gagné par moi se vante de l'aimer,
Dit qu'il nous faut un Maître, & qu'il faut vous nommer.

ASSUR.

Chagrins toujours cuisants ! honte toujours nouvelle !
Quoi ! ma gloire, mon rang, mon destin dépend d'elle !
Quoi ! j'aurai fait mourir & Ninus & son fils,
Pour ramper le premier devant Sémiramis,
Pour languir dans l'éclat d'une illustre disgrace,
Près du Trône du Monde à la seconde place !
La Reine se bornait à la mort d'un époux ;
Mais j'étendis plus loin ma fureur & mes coups :
Ninias en secret privé de la lumière,
Du Trône où j'aspirais m'entrouvrait la barrière,
Quand sa puissante main la ferma sous mes pas.
C'est en vain que flatant l'orgueil de ses apas,
J'avais cru chaque jour prendre sur sa jeunesse
Cet heureux ascendant, que les soins, la souplesse,
L'attention, le tems, savent si bien donner
Sur un cœur sans dessein, facile à gouverner ;
Je connus mal cette ame inflexible & profonde ;
Rien ne la put toucher que l'Empire du Monde.
Elle en parut trop digne ; il le faut avouer :
Je suis dans mes fureurs contraint à la louer.

Je la vis retenir, dans ſes mains aſſurées,
De l'Etat chancelant les rênes égarées,
Apaiſer le murmure, étouffer les complots,
Gouverner en Monarque, & combattre en Héros.
Je la vis captiver & le peuple & l'armée;
Ce grand art d'impoſer même à la renommée,
Fut l'art qui ſous ſon joug enchaîna les eſprits;
L'Univers à ſes pieds demeure encor ſurpris.
Que dis-je? ſa beauté, ce flateur avantage,
Fit adorer les loix qu'impoſa ſon courage;
Et quand dans mon dépit j'ai voulu conſpirer,
Mes amis conſternés n'ont ſu que l'admirer.

CEDAR.

Ce charme ſe diſſipe, & ce pouvoir chancelle.
Son génie égaré ſemble s'éloigner d'elle.
Un vain remors la trouble; & ſa crédulité
A depuis quelque tems en ſecret conſulté
Ces Oracles menteurs d'un Temple mépriſable,
Que les fourbes d'Egypte ont rendu vénérable.
Son encens & ſes vœux fatiguent les Autels:
Elle devient ſemblable au reſte des mortels:
Elle a connu la crainte.

ASSUR.

Accablons ſa faibleſſe.
Je ne puis m'élever, qu'autant qu'elle s'abaiſſe.
De Babylone, au moins, j'ai fait parler la voix.
Sémiramis, enfin, va céder une fois.

Ce premier coup porté, sa ruïne est certaine.
Me donner Azéma, c'est cesser d'être Reine ;
Oser me refuser, soulève ses Etats ;
Et de tous les côtés le piége est sous ses pas.
Mais peut-être, après tout, quand je crois la surprendre,
J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre.

CEDAR.

Si la Reine vous cède, & nomme un héritier,
Assur de son destin peut-il se défier ?
De vous, & d'Azéma, l'union désirée
Rejoindra de nos Rois la tige séparée.
Tout vous porte à l'Empire, & tout parle pour vous.

ASSUR.

Pour Azéma, sans doute, il n'est point d'autre époux.
Mais pourquoi de si loin faire venir Arzace ?
Elle a favorisé son insolente audace.
Tout prêt à le punir, je me vois retenu
Par cette même main dont il est soutenu.
Prince, mais sans sujets, Ministre & sans puissance,
Environné d'honneurs, & dans la dépendance,
Tout m'afflige, une amante, un jeune audacieux,
Des Prêtres consultés, qui font parler leurs Dieux.
Sémiramis enfin toujours en défiance,
Qui me ménage à peine, & qui craint ma présence !
Nous verrons si l'ingrate, avec impunité,
Ose pousser à bout un complice irrité.

Il veut sortir.

SCENE V.

ASSUR, OTANE, CEDAR.

OTANE.

SEigneur, Sémiramis vous ordonne d'attendre ;
Elle veut en fecret vous voir & vous entendre ;
Et de cet entretien qu'aucun ne foit témoin.

ASSUR.

A fes ordres facrés j'obéis avec foin,
Otane, & j'attendrai fa volonté fuprême.

SCENE VI.

ASSUR, CEDAR.

ASSUR.

EH! d'où peut donc venir ce changement extrême?
Depuis près de trois mois, je lui femble odieux ;
Mon afpect importun lui fait baiffer les yeux ;
Toujours quelque témoin nous voit & nous écoute.
De nos froids entretiens, qui lui péfent fans doute,
Ses foudaines frayeurs interrompent le cours ;
Son filence fouvent répond à mes difcours.
Que veut-elle me dire? ou que veut-elle aprendre?
Elle avance vers nous ; c'eft elle. Va m'attendre.

SCENE

SCENE VII.

SEMIRAMIS, ASSUR.

SEMIRAMIS.

SEigneur, il faut enfin que je vous ouvre un cœur,
Qui longtems devant vous dévora ſa douleur.
J'ai gouverné l'Aſie, & peut-être avec gloire;
Peut-être Babylone, honorant ma mémoire,
Mettra Sémiramis à côté des grands Rois.
Vos mains de mon Empire ont ſoutenu le poids.
Par tout victorieuſe, abſolue, adorée,
De l'encens des humains je vivais enivrée:
Tranquille, j'oubliai, ſans crainte & ſans ennuis,
Quel degré m'éleva dans ce rang où je ſuis.
Des Dieux, dans mon bonheur, j'oubliai la juſtice.
Elle parle, je cède; & ce grand édifice,
Que je crus à l'abri des outrages du tems,
Veut être rafermi juſqu'en ſes fondemens.

ASSUR.

Madame, c'eſt à vous d'achever votre ouvrage,
De commander au tems, de prévoir ſon outrage.
Qui pourait obſcurcir des jours ſi glorieux?
Quand la Terre obéit, que craignez-vous des Dieux?

SEMIRAMIS.

La cendre de Ninus repoſe en cette enceinte;
Et vous me demandez le ſujet de ma crainte?

 Vous!

Vous !

ASSUR.

Je vous avoûrai que je ſuis indigné,
Qu'on ſe ſouvienne encor, ſi Ninus a régné.
Craint-on, après quinze ans, ſes manes en colère?
Ils ſe feraient vengés, s'ils avaient pû le faire.
D'un éternel oubli ne tirez point les morts.
Je ſuis épouvanté, mais c'eſt de vos remords.
Ah! ne conſultez point d'Oraclès inutiles:
C'eſt par la fermeté qu'on rend les Dieux faciles.
Ce fantôme inouï, qui paraît en ce jour,
Qui nâquit de la crainte, & l'enfante à ſon tour,
Peut-il vous effrayer par tous ſes vains preſtiges?
Pour qui ne les craint point, il n'eſt point de prodiges:
Ils ſont l'apas groſſier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, & le mépris des grands.
Mais ſi quelque intérêt, plus noble & plus ſolide,
Eclaire votre eſprit, qu'un vain trouble intimide,
S'il vous faut de Bélus éterniſer le ſang,
Si la jeune Azéma prétend à ce haut rang . . .

SEMIRAMIS.

Je viens vous en parler. Ammon & Babylone
Demandent ſans détour un héritier du Trône.
Il faut que de mon Sceptre on partage le faix;
Et le peuple & les Dieux vont être ſatisfaits.
Vous le ſavez aſſez, mon ſuperbe courage
S'était fait une loi de régner ſans partage:

Je tins ſur mon hymen l'Univers en ſuſpens;
Et quand la voix du peuple, à la fleur de mes ans,
Cette voix qu'aujourd'hui le Ciel même ſeconde,
Me preſſait de donner des Souverains au Monde;
Si quelqu'un put prétendre au nom de mon époux,
Cet honneur, je le ſai, n'apartenait qu'à vous.
Vous deviez l'eſpérer; mais vous pûtes connaître
Combien Sémiramis craignait d'avoir un Maître.
Je vous fis, ſans former un lien ſi fatal,
Le ſecond de la Terre, & non pas mon égal.
C'était aſſez, Seigneur, & j'ai l'orgueil de croire,
Que ce rang aurait pû ſuffire à votre gloire.
Le Ciel me parle enfin, j'obéis à ſa voix;
Ecoutez ſon Oracle, & recevez mes loix.
„ Babylone doit prendre une face nouvelle,
„ Quand d'un ſecond hymen allumant le flambeau,
„ Mére trop malheureuſe, épouſe trop cruelle,
„ Tu calmeras Ninus au fond de ſon tombeau.
C'eſt ainſi que des Dieux l'ordre éternel s'explique.
Je connais vos deſſeins, & votre politique;
Vous voulez dans l'Etat vous former un parti;
Vous m'opoſez le ſang dont vous êtes ſorti;
De vous & d'Azéma mon ſucceſſeur peut naître;
Vous briguez cet hymen, elle y prétend peut-être.
Mais moi, je ne veux pas que vos droits & les ſiens,
Enſemble confondus, s'arment contre les miens:
Telle eſt ma volonté, conſtante, irrévocable.
C'eſt à vous de juger ſi le Dieu qui m'accable

A laiſſé quelque force à mes ſens interdits,
Si vous reconnaiſſez encor Sémiramis,
Si je peux ſoutenir la majeſté du Trône.
Je vai donner, Seigneur, un Maître à Babylone.
Mais ſoit qu'un ſi grand choix honore un autre ou vous,
Je ſerai Souveraine, en prenant un époux.
Aſſemblez ſeulement les Princes & les Mages;
Qu'ils viennent à ma voix joindre ici leurs ſuffrages;
Le don de mon Empire, & de ma liberté,
Eſt l'acte le plus grand de mon autorité.
Loin de le prévenir, qu'on l'attende en ſilence.
Le Ciel à ce grand jour attache ſa clémence.
Tout m'annonce des Dieux qui daignent ſe calmer;
Mais c'eſt le repentir qui doit les déſarmer:
Croyez-moi; les remors, à vos yeux mépriſables,
Sont la ſeule vertu qui reſte à des coupables.
Je vous parais timide & faible, deſormais:
Connaiſſez la faibleſſe: elle eſt dans les forfaits.
Cette crainte n'eſt pas honteuſe au Diadème;
Elle convient aux Rois, & ſurtout à vous-même.
Et je vous aprendrai qu'on peut, ſans s'avilir,
S'abaiſſer ſous les Dieux, les craindre & les ſervir.



SCENE VIII.

ASSUR *seul.*

Quels discours étonnans! quels projets! quel langage!
Est-ce crainte, artifice, ou faiblesse, ou courage?
Prétend-elle en cédant raffermir ses destins ?
Et s'unit-elle à moi pour tromper mes desseins?
A l'hymen d'Azéma je ne dois point prétendre!
C'est m'assurer du sien que je dois seul attendre.
Ce que n'ont pû mes soins, & nos communs forfaits,
L'hommage dont jadis je flatai ses attraits,
Mes brigues, mon dépit, la crainte de sa chute,
Un Oracle d'Egypte, un songe l'exécute?
Quel pouvoir inconnu gouverne les humains!
Que de faibles ressorts font d'illustres destins!
Doutons encor de tout; voyons encor la Reine.
Sa résolution me paraît trop soudaine;
Trop de soins, à mes yeux, paraissent l'occuper;
Et qui change aisément, est faible, ou veut tromper.

Fin du second Acte.



ACTE

ACTE III.

SCENE I.

SEMIRAMIS, OTANE.

Le Théâtre représente un cabinet du Palais.

SEMIRAMIS.

OTane, qui l'eût crû, que les Dieux en colère,
Me tendaient en effet une main salutaire?
Qu'ils ne m'épouvantaient que pour se désarmer?
Ils ont ouvert l'abime, & l'ont daigné fermer:
C'est la foudre à la main qu'ils m'ont donné ma grace;
Ils ont changé mon sort; ils ont conduit Arzace;
Ils veulent mon hymen; ils veulent expier,
Par ce lien nouveau, les crimes du premier.
Non, je ne doute plus que des cœurs ils disposent:
Le mien vole au-devant de la loi qu'ils m'imposent.
Arzace! c'en est fait, je me rens, & je voi,
Que tu devais régner sur le monde & sur moi.

OTANE.

Arzace! Lui?

SEMIRAMIS.

Tu sais qu'aux plaines de Scithie,
Quand je vengeais la Perse, & subjuguais l'Asie,

Ce

Ce Héros, (fous fon pére il combattait alors)
Ce Héros entouré de captifs & de morts,
M'offrit, en rougiffant, de fes mains triomphantes,
Des ennemis vaincus les dépouilles fanglantes:
A fon premier afpect tout mon cœur étonné,
Par un pouvoir fecret fe fentit entraîné;
Je n'en pus affaiblir le charme inconcevable;
Le refte des mortels me fembla méprifable.
Affur qui m'obfervait, ne fut que trop jaloux.
Dès lors le nom d'Arzace aigriffait fon couroux:
Mais l'image d'Arzace occupa ma penfée,
Avant que de nos Dieux la main me l'eût tracée,
Avant que cette voix qui commande à mon cœur,
Me défignât Arzace, & nommât mon vainqueur.

OTANE.

C'eft beaucoup abaiffer ce fuperbe courage,
Qui des Maîtres du Gange a dédaigné l'hommage,
Qui n'écoutant jamais de faibles fentimens,
Veut des Rois pour fujets, & non pas pour amans.
Vous avez méprifé jufqu'à la beauté même,
Dont l'empire accroiffait votre Empire fuprême:
Et vos yeux fur la Terre exerçaient leur pouvoir,
Sans que vous daignaffiez vous en apercevoir.
Quoi, de l'amour enfin connaiffez-vous les charmes?
Et pouvez-vous paffer, de ces fombres allarmes,
Au tendre fentiment qui vous parle aujourdhui?

SEMI-

SEMIRAMIS.

Non, ce n'eſt point l'amour qui m'entraîne vers lui:
Mon ame par les yeux ne peut être vaincuë.
Ne croi pas qu'à ce point de mon rang deſcendue,
Ecoutant dans mon trouble un charme ſuborneur,
Je donne à la beauté le prix de la valeur.
Je crois ſentir du moins de plus nobles tendreſſes.
Malheureuſe! eſt-ce à moi d'éprouver des faibleſſes?
De connaître l'amour & ſes fatales loix?
Otane, que veux-tu! je fus mére autrefois.
Mes malheureuſes mains à peine cultivèrent
Ce fruit d'un triſte hymen, que les Dieux m'enlevèrent,
Seule, en proie aux chagrins, qui venaient m'allarmer,
N'ayant autour de moi rien que je puſſe aimer,
Sentant ce vuide affreux de ma grandeur ſuprême,
M'arrachant à ma Cour, & m'évitant moi-même,
J'ai cherché le repos dans ces grands monumens,
D'une ame qui ſe fuit trompeurs amuſemens.
Le repos m'échapait; je ſens que je le trouve:
Je m'étonne en ſecret du charme que j'éprouve.
Arzace me tient lieu d'un époux & d'un fils,
Et de tous mes travaux, & du monde ſoumis.
Que je vous dois d'encens, ô Puiſſance céleſte!
Qui me forçant de prendre un joug jadis funeſte,
Me préparez au nœud que j'avais abhorré,
En m'embraſant d'un feu par vous-même inſpiré!

OTA-

OTANE.

Mais vous avez prévû la douleur & la rage,
Dont va frémir Aſſur à ce nouvel ouvrage.
Car enfin il ſe flate, & la commune voix
A fait tomber ſur lui l'honneur de votre choix :
Il ne bornera pas ſon dépit à ſe plaindre.

SEMIRAMIS.

Je ne l'ai point trompé, je ne veux pas le craindre.
J'ai ſû quinze ans entiers, quel que fût ſon projet,
Le tenir dans le rang de mon premier ſujet;
A ſon ambition, pour moi toujours ſuſpecte,
Je preſcrivis quinze ans les bornes qu'il reſpecte.
Je régnais ſeule alors: & ſi ma faible main
Mit à ſes vœux hardis ce redoutable frein,
Que pouront déſormais ſa brigue & ſon audace,
Contre Sémiramis unie avec Arzace?
Oui, je crois que Ninus content de mes remords,
Pour preſſer cet hymen quitte le ſein des morts.
Sa grande ombre, en effet, déja trop offenſée,
Contre Sémiramis ſerait trop couroucée;
Elle verrait donner avec trop de douleur,
Sa Couronne & ſon lit à ſon empoiſonneur.
Du ſein de ſon tombeau voila ce qui l'apelle;
Les Oracles d'Ammon s'accordent avec elle;
La vertù d'Oroès ne me fait plus trembler:
Pour entendre mes loix je l'ai fait apeller,
Je l'attens.

OTA-

OTANE.

Son crédit, ſon ſacré caractère,
Peut apuyer le choix que vous prétendez faire.

SEMIRAMIS.

Sa voix achévera de raſſurer mon cœur.

OTANE.

Il vient.

SCENE II.

SEMIRAMIS, OROES.

SEMIRAMIS.

De Zoroaſtre auguſte ſucceſſeur,
Je vai nommer un Roi, vous couronnez ſa tète:
Tout eſt-il préparé pour cette auguſte fête?

OROES.

Les Mages & les Grands attendent votre choix;
Je remplis mon devoir, & j'obéis aux Rois;
Le ſoin de les juger n'eſt point notre partage:
C'eſt celui des Dieux ſeuls.

SEMIRAMIS.

A ce ſombre langage,
On dirait qu'en ſecret vous condamnez mes vœux.

OROES.

Je ne les connais pas; puiſſent-ils être heureux!

SEMIRAMIS.

Mais vous interprétez les volontés céleſtes.
Ces ſignes que j'ai vûs me feraient - ils funeſtes ?
Une ombre, un Dieu peut-être, à mes yeux s'eſt montré.
Dans le ſein de la Terre il eſt ſoudain rentré.
Quel pouvoir a briſé l'éternelle barrière,
Dont le Ciel ſépara l'Enfer & la lumière?
D'où vient que les humains, malgré l'arrêt du ſort,
Reviennent à mes yeux du ſéjour de la mort?

OROES.

Du Ciel, quand il le faut, la juſtice ſuprême,
Suſpend l'ordre éternel établi par lui-même:
Il permet à la mort d'interrompre ſes loix,
Pour l'effroi de la Terre, & l'exemple des Rois.

SEMIRAMIS.

Les Oracles d'Ammon veulent un ſacrifice.

OROES.

Il ſe fera, Madame.

SEMIRAMIS.

Eternelle juſtice,
Qui liſez dans mon ame avec des yeux vengeurs,
Ne la rempliſſez plus de nouvelles horreurs;
De mon premier hymen oubliez l'infortune.

à Oroès qui s'éloignait.

Revenez.

OROES,

OROES, *revenant.*

Je croyais ma préſence importune.

SEMIRAMIS.

Répondez : ce matin aux pieds de vos Autels,
Arzace a préſenté des dons aux immortels?

OROES.

Oui, ces dons leur ſont chers, Arzace a ſû leur plaire.

SEMIRAMIS.

Je le crois, & ce mot me raſſure & m'éclaire.
Puis-je d'un ſort heureux me repoſer ſur lui?

OROES.

Arzace de l'Empire eſt le plus digne apui;
Les Dieux l'ont amené : ſa gloire eſt leur ouvrage.

SEMIRAMIS.

J'accepte avec tranſport ce fortuné préſage;
L'eſpérance & la paix reviennent me calmer;
Allez; qu'un pur encens recommence à fumer;
De vos Mages, de vous, que la préſence auguſte,
Sur l'hymen le plus grand, ſur le choix le plus juſte,
Attirent de nos Dieux les regards ſouverains.
Puiſſent de cet Etat les éternels deſtins
Reprendre avec les miens une ſplendeur nouvelle!
Hâtez de ce beau jour la pompe ſolemnelle.
Allez.

SCENE

SCENE III.

SEMIRAMIS, OTANE.

SEMIRAMIS.

AInsi le Ciel est d'accord avec moi;
Je suis son interprète, en choisissant un Roi.
Que je vai l'étonner, par le don d'un Empire!
Qu'il est loin d'espérer ce moment où j'aspire!
Qu'Assur & tous les siens vont être humiliés!
Quand j'aurai dit un mot, la Terre est à ses pieds.
Combien à mes bontés il faudra qu'il réponde!
Je l'épouse, & pour dot, je lui donne le Monde.
Enfin ma gloire est pure, & je puis la goûter.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, OTANE, MITRANE,
Un Officier du Palais.

OTANE.

ARzace à vos genoux demande à se jetter;
Daignez à ses douleurs accorder cette grace.

SEMIRAMIS.

Quel chagrin près de moi peut occuper Arzace?
De mes chagrins lui seul a dissipé l'horreur:
Qu'il vienne; il ne sait pas ce qu'il peut sur mon cœur.

Vous dont le ſang s'apaiſe, & dont la voix m'inſpire,
O Manes redoutés, & vous Dieux de l'Empire,
Dieux des Aſſyriens, de Ninus, de mon fils,
Pour le favoriſer, ſoyez tous réunis.
Quel trouble en le voyant m'a ſoudain pénétrée!

SCENE V.

SEMIRAMIS, ARZACE, AZEMA.

ARZACE.

O Reine, à vous ſervir ma vie eſt conſacrée;
Je vous devais mon ſang, & quand je l'ai verſé,
Puiſqu'il coula pour vous, je fus récompenſé.
Mon pére avait joui de quelque renommée;
Mes yeux l'ont vû mourir, commandant votre armée:
Il a laiſſé, Madame, à ſon malheureux fils
Des exemples frapans peut-être mal ſuivis.
Je n'oſe devant vous rappeller la mémoire
Des ſervices d'un pére & de ſa faible gloire,
Qu'afin d'obtenir grace à vos ſacrés genoux,
Pour un fils téméraire, & coupable envers vous,
Qui de ſes vœux hardis écoutant l'imprudence,
Craint même en vous ſervant de vous faire une offenſe.

SEMIRAMIS.

Vous m'offenſer? qui, vous? ah! ne le craignez pas.

ARZA-

ARZACE.

Vous donnez votre main, vous donnez vos Etats.
Sur ces grands intérêts, ſur ce choix que vous faites,
Mon cœur doit renfermer ſes plaintes indiſcrètes.
Je dois dans le ſilence, & le front proſterné,
Attendre, avec cent Rois, qu'un Roi nous ſoit donné.
Mais d'Aſſur hautement le triomphe s'apprête;
D'un pas audacieux il marche à ſa conquète;
Le peuple nomme Aſſur, il eſt de votre ſang:
Puiſſe-t-il mériter & ſon nom, & ſon rang!
Mais enfin je me ſens l'ame trop élevée,
Pour adorer ici la main que j'ai bravée,
Pour me voir écraſé de ſon orgueil jaloux.
Souffrez que loin de lui, malgré moi, loin de vous,
Je retourne aux climats où je vous ai ſervie.
J'y ſuis aſſez puiſſant contre ſa tyrannie,
Si des bienfaits nouveaux dont j'oſe me flater....

SEMIRAMIS.

Ah! que m'avez-vous dit? vous, fuir? vous me quitter?
Vous pouriez craindre Aſſur?

ARZACE.

Non. Ce cœur téméraire
Craint dans le Monde entier votre ſeule colère.
Peut-être avez-vous ſû mes deſirs orgueilleux:
Votre indignation peut confondre mes vœux.
Je tremble.

SEMIRAMIS.

Efpérez tout ; je vous ferai connaître,
Qu'Affur en aucun tems ne fera votre Maître.

ARZACE.

Eh bien ! je l'avoûrai, mes yeux avec horreur,
De votre époux en lui verraient le fucceffeur.
Mais s'il ne peut prétendre à ce grand hymenée,
Verra-t-on à ces loix Azéma deftinée ?
Pardonnez à l'excès de ma préfomtion ;
Ne redoutez-vous point fa fourde ambition ?
Jadis à Ninias Azéma fut unie ;
C'eft dans le même fang qu'Affur puifa la vie ;
Je ne fuis qu'un fujet : mais j'ofe contre lui. . . .

SEMIRAMIS.

Des fujets tels que vous font mon plus noble apui.
Je fai vos fentimens : votre ame peu commune
Chérit Sémiramis, & non pas ma fortune ;
Sur mes vrais intérêts vos yeux font éclairés :
Je vous en fais l'arbitre, & vous les foutiendrez.
D'Affur & d'Azéma je roms l'intelligence ;
J'ai prévû les dangers d'une telle alliance ;
Je fai tous fes projets, ils feront confondus.

ARZACE.

Ah ! puifqu'ainfi mes vœux font par vous entendus,
Puifque vous avez lû dans le fond de mon ame. . .

AZEMA *arrive avec précipitation.*

Reine, j'ose à vos pieds...

SEMIRAMIS, *relevant Azéma.*

Rassurez-vous, Madame:
Quel que soit mon époux, je vous garde en ces lieux
Un sort & des honneurs dignes de vos ayeux.
Destinée à mon fils vous m'êtes toujours chère;
Et je vous vois encor avec des yeux de mère.
Placez-vous l'un & l'autre avec ceux que ma voix
A nommés pour témoins de mon auguste choix:

à Arzace.

Que l'apui de l'Etat se range auprès du Trône.

SCENE VI.

Le cabinet où était Sémiramis fait place à un grand sallon magnifiquement orné. Plusieurs Officiers, avec les marques de leurs Dignités, sont sur des gradins. Un Trône est placé au milieu du sallon. Les Satrapes sont auprès du Trône. Le Grand-Prêtre entre avec les Mages. Il se place debout entre Assur & Arzace. La Reine est au milieu avec Azéma & ses femmes. Des Gardes occupent le fond du sallon.

OROES.

Princes, Mages, guerriers, soutiens de Babylone,
Par l'ordre de la Reine en ces lieux rassemblés,

Les décrets de nos Dieux vous feront révélés:
Ils veillent fur l'Empire, & voici la journée
Qu'à de grands changemens ils avaient deftinée.
Quel que foit le Monarque, & quel que foit l'époux,
Que la Reine ait choifi pour l'élever fur nous;
C'eft à nous d'obéir... J'aporte au nom des Mages
Ce que je dois aux Rois, des vœux & des hommages,
Des fouhaits pour leur gloire, & furtout pour l'Etat.
Puiffent ces jours nouveaux de grandeur & d'éclat
N'être jamais changés en des jours de ténèbres;
Ni ces chants d'allégreffe en des plaintes funèbres!

AZEMA.

Pontife, & vous, Seigneurs, on va nommer un Roi:
Ce grand choix, tel qu'il foit, peut n'offenfer que moi.
Mais je naquis fujette, & je le fuis encore;
Je m'abandonne aux foins dont la Reine m'honore:
Et fans ofer prévoir un finiftre avenir,
Je donne à fes fujets l'exemple d'obéir.

ASSUR.

Quoi qu'il puiffe arriver, quoi que le Ciel décide,
Que le bien de l'Etat à ce grand jour préfide.
Jurons tous par ce Trône, & par Sémiramis,
D'être à ce choix augufte aveuglément foumis,
D'obéir fans murmure au gré de fa juftice.

ARZACE.

Je le jure; & ce bras armé pour fon fervice,

Ce

Ce cœur à qui ſa voix commande après les Dieux,
Ce ſang dans les combats répandu ſous ſes yeux,
Sont à mon nouveau Maître, avec le même zèle
Qui ſans ſe démentir les anima pour elle.

LE GRAND-PRETRE.

De la Reine & des Dieux j'attens les volontés.

SEMIRAMIS.

Il ſuffit; prenez place, & vous, Peuple, écoutez.

(*Elle s'aſſied ſur le Trône.*)

Azéma, Aſſur, le Grand-Prêtre, Arzace prennent leurs places: elle continue:

Si la Terre, quinze ans de ma gloire occupée,
Révéra dans ma main le ſceptre avec l'épée,
Dans cette même main qu'un uſage jaloux
Deſtinait au fuſeau ſous les loix d'un époux;
Si j'ai, de mes ſujets ſurpaſſant l'eſpérance,
De cet Empire heureux porté le poids immenſe;
Je vai le partager, pour le mieux maintenir,
Pour étendre ſa gloire aux ſiécles à venir,
Pour obéir aux Dieux, dont l'ordre irrévocable
Fléchit ce cœur altier ſi longtems indomtable.
Ils m'ont ôté mon fils; puiſſent-ils m'en donner
Qui, dignes de me ſuivre, & de vous gouverner,
Marchant dans les ſentiers que fraya mon courage,
Des grandeurs de mon régne éterniſent l'ouvrage!
J'ai pû choiſir, ſans doute, entre des Souverains;
Mais ceux dont les Etats entourent mes confins,

Ou sont mes ennemis, ou sont mes tributaires.
Mon sceptre n'est point fait pour leurs mains étrangères;
Et mes premiers sujets sont plus grands à mes yeux,
Que tous ces Rois vaincus par moi-même ou par eux.
Bélus naquit sujet; s'il eut le Diadême,
Il le dut à ce peuple, il le dut à lui-même.
J'ai par les mêmes droits le sceptre que je tiens.
Maîtresse d'un Etat plus vaste que les siens,
J'ai rangé sous vos loix vingt peuples de l'Aurore,
Qu'au siécle de Bélus on ignorait encore.
Tout ce qu'il entreprit, je le sus achever.
Ce qui fonde un Etat le peut seul conserver.
Il vous faut un Héros digne d'un tel Empire,
Digne de tels sujets: & si j'ose le dire,
Digne de cette main qui va le couronner,
Et du cœur indomté que je vais lui donner.
J'ai consulté les Loix, les Maîtres du tonnerre,
L'intérêt de l'Etat, l'intérêt de la Terre;
Je fais le bien du Monde en nommant un époux.
Adorez le Héros qui va régner sur vous;
Voyez revivre en lui les Princes de ma race.
Ce Héros, cet époux, ce Monarque, est ARZACE.

Elle descend du Trône, & tout le monde se lève.

AZEMA.

Arzace! ô perfidie!

ASSUR.

O vengeance, ô fureurs!

ARZA-

ARZACE *à Azéma.*

Ah! croyez...

OROES.

Jufte Ciel! écartez ces horreurs!

SEMIRAMIS,

Avançant fur la fcène, & s'adreffant aux Mages.

Vous qui fanctifiez de fi pures tendreffes,
Venez fur les Autels garantir nos promeffes;
Ninus & Ninias vous font rendus en lui.

Le tonnerre gronde, & le tombeau paraît s'ébranler.

Ciel! qu'eft-ce que j'entens?

OROES.

Dieux! foyez notre apui.

SEMIRAMIS.

Le Ciel tonne fur nous: eft-ce faveur ou haine?
Grace, Dieux tout-puiffans! qu'Arzace me l'obtienne.
Quels funèbres accens redoublent mes terreurs!
La tombe s'eft ouverte; il parait... Ciel!... je meurs...

L'ombre de Ninus fort de fon tombeau.

ASSUR.

L'ombre de Ninus même! ô Dieux! eft-il poffible?

ARZACE.

Eh bien! qu'ordonnes-tu! parle-nous, Dieu terrible.

ASSUR.

Parle.

SEMI-

SEMIRAMIS.

Veux-tu me perdre, ou veux-tu pardonner?
C'eſt ton ſceptre & ton lit que je viens de donner;
Juge ſi ce Héros eſt digne de ta place. . .
Prononce. J'y conſens.

L'OMBRE *à Arzace.*

Tu régneras, Arzace.
Mais il eſt des forfaits que tu dois expier.
Dans ma tombe, à ma cendre, il faut ſacrifier.
Sers & mon fils & moi; ſouvien-toi de ton père;
Ecoute le Pontife.

ARZACE.

Ombre que je révère,
Demi-Dieu dont l'eſprit anime ces climats,
Ton aſpect m'encourage, & ne m'étonne pas.
Oui, j'irai dans ta tombe au péril de ma vie.
Achève, que veux-tu que ma main ſacrifie?
L'ombre retourne de ſon eſtrade à la porte du tombeau.
Il s'éloigne, il nous fuit.

SEMIRAMIS.

Ombre de mon époux,
Permets qu'en ce tombeau j'embraſſe tes genoux,
Que mes regrets. . . .

L'OMBRE *à la porte du tombeau.*

Arrête, & reſpecte ma cendre;
Quand

Quand il en ſera tems, je t'y ferai deſcendre.

Le ſpectre rentre, & le Mauſolée ſe referme.

ASSUR.

Quel horrible prodige!

SEMIRAMIS.

O peuples, ſuivez-moi,
Venez tous dans ce Temple, & calmez votre effroi.
Les Manes de Ninus ne ſont point implacables:
S'ils protègent Arzace, ils me ſont favorables:
C'eſt le Ciel qui m'inſpire, & qui vous donne un Roi:
Venez tous l'implorer pour Arzace & pour moi.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE

ACTE IV.

Le Théâtre représente le vestibule du Temple.

SCENE I.

ARZACE, AZEMA.

ARZACE.

N'Irritez point mes maux ; ils m'accablent assez.
Cet Oracle est affreux, plus que vous ne pensez.
Des prodiges sans nombre étonnent la Nature.
Le Ciel m'a tout ravi ; je vous perds.

AZEMA.

Ah ! parjure
Va, cesse d'ajouter aux horreurs de ce jour
L'indigne souvenir de ton perfide amour.
Je ne combattrai point la main qui te couronne,
Les morts qui t'ont parlé, ton cœur qui m'abandonne.
Des prodiges nouveaux qui me glacent d'effroi,
Ta barbare inconstance est le plus grand pour moi.
Achève, rends Ninus à ton crime propice :
Commence ici par moi ton affreux sacrifice :
Frape, ingrat.

ARZACE.

C'en est trop : mon cœur désespéré

Con-

Contre ces derniers traits n'était point préparé.
Vous voyez trop, cruelle, à ma douleur profonde,
Si ce cœur vous préfère à l'Empire du Monde.
Ces victoires, ce nom, dont j'étais si jaloux,
Vous en étiez l'objet; j'avais tout fait pour vous;
Et mon ambition au comble parvenue,
Jusqu'à vous mériter avait porté sa vûe.
Sémiramis m'est chère; oui, je dois l'avouer:
Votre bouche avec moi conspire à la louer.
Nos yeux la regardaient comme un Dieu tutélaire,
Qui de nos chastes feux protégeait le mistère.
C'est avec cette ardeur, & ces vœux épurés,
Que peut-être les Dieux veulent être adorés.
Jugez de ma surprise au choix qu'a fait la Reine:
Jugez du précipice où ce choix nous entraîne:
Aprenez tout mon sort.

AZEMA.

Je le sais.

ARZACE.

Aprenez
Que l'Empire ni vous ne me sont destinés.
Ce fils qu'il faut servir, ce fils de Ninus même,
Cet unique héritier de la grandeur suprême...

AZEMA.

Eh bien?

ARZACE.

Ce Ninias, qui presque en son berceau,

De l'hymen avec vous alluma le flambeau,
Qui naquit à la fois mon rival & mon Maître...

AZEMA.

Ninias!

ARZACE.

Il respire, il vient, il va paraître.

AZEMA.

Ninias, juste Ciel! eh quoi, Sémiramis!

ARZACE.

Jusqu'à ce jour trompée elle a pleuré son fils.

AZEMA.

Ninias est vivant!

ARZACE.

C'est un secret encore,
Renfermé dans le Temple, & que la Reine ignore.

AZEMA.

Mais Ninus te couronne, & sa veuve est à toi.

ARZACE.

Mais son fils est à vous; mais son fils est mon Roi;
Mais je dois le servir. Quel oracle funeste!

AZEMA.

L'amour parle; il suffit; que m'importe le reste?
Ses ordres plus certains n'ont point d'obscurité;
Voila mon seul Oracle, il doit être écouté.
Ninias est vivant! eh bien, qu'il reparaisse;
Que sa mère à mes yeux attestant sa promesse,

Que

Que son père avec lui rapellé du tombeau,
Rejoignent ces liens formés dans mon berceau;
Que Ninias mon Roi, ton rival & ton Maître,
Ait pour moi tout l'amour que tu me dois peut-être;
Vien voir tout cet amour devant toi confondu,
Voi fouler à mes pieds le sceptre qui m'est dû.
Où donc est Ninias? quel secret, quel mistère
Le dérobe à ma vûe, & le cache à sa mère?
Qu'il revienne en un mot; lui, ni Sémiramis,
Ni ces Manes sacrés que l'Enfer a vomis,
Ni le renversement de toute la Nature,
Ne pouront de mon ame arracher un parjure.
Arzace, c'est à toi de te bien consulter;
Voi si ton cœur m'égale, & s'il m'ose imiter.
Quels sont donc ces forfaits, que l'Enfer en furie,
Que l'ombre de Ninus ordonnent qu'on expie?
Cruel, si tu trahis un si sacré lien,
Je ne connais ici de crimes que le tien.
Je vois de tes destins le fatal interprète,
Pour te dicter leurs loix sortir de sa retraite;
Le malheureux amour, dont tu trahis la foi,
N'est point fait pour paraître entre les Dieux & toi.
Va recevoir l'arrèt dont Ninus nous menace;
Ton sort dépend des Dieux, le mien dépend d'Arzace.

Elle sort.

ARZACE.

Arzace est à vous seule. Ah! cruelle: arrètez.
Quel mélange d'horreurs & de félicités!

Quels

Quels étonnans destins l'un à l'autre contraires ! ...

SCENE II.

ARZACE, OROES, *suivi des Mages.*

OROES, *à Arzace.*

VEnez, retirons-nous vers ces lieux solitaires,
Je vois quel trouble affreux a dû vous pénétrer ;
A de plus grands assauts il faut vous préparer.

Aux Mages.

Aportez ce bandeau d'un Roi que je revère ;
Prenez ce fer sacré, cette lettre.

Les Mages vont chercher ce que le Grand-Prêtre demande.

ARZACE.

O mon pére !
Tirez-moi de l'abîme où mes pas sont plongés,
Levez le voile affreux dont mes yeux sont chargés.

OROES.

Le voile va tomber, mon fils ; & voici l'heure
Où dans sa redoutable & profonde demeure,
Ninus attend de vous pour apaiser ses cris,
L'offrande réservée à ses Manes trahis.

ARZACE.

Quel ordre, quelle offrande ! & qu'est-ce qu'il désire ?
Qui ?

Qui Moi! venger Ninus, & Ninias respire?
Qu'il vienne, il est mon Roi, mon bras va le servir.

OROES.

Son pére a commandé, ne sachez qu'obéir.
Dans une heure à sa tombe, Arzace, il faut vous rendre,
Il donne le Diadême & l'épée à Ninias.
Armé du fer sacré que vos mains doivent prendre;
Ceint du même bandeau que son front a porté,
Et que vous-même ici vous m'avez présenté.

ARZACE.

Du bandeau de Ninus!

OROES.

Ses Manes le commandent:
C'est dans cet apareil, c'est ainsi qu'ils attendent
Ce sang qui devant eux doit être offert pas vous.
Ne songez qu'à fraper, qu'à servir leur couroux;
La victime y sera; c'est assez vous instruire.
Reposez-vous sur eux du soin de la conduire.

ARZACE.

S'il demande mon sang, disposez de ce bras.
Mais vous ne parlez point, Seigneur, de Ninias:
Vous ne me dites point comment son pére même
Me donnerait sa femme avec son Diadême?

OROES.

Sa femme, vous! la Reine! ô Ciel, Sémiramis!

Eh bien, voici l'inſtant que je vous ai promis;
Connaiſſez vos deſtins, & cette femme impie.

ARZACE.

Grands Dieux!

OROES.

De ſon époux elle a tranché la vie.

ARZACE.

Elle! la Reine!

OROES.

Aſſur, l'oprobre de ſon nom,
Le déteſtable Aſſur a donné le poiſon.

ARZACE, *après un peu de ſilence.*

Ce crime dans Aſſur n'a rien qui me ſurprenne:
Mais croirai-je en effet qu'une épouſe, une Reine,
L'amour des Nations, l'honneur des Souverains,
D'un attentat ſi noir ait pu ſouiller ſes mains?
A-t-on tant de vertus, après un ſi grand crime?

OROES.

Ce doute, cher Arzace, eſt d'un cœur magnanime;
Mais ce n'eſt plus le tems de rien diſſimuler:
Chaque inſtant de ce jour eſt fait pour révéler
Les effrayans ſecrets dont frémit la Nature;
Elle vous parle ici; vous ſentez ſon murmure;
Votre cœur, malgré vous, gémit épouvanté.
Ne ſoyez plus ſurpris ſi Ninus irrité
Eſt monté de la Terre à ces voutes impies:
Il vient briſer des nœuds tiſſus par les furies,

Il

Il vient montrer au jour des crimes impunis,
Des horreurs de l'incefte il vient fauver fon fils;
Il parle, il vous attend, Ninus eft votre pére;
Vous êtes Ninias; la Reine eft votre mére.

ARZACE.

De tous ces coups mortels, en un moment frapé,
Dans la nuit du trépas je refte envelopé:
Moi, fon fils? moi?

OROES.

Vous-même: en doutez-vous encore?
Aprenez que Ninus, à fa derniére aurore,
Sut qu'un poifon mortel en terminait le cours,
Et que le même crime attentait fur vos jours,
Qu'il attaquait en vous les fources de la vie,
Vous arracha mourant à cette Cour impie;
Affur comblant fur vous fes crimes inouïs,
Pour époufer la mére empoifonna le fils:
Il crut que de fes Rois exterminant la race,
Le Trône était ouvert à fa perfide audace;
Et lorfque le Palais déplorait votre mort,
Le fidèle Phradate eut foin de votre fort.
Ces végétaux puiffants, qu'en Perfe on voit éclore,
Bienfaits nés dans fes champs de l'Aftre qu'elle adore,
Par les foins de Phradate, avec art préparés,
Firent fortir la mort de vos flancs déchirés;
De fon fils qu'il perdit, il vous donna la place;
Vous ne fûtes connu que fous le nom d'Arzace;

Il attendait le jour d'un heureux changement ;
Dieu qui juge les Rois en ordonne autrement.
La vérité terrible eſt du Ciel deſcendue,
Et du ſein des tombeaux la vengeance eſt venue.

ARZACE.

Dieu, Maître des deſtins, ſuis-je aſſez éprouvé ?
Vous me rendez la mort, dont vous m'avez ſauvé.
Eh bien ! Sémiramis ... oui, je reçus la vie
Dans le ſein des grandeurs & de l'ignominie.
Ma mére... ô Ciel ! Ninus ! ah ! quel aveu cruel !
Mais ſi le traître Aſſur était ſeul criminel,
S'il ſe pouvait. . . .

OROES *prenant la lettre & la lui donnant.*

Voici ces ſacrés caractères,
Ces garans trop certains de ces cruels miſtères ;
Le monument du crime eſt ici ſous vos yeux :
Douterez-vous encor ?

ARZACE.

Que ne le puis-je, ô Dieu !
Donnez, je n'aurai plus de doute qui me flate ;
Donnez.

(Il lit.)

Ninus mourant, au fidèle Phradate.
Je meurs empoiſonné, prenez ſoin de mon fils :
Arrachez Ninias à des bras ennemis ;
Ma criminelle épouſe....

OROES.

OROES.

En faut-il davantage?
C'eſt de vous que je tiens cet affreux témoignage;
Ninus n'acheva point: l'aproche de la mort
Glaça ſa faible main qui traçait votre ſort:
Phradate en cet écrit vous aprend tout le reſte;
Liſez, il vous confirme un ſecret ſi funeſte.
Il ſuffit; Ninus parle, il arme votre bras,
De ſa tombe à ſon Trône il va guider vos pas;
Il veut du ſang.

ARZACE, *après avoir lû.*

O jour trop fécond en miracles!
Enfer, qui m'as parlé, tes funeſtes oracles
Sont plus obſcurs encor à mon eſprit troublé,
Que le ſein de la tombe où je ſuis apellé.
Au Sacrificateur on cache la victime;
Je tremble ſur le choix.

OROES.

Tremblez, mais ſur le crime.
Allez, dans les horreurs dont vous êtes troublé,
Le Ciel vous conduira, comme il vous a parlé.
Ne vous regardez plus comme un homme ordinaire;
Des éternels décrets ſacré dépoſitaire,
Marqué du ſceau des Dieux, ſéparé des humains,
Avancez dans la nuit qui couvre vos deſtins.
Mortel, faible inſtrument des Dieux de vos ancètres,

Vous n'avez pas le droit d'interroger vos Maîtres ;
A la mort échapé, malheureux Ninias,
Adorez, rendez grace, & ne murmurez pas.

SCENE III.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE.

NOn, je ne reviens point de cet état horrible ;
Sémiramis ! ma mére ! ô Ciel est-il possible !

MITRANE, *arrivant.*

Babylone, Seigneur, en ce commun effroi,
Ne peut se rassurer qu'en revoyant son Roi ;
Souffrez que le premier je vienne reconnaître,
Et l'époux de la Reine, & mon auguste Maître.
Sémiramis vous cherche, elle vient sur mes pas ;
Je bénis ce moment qui la met dans vos bras.
Vous ne répondez point. Un désespoir farouche
Fixe vos yeux troublés, & vous ferme la bouche ;
Vous pâlissez d'effroi, tout votre corps frémit.
Qu'est-ce qui s'est passé ? qu'est-ce qu'on vous a dit ?

ARZACE.

Fuyons vers Azéma.

MITRANE.

Quel étonnant langage !

Sei-

Seigneur, eſt-ce bien vous ? faites-vous cet outrage
Aux bontés de la Reine, à ſes feux, à ſon choix,
A ce cœur qui pour vous dédaigna tant de Rois ?
Son eſpérance en vous eſt-elle confondue ?

ARZACE.

Dieux ! c'eſt Sémiramis, qui ſe montre à ma vûe !
O tombe de Ninus, ô ſéjour des Enfers,
Cachez ſon crime & moi dans vos gouffres ouverts.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, ARZACE, OTANE.

SEMIRAMIS.

ON n'attend plus que vous ; venez, Maître du Monde:
Son ſort, comme le mien, ſur mon hymen ſe fonde;
Je vôis avec tranſport ce ſigne révéré,
Qu'a mis ſur votre front un Pontife inſpiré,
Ce ſacré Diadème, aſſuré témoignage,
Que l'Enfer & le Ciel confirment mon ſuffrage.
Tout le parti d'Aſſur frapé d'un ſaint reſpect,
Tombe à la voix des Dieux, & tremble à mon aſpect;
Ninus veut une offrande, il en eſt plus propice:
Pour hâter mon bonheur, hâtez ce ſacrifice.
Tous les cœurs ſont à nous, tout le peuple aplaudit ;
Vous régnez, je vous aime, Aſſur en vain frémit.

ARZACE, *hors de lui.*

Affur! allons... il faut dans le fang du perfide...
Dans cet infame fang lavons fon parricide;
Allons venger Ninus....

SEMIRAMIS.

Qu'entens-je! jufte Ciel!
Ninus!

ARZACE, *d'un air égaré.*

Vous m'avez dit que fon bras criminel
Revenant à lui.
Avait... que l'infolent s'arme contre fa Reine,
Et n'eft-ce pas affez pour mériter ma haine?

SEMIRAMIS.

Commencez la vengeance en recevant ma foi.

ARZACE.

Mon pére!

SEMIRAMIS.

Ah! quels regards vos yeux lancent fur moi!
Arzace, eft-ce donc là ce cœur foumis & tendre,
Qu'en vous donnant ma main j'ai cru devoir attendre?
Je ne m'étonne point que ce prodige affreux,
Que les morts déchaînés du féjour ténébreux,
De la terreur en vous laiffent encor la trace;
Mais j'en fuis moins troublée en revoyant Arzace.
Ah! ne répandez pas cette funefte nuit
Sur ces premiers momens du beau jour qui me luit.

Soyez

Soyez tel qu'à mes pieds je vous ai vû paraître,
Lorſque vous redoutiez d'avoir Aſſur pour Maître;
Ne craignez point Ninus, & ſon ombre en couroux.
Arzace, mon apui, mon ſecours, mon époux;
Cher Prince....

ARZACE, *ſe détournant.*

C'en eſt trop: le crime m'environne...
Arrêtez.

SEMIRAMIS.

A quel trouble, hélas! il s'abandonne,
Quand lui ſeul à la paix a pû me rapeller!

ARZACE.

Sémiramis. . . .

SEMIRAMIS.

Eh bien?

ARZACE.

Je ne puis lui parler.
Fuyez-moi pour jamais, ou m'arrachez la vie.

SEMIRAMIS.

Quels tranſports! quels diſcours! qui, moi, que je vous fuie?
Eclairciſſez ce trouble inſuportable, affreux,
Qui paſſe dans mon ame, & fait deux malheureux.
Les traits du déſeſpoir ſont ſur votre viſage;
De moment en moment vous glacez mon courage;
Et vos yeux allarmés me cauſent plus d'effroi,
Que le Ciel & les morts ſoulevés contre moi.

Je

Je tremble en vous offrant ce ſacré Diadème;
Ma bouche en frémiſſant prononce, Je vous aime;
D'un pouvoir inconnu l'invincible aſcendant
M'entraîne ici vers vous, m'en repouſſe à l'inſtant;
Et par un ſentiment, que je ne peux comprendre,
Mêle une horreur affreuſe à l'amour le plus tendre.

ARZACE.

Haïſſez-moi.

SEMIRAMIS.

Cruel, non tu ne le veux pas,
Mon cœur ſuivra ton cœur, mes pas ſuivront tes pas.
Quel eſt donc ce billet, que tes yeux pleins d'allarmes
Liſent avec horreur, & trempent de leurs larmes?
Contient-il les raiſons de tes refus affreux?

ARZACE.

Oui.

SEMIRAMIS.

Donne.

ARZACE.

Ah! je ne puis... oſez-vous?...

SEMIRAMIS.

Je le veux.

ARZACE.

Laiſſez-moi cet écrit horrible & néceſſaire....

SEMIRAMIS.

D'où le tiens-tu?

ARZACE.

Des Dieux.

SEMIRAMIS.

Qui l'écrivit ?

ARZACE.

Mon pére....

SEMIRAMIS.

Que me dis-tu?

ARZACE.

Tremblez.

SEMIRAMIS.

Donne: apren-moi mon ſort.

ARZACE.

Ceſſez... A chaque mot vous trouveriez la mort.

SEMIRAMIS.

N'importe. Eclairciſſez ce doute qui m'accable:
Ne me réſiſtez plus, ou je vous crois coupable.

ARZACE.

Dieux! qui conduiſez tout, c'eſt vous qui m'y forcez!

SEMIRAMIS *prenant le billet.*

Pour la derniére fois, Arzace, obéiſſez.

ARZACE.

Eh bien, que ce billet ſoit donc le ſeul ſuplice
Qu'à ſon crime, grand Dieu, réſerve ta juſtice!

Sémiramis lit.

Vous allez trop ſavoir, c'en eſt fait.

SEMIRAMIS *à Otane.*

Qu'ai-je lû?

Sou-

Soutien-moi, je me meurs....

ARZACE.

Hélas! tout eſt connu!...

SEMIRAMIS *revenant à elle après un long ſilence.*

Eh bien, ne tarde plus, rempli ta deſtinée;
Puni cette coupable, & cette infortunée;
Etouffe dans mon ſang mes déteſtables feux.
La Nature trompée èſt horrible à tous deux;
Venge tous mes forfaits, venge la mort d'un père,
Reconnai-moi, mon fils, frape, & puni ta mère.

ARZACE.

Que ce glaive plutôt épuiſe ici mon flanc
De ce ſang malheureux formé de votre ſang:
Qu'il perce de vos mains ce cœur qui vous révère,
Et qui porte d'un fils le ſacré caractère.

SEMIRAMIS *ſe jettant à genoux.*

Ah! je fus ſans pitié; ſois barbare à ton tour;
Sois le fils de Ninus, en m'arrachant le jour;
Frape. Mais quoi! tes pleurs ſe mèlent à mes larmes!
O Ninias! ô jour plein d'horreurs & de charmes!...
Avant de me donner la mort que tu me dois,
De la Nature encor laiſſe parler la voix;
Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
Arroſent une main ſi fatale & ſi chère.

ARZACE, NINIAS.

Ah! je ſuis votre fils, & ce n'eſt pas à vous,

Quoi

Quoi que vous ayez fait, d'embraſſer mes genoux.
Ninias vous implore, il vous aime, il vous jure
Les plus profonds reſpects, & l'amour la plus pure.
C'eſt un nouveau ſujet, plus cher & plus ſoumis ;
Le Ciel eſt apaiſé, puiſqu'il vous rend un fils :
Livrez l'infame Aſſur au Dieu qui vous pardonne.

SEMIRAMIS.

Reçoi pour te venger mon Sceptre, ma Couronne ;
Je les ai trop ſouillés.

ARZACE.

Je veux tout ignorer ;
Je veux avec l'Aſie encor vous admirer.

SEMIRAMIS.

Non, mon crime eſt trop grand.

ARZACE.

Le repentir l'efface.

SEMIRAMIS.

Ninus t'a commandé de régner en ma place ;
Crain ſes Manes vengeurs.

ARZACE.

Ils ſeront attendris
Des remords d'une mère & des larmes d'un fils.
Otane, au nom des Dieux, ayez ſoin de ma mère,
Et cachez comme moi cet horrible miſtère.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE I.

SEMIRAMIS, OTANE.

OTANE.

SOngez qu'un Dieu propice a voulu prévenir
Cet effroyable hymen, dont je vous vois frémir;
La Nature étonnée à ce danger funeste,
En vous rendant un fils, vous arrache à l'inceste.
Des Oracles d'Ammon les ordres absolus,
Les infernales voix, les Manes de Ninus,
Vous disaient que le jour d'un nouvel hymenée
Finsirait le horreurs de votre destinée:
Mais ils ne disaient pas qu'il dût être accompli;
L'hymen s'est préparé, votre sort est rempli;
Ninias vous révère. Un secret sacrifice
Va contenter des Dieux la facile justice:
Ce jour si redouté fera votre bonheur.

SEMIRAMIS.

Ah! le bonheur, Otane, est-il fait pour mon cœur?
Mon fils s'est attendri; je me flate, j'espère,
Qu'en ces premiers momens la douleur d'une mère
Parle plus hautement à ses sens opressés,

Que

Que le ſang de Ninus, & mes crimes paſſés.
Mais peut-être bientôt, moins tendre & plus ſévère,
Il ne ſe ſouviendra que du meurtre d'un père.

OTANE.

Que craignez-vous d'un fils? quel noir preſſentiment?

SEMIRAMIS.

La crainte ſuit le crime, & c'eſt ſon châtiment.
Le déteſtable Aſſur ſait-il ce qui ſe paſſe?
N'a-t-on rien attenté? Sait-on quel eſt Arzace?

OTANE.

Non; ce ſecret terrible eſt de tous ignoré;
De l'ombre de Ninus l'oracle eſt adoré;
Les eſprits conſternés ne peuvent le comprendre;
Comment ſervir ſon fils? pourquoi venger ſa cendre?
On l'ignore, on ſe tait. On attend ces momens,
Où fermé ſans réſerve au reſte des vivans,
Ce lieu ſaint doit s'ouvrir pour finir tant d'allarmes:
Le peuple eſt aux Autels, vos ſoldats ſont en armes:
Azéma, pâle, errante, & la mort dans les yeux,
Veille autour du tombeau, lève les mains aux Cieux:
Ninias eſt au Temple, & d'une ame éperdue,
Se prépare à fraper ſa victime inconnue:
Dans ſes ſombres fureurs Aſſur envelopé,
Raſſemble les débris d'un parti diſſipé;
Je ne ſai quels projets il peut former encore.

SEMIRAMIS.

Ah! c'eſt trop ménager un traître que j'abhorre;

Qu'Aſſur

Qu'Assur chargé de fers en vos mains soit remis ;
Otane, allez livrer le coupable à mon fils.
Mon fils apaisera l'éternelle justice,
En répandant, du moins, le sang de mon complice ;
Qu'il meure, qu'Azéma rendue à Ninias,
Du crime de mon régne épure ces climats.
Tu vois ce cœur, Ninus, il doit te satisfaire :
Tu vois du moins en moi des entrailles de mère.
Ah! qui vient dans ces lieux à pas précipités ?
Que tout rend la terreur à mes sens agités!

SCENE II.

SEMIRAMIS, AZEMA.

AZEMA.

MAdame, pardonnez, si sans être appellée,
De mortelles frayeurs trop justement troublée,
Je viens avec transport embrasser vos genoux.

SEMIRAMIS.

Ah! Princesse, parlez, que me demandez-vous?

AZEMA.

D'arracher un Héros au coup qui le menace,
De prévenir le crime, & de sauver Arzace.

SEMIRAMIS.

Arzace? lui? quel crime?

AZEMA.

Il devient votre époux;
Il me trahit, n'importe, il doit vivre pour vous.

SEMIRAMIS.

Lui mon époux? grands Dieux! ·

AZEMA.

Quoi l'hymen qui vous lie...

SEMIRAMIS.

Cet hymen eſt affreux, abominable, impie;
Arzace? il eſt ... parlez; je friſſonne, achevez:
Quels dangers! hâtez-vous....

AZEMA.

Madame, vous ſavez
Que peut-être au moment que ma voix vous implore,...

SEMIRAMIS.

Eh bien?

AZEMA.

Ce demi-Dieu, que je redoute encore,
D'un ſecret ſacrifice en doit être honoré,
Au fond du labyrinthe à Ninus conſacré.
J'ignore quels forfaits il faut qu'Arzace expie.

SEMIRAMIS.

Quels forfaits, juſte Dieu!

AZEMA.

Cet Aſſur, cet impie,

Va violer la tombe où nul n'eſt introduit.

SEMIRAMIS.

Qui? lui!

AZEMA.

Dans les horreurs de la profonde nuit,
Des ſouterrains ſecrets, où ſa fureur habile
A tout événement ſe creuſait un azile,
Ont ſervi les deſſeins de ce monſtre odieux;
Il vient braver les morts, il vient braver les Dieux:
D'une main ſacrilège aux forfaits enhardie,
Du généreux Arzace il va trancher la vie.

SEMIRAMIS.

O Ciel! qui vous l'a dit? comment, par quel détour?

AZEMA.

Fiez-vous à mon cœur éclairé par l'amour;
J'ai vû du traître Aſſur la haine envenimée,
Sa faction tremblante, & par lui ranimée,
Ses amis raſſemblés, qu'a ſéduits ſa fureur:
De ſes deſſeins ſecrets j'ai démêlé l'horreur;
J'ai feint de réunir nos cauſes mutuelles;
Je l'ai fait épier par des regards fidelles:
Il ne commet qu'à lui ce meurtre déteſté;
Il marche au ſacrilége avec impunité:
Sûr que dans ce lieu ſaint nul n'oſera paraître,
Que l'accès en eſt même interdit au Grand-Prêtre,
Il y vole: & le bruit par ſes ſoins ſe répand,

Qu'Ar-

Qu'Arzace eſt la victime, & que la mort l'attend:
Que Ninus dans ſon ſang doit laver ſon injure.
On parle au peuple, aux Grands, on s'aſſemble, on murmure:
Je crains Ninus, Aſſur, & le Ciel en couroux.

SEMIRAMIS.

Eh bien, chère Azéma, ce Ciel parle par vous;
Il me ſuffit. Je voi ce qui me reſte à faire.
On peut s'en repoſer ſur le cœur d'une mère,
Ma fille, nos deſtins à la fois ſont remplis:
Défendez votre époux: je vai ſauver mon fils.

AZEMA.

Ciel!

SEMIRAMIS.

Prête à l'épouſer, les Dieux m'ont éclairée;
Ils inſpirent encor une mére éplorée;
Mais les momens ſont chers. Laiſſez-moi dans ces lieux:
Ordonnez en mon nom que les Prêtres des Dieux,
Que les Chefs de l'Etat viennent ici ſe rendre.

Azéma paſſe dans le veſtibule du Temple; Sémiramis, de l'autre côté, s'avance vers le Mauzolée.

Ombre de mon époux! je vai venger ta cendre.
Voici l'inſtant fatal, où ta voix m'a promis,
Que l'accès de ta tombe allait m'être permis:
J'obéirai; mes mains qui guidaient des armées,
Pour ſecourir mon fils à ta voix ſont armées.
Venez, Gardes du Trône, accourez à ma voix;
D'Arzace déſormais reconnaiſſez les loix:

Arzace eſt votre Roi, vous n'avez plus de Reine;
Je dépoſe en ſes mains la grandeur ſouveraine:
Soyez ſes défenſeurs, ainſi que ſes ſujets.
Allez.

Les Gardes ſe rangent au fond de la ſcène.

Dieux tout-puiſſans, ſecondez mes projets.

Elle entre dans le tombeau.

SCENE III.

AZEMA

revenant de la porte du Temple ſur le devant de la ſcène.

QUe méditait la Reine, & quel deſſein l'anime?
A-t-elle encor le tems de prévenir le crime?
O prodige, ô deſtin, que je ne conçois pas!
Moment cher & terrible, Arzace! Ninias!
Arbitres des humains, Puiſſances que j'adore,
Me l'avez-vous rendu, pour le ravir encore?

SCENE IV.

AZEMA, ARZACE, ou NINIAS.

AZEMA.

AH! cher Prince, arrêtez. Ninias, eſt-ce vous?
Vous le fils de Ninus, mon Maître & mon époux?

N I-

NINIAS.

Ah! vous me revoyez confus de me connaître.
Je ſuis du ſang des Dieux, & je frémis d'en être.
Ecartez ces horreurs, qui m'ont environné;
Fortifiez ce cœur au trouble abandonné;
Encouragez ce bras prêt à venger un père.

AZEMA.

Gardez-vous de remplir cet affreux miniſtère.

NINIAS.

Je dois un ſacrifice, il le faut, j'obéis.

AZEMA.

Non. Ninus ne veut pas qu'on immole ſon fils.

NINIAS.

Comment?

AZEMA.

Vous n'irez point dans ce lieu redoutable:
Un traître y tend pour vous un piége inévitable.

NINIAS.

Qui peut me retenir, & qui peut m'effrayer?

AZEMA.

C'eſt vous que dans la tombe on va ſacrifier;
Aſſur, l'indigne Aſſur, a, d'un pas ſacrilége,
Violé du tombeau le divin privilége:
Il vous attend.

NINIAS.

Grands Dieux ! tout eſt donc éclairci.
Mon cœur eſt raſſuré, la victime eſt ici.
Mon pére empoiſonné par ce monſtre perfide,
Demande à haute voix le ſang du parricide.
Inſtruit par le Grand-Prêtre, & conduit par le Ciel,
Par Ninus même armé contre le criminel,
Je n'aurai qu'à fraper la victime funeſte,
Qu'améne à mon couroux la juſtice céleſte.
Je vois trop que ma main, dans ce fatal moment,
D'un pouvoir invincible eſt l'aveugle inſtrument.
Les Dieux ſeuls ont tout fait ; & mon ame étonnée
S'abandonne à la voix qui fait ma deſtinée.
Je vois que, malgré nous, tous nos pas ſont marqués;
Je vois que des Enfers ces Manes évoqués,
Sur le chemin du Trône ont ſemé les miracles:
J'obéis ſans rien craindre, & j'en crois les oracles.

AZEMA.

Tout ce qu'ont fait les Dieux ne m'aprend qu'à frémir:
Ils ont aimé Ninus, ils l'ont laiſſé périr.

NINIAS.

Ils le vengent enfin : étouffez ce murmure.

AZEMA.

Ils choiſiſſent ſouvent une victime pure;
Le ſang de l'innocence a coulé ſous leurs coups.

NI-

NINIAS.

Puiſqu'ils nous ont unis, ils combattent pour nous.
Ce ſont eux qui parlaient par la voix de mon pére:
Ils me rendent un Trône, une épouſe, une mére:
Et couvert à vos yeux du ſang du criminel,
Ils vont de ce tombeau me conduire à l'Autel.
J'obéis, c'eſt aſſez, le Ciel fera le reſte.

SCENE V.

AZEMA *ſeule.*

Dieux! veillez ſur ſes pas, dans ce tombeau funeſte;
Que voulez-vous? quel ſang doit aujourdhui couler?
Impénétrables Dieux, vous me faites trembler.
Je crains Aſſur, je crains cette main ſanguinaire,
Il peut percer le fils ſur la cendre du pére.
Abîmes redoutés, dont Ninus eſt ſorti,
Dans vos antres profonds, que ce monſtre englouti
Porte au ſein des Enfers la fureur qui le preſſe.
Cieux, tonnez, Cieux, lancez la foudre vengereſſe.
O ſon pére! ô Ninus, quoi tu n'as pas permis
Qu'une épouſe éplorée accompagnât ton fils!
Ninus, combats pour lui, dans ce lieu de ténèbres.
N'entens-je pas ſa voix parmi des cris funèbres?
Dût ce ſacré tombeau, profané par mes pas,
Ouvrir pour me punir les gouffres du trépas,

J'y defcendrai, j'y vole.... Ah! quels coups de tonnerre
Ont enflammé le Ciel, & font trembler la Terre!
Je crains, j'efpère... il vient.

SCENE VI.

NINIAS, *une épée fanglante à la main*, AZEMA.

NINIAS.

Ciel! où fuis-je?

AZEMA.

Ah! Seigneur,
Vous êtes teint de fang, pâle, glacé d'horreur.

NINIAS, *d'un air égaré.*

Vous me voyez couvert du fang du parricide.
Au fond de ce tombeau, mon pére était mon guide.
J'errais dans les détours de ce grand monument,
Plein de refpect, d'horreur & de faififfement;
Il marchait devant moi: j'ai reconnu la place,
Que fon ombre en couroux marquait à mon audace.
Auprès d'une colonne, & loin de la clarté,
Qui fuffifait à peine à ce lieu redouté,
J'ai vû briller le fer dans la main du perfide;
J'ai cru le voir trembler: tout coupable eft timide:
J'ai deux fois dans fon flanc plongé ce fer vengeur;
Et d'un bras tout fanglant, qu'animait ma fureur,

Déja

Déja je le trainais, roulant fur la pouffière,
Vers les lieux d'où partait cette faible lumière.
Mais je vous l'avoûrai, fes fanglots redoublés,
Ses cris plaintifs & fourds, & mal articulés,
Les Dieux qu'il invoquait, & le repentir même,
Qui femblait le faifir à fon heure fuprême ;
La fainteté du lieu ; la pitié dont la voix,
Alors qu'on eft vengé, fait entendre fes loix ;
Un fentiment confus, qui même m'épouvante ;
M'ont fait abandonner la victime fanglante.
Azéma, quel eft donc ce trouble, cet effroi,
Cette invincible horreur qui s'empare de moi ?
Mon cœur eft pur, ô Dieux ! mes mains font innocentes;
D'un fang profcrit par vous, vous les voyez fumantes:
Quoi, j'ai fervi le Ciel, & je fens des remords !

AZEMA.

Vous avez fatisfait la Nature & les morts.
Quittons ce lieu terrible, allons vers votre mère,
Calmez à fes genoux ce trouble involontaire ;
Et puifqu'Affur n'eft plus. . .



SCENE

SCENE VII.

NINIAS, AZEMA, ASSUR.

Assur paraît dans l'enfoncement avec Otane & les Gardes de la Reine.

AZEMA.

Ciel! Assur à mes yeux!

NINIAS.

Assur?

AZEMA.

Accourez tous, Ministres de nos Dieux,
Ministres de nos Rois, défendez votre Maître,

SCENE VIII.

Le Grand-Prêtre OROES, les Mages & le Peuple.
NINIAS, AZEMA, ASSUR *désarmé*,
MITRANE.

OTANE.

Il n'en est pas besoin; j'ai fait saisir le traître,
Lorsque dans ce lieu saint il allait pénétrer.
La Reine l'ordonna, je viens vous le livrer.

NINIAS.

Qu'ai-je fait, & quelle eſt la victime immolée?

OROES.

Le Ciel eſt ſatisfait; la vengeance eſt comblée.

En montrant Aſſur.

Peuples, de votre Roi voila l'empoiſonneur:

En montrant Ninias.

Peuples, de votre Roi voila le ſucceſſeur.
Je viens vous l'annoncer, je viens le reconnaître:
Revoyez Ninias, & ſervez votre Maître.

ASSUR.

Toi, Ninias?

OROES.

Lui-même; un Dieu qui l'a conduit,
Le ſauva de ta rage, & ce Dieu te pourſuit.

ASSUR.

Toi, de Sémiramis tu reçus la naiſſance!

NINIAS.

Oui; mais pour te punir j'ai reçu ſa puiſſance.
Allez, délivrez-moi de ce monſtre inhumain.
Il ne méritait pas de tomber ſous ma main.
Qu'il meure dans l'oprobre, & non de mon épée;
Et qu'on rende au trépas ma victime échapée.

Sémiramis paraît au pied du tombeau mourante, un Mage qui eſt à cette porte la relève.

ASSUR.

ASSUR.

Va: mon plus grand fuplice eft de tê voir mon Roi;
Apercevant Sémiramis.
Mais je te laiffe encor plus malheureux que moi;
Regarde ce tombeau; contemple ton ouvrage.

NINIAS.

Quelle victime, ô Ciel, a donc frapé ma rage!

AZEMA.

Ah! fuyez, cher époux!

MITRANE.

Qu'avez-vous fait?

OROES, *fe mettant entre le tombeau & Ninias.*

Sortez,
Venez purifier vos bras enfanglantés;
Remettez dans mes mains ce glaive trop funefte,
Cet aveugle inftrument de la fureur célefte.

NINIAS, *courant vers Sémiramis.*

Ah! cruels, laiffez-moi le plonger dans mon cœur.

OROES, *tandis qu'on le défarme.*

Gardez de le laiffer à fa propre fureur.

SEMIRAMIS.
qu'on fait avancer, & qu'on place fur un fauteuil.

Vien me venger, mon fils: un monftre fanguinaire,
Un traitre, un facrilège, affaffine ta mère.

N I-

NINIAS.

O jour de la terreur! ô crimes inouïs!
Ce ſacrilége affreux, ce monſtre eſt votre fils.
Au ſein qui m'a nouri cette main s'eſt plongée:
Je vous ſuis dans la tombe, & vous ſerez vengée.

SEMIRAMIS.

Hélas! j'y deſcendis pour défendre tes jours.
Ta malheureuſe mére allait à ton ſecours...
J'ai reçu de tes mains la mort qui m'était due.

NINIAS.

Ah! c'eſt le dernier trait à mon ame éperdue;
J'atteſte ici les Dieux qui conduiſaient mon bras,
Ces Dieux qui m'égaraient...

SEMIRAMIS.

Mon fils, n'achève pas:
Je te pardonne tout, ſi pour grace dernière,
Une ſi chère main ferme au moins ma paupière.

Il ſe jette à genoux.

Vien, je te le demande, au nom du même ſang,
Qui t'a donné la vie, & qui ſort de mon flanc.
Ton cœur n'a pas ſur moi conduit ta main cruelle.
Quand Ninus expira, j'étais plus criminelle.
J'en ſuis aſſez punie. Il eſt donc des forfaits
Que le couroux des Dieux ne pardonne jamais!
Ninias, Azéma, que votre hymen efface
L'oprobre dont mon crime a ſouillé votre race;

D'une

D'une mère expirante aprochez-vous tous deux ;
Donnez-moi votre main ; vivez, régnez heureux ;
Cet eſpoir me conſole... il mêle quelque joie
Aux horreurs de la mort où mon ame eſt en proie.
Je la ſens ... elle vient... ſonge à Sémiramis,
Ne hais point ſa mémoire: ô mon fils, mon cher fils...
C'en eſt fait....

OROES.

La lumiére à ſes yeux eſt ravie ;
Secourez Ninias, prenez ſoin de ſa vie.
Par ce terrible exemple, aprenez tous, du moins,
Que les crimes ſecrets ont les Dieux pour témoins ;
Plus le coupable eſt grand, plus grand eſt le ſuplice.
Rois, tremblez ſur le Trône, & craignez leur juſtice.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



ORESTE,

ORESTE,

TRAGÉDIE.

Représentée en 1750.

EPI-

EPITRE
A
SON ALTESSE SERENISSIME
MADAME LA DUCHESSE
DU MAINE.

MADAME,

VOus avez vû paſſer ce ſiécle admirable, à la gloire duquel vous avez tant contribué par votre goût & par vos exemples; ce ſiécle qui ſert de modèle au nôtre en tant de choſes, & peut-être de reproche, comme il en ſervira à tous les âges. C'eſt dans ces tems illuſtres que les *Condés* vos ayeux, couverts de tant de lauriers, cultivaient & encourageaient les Arts; où un *Boſſuet* immortaliſait les Héros, & inſtruiſait les Rois; où un *Fénélon*, le ſecond des hommes dans l'éloquence, & le premier dans l'art de rendre la vertu aimable, enſeignait avec tant de charmes la juſtice & l'humanité; où les *Racines*, les *Deſpréaux* préſidaient aux Belles-Lettres, *Lully* à la Muſique, *le Brun* à la Peinture. Tous ces Arts, MADAME, furent accueillis ſurtout

dans votre Palais. Je me ſouviendrai toujours que preſque au ſortir de l'enfance j'eus le bonheur d'y entendre quelquefois un homme, dans qui l'érudition la plus profonde n'avait point éteint le génie, & qui cultiva l'eſprit de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, ainſi que le vôtre & celui de Mr. le Duc du Maine; travaux heureux, dans leſquels il fut ſi puiſſamment ſecondé par la Nature. Il prenait quelquefois devant V. A. S. un *Sophocle*, un *Euripide*; il traduiſait ſur le champ en Français une de leurs Tragédies. L'admiration, l'entouſiaſme dont il était ſaiſi, lui inſpirait des expreſſions qui répondaient à la mâle & harmonieuſe énergie des vers Grecs, autant qu'il eſt poſſible d'en aprocher dans la proſe d'une langue à peine tirée de la barbarie, & qui polie par tant de grands Auteurs, manque encor pourtant de préciſion, de force & d'abondance. On ſçait qu'il eſt impoſſible de faire paſſer dans aucune langue moderne la valeur des expreſſions Grecques; elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres Peuples. Un ſeul terme y ſuffit, pour repréſenter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles, ou un Dieu qui lance au loin ſes traits, ou les ſommets des rochers frapés ſouvent de la foudre. Non-ſeulement cette langue avait l'avantage de remplir d'un mot l'imagination; mais chaque terme, comme on ſçait, avait une mélodie marquée, & charmait l'oreille, tandis qu'il étalait à l'eſprit de grandes peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un Poëte Grec eſt toujours faible,

ſéche

féche & indigente. C'eſt du caillou & de la brique, avec quoi on veut imiter des Palais de porphire. Cependant Mr. *de Maleſieu*, par des efforts que produiſait un entouſiaſme ſubit, & par un récit véhément, ſemblait ſupléer à la pauvreté de la langue, & mettre dans ſa déclamation toute l'ame des grands hommes d'Athènes. Permettez-moi, MADAME, de rapeller ici ce qu'il penſait de ce peuple inventeur, ingénieux & ſenſible, qui enſeigna tout aux Romains ſes vainqueurs, & qui longtems après ſa ruine & celle de l'Empire Romain, a ſervi encor à tirer l'Europe moderne de ſa groſſiére ignorance.

Il connaiſſait Athènes mieux qu'aujourdhui quelques voyageurs ne connaiſſent Rome après l'avoir vue. Ce nombre prodigieux de ſtatues des plus grands maitres, ces colomnes qui ornaient les marchés publics, ces monumens de génie & de grandeur, ce Théatre ſuperbe & immenſe, bàti dans une grande place, entre la ville & la citadelle, où les ouvrages des *Sophocles* & des *Euripides* étaient écoutés par les *Périclès* & par les *Socrates*, & où de jeunes gens n'aſſiſtaient pas debout & en tumulte; en un mot, tout ce que les Athéniens avaient fait pour les Arts en tous les genres, était préſent à ſon eſprit. Il était bien loin de penſer comme ces hommes ridiculement auſtères, & ces faux-politiques, qui blâment encor les Athéniens d'avoir été trop ſomptueux dans leurs jeux publics, & qui ne ſçavent pas que cette magnificence même enrichiſſait Athènes, en attirant

I 2 dans

dans son sein une foule d'étrangers, qui venaient l'admirer & prendre chez elle des leçons de vertu & d'éloquence.

Vous engageâtes, MADAME, cet homme d'un esprit presque universel, à traduire avec une fidélité pleine d'élégance & de force, l'*Iphigénie en Tauride* d'*Euripide*. On la représenta dans une fète qu'il eut l'honneur de donner à V. A. S. Fète digne de celle qui la recevait, & de celui qui en faisait les honneurs; vous y représentiez *Iphigénie*. Je fus témoin de ce spectacle; je n'avais alors nulle habitude de notre Théâtre Français; il ne m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de la galanterie dans ce sujet tragique; je me livrai aux mœurs & aux coutumes de la Grèce, d'autant plus aisément, qu'à peine j'en connaissais d'autres; j'admirai l'antique dans toute sa noble simplicité. Ce fut là ce qui me donna la premiére idée de faire la Tragédie d'*Oedipe*, sans même avoir lû celle de *Corneille*. Je commençai par m'essayer, en traduisant la fameuse scène de *Sophocle*, qui contient la double confidence de *Jocaste* & d'*Oedipe*. Je la lus à quelques-uns de mes amis qui fréquentaient les spectacles, & à quelques Acteurs; ils m'assurèrent que ce morceau ne pourait jamais réussir en France; ils m'exhortèrent à lire *Corneille*, qui l'avait soigneusement évité, & me dirent tous, que si je ne mettais, à son exemple, une intrigue amoureuse dans *Oedipe*, les Comédiens même ne pouraient pas se charger de mon ouvrage. Je lus donc l'*Oedipe* de *Corneille*, qui sans être mis au

au rang de *Cinna* & de *Polieucte*, avait pourtant alors beaucoup de réputation. J'avoue que je fus révolté d'un bout à l'autre: mais il falut céder à l'exemple & à la mauvaise coutume. J'introduisis au milieu de la terreur de ce chef-d'œuvre de l'Antiquité, non pas une intrigue d'amour, l'idée m'en paraissait trop choquante, mais au moins le ressouvenir d'une passion éteinte: je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs sur ce sujet.

V. A. S. se souvient que j'eus l'honneur de lire *Oedipe* devant elle; la scène de *Sophocle* ne fut assurément pas condamnée à ce tribunal; mais Vous, & Mr. le Cardinal de *Polignac*, & Mr. de *Malesieu*, & tout ce qui composait votre Cour, vous me blâmâtes universellement, & avec très-grande raison, d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où *Sophocle* avait si bien réussi sans ce malheureux ornement étranger; & ce qui seul avait fait recevoir ma piéce, fut précisément le seul défaut que vous condamnâtes.

Les Comédiens jouèrent à regret l'*Oedipe*, dont ils n'espéraient rien. Le public fut entiérement de votre avis; tout ce qui était dans le goût de *Sophocle* fut aplaudi généralement, & ce qui ressentait un peu la passion de l'amour fut condamné de tous les Critiques éclairés. En effet, MADAME, quelle place pour la galanterie que le parricide & l'inceste qui désolent une famille, & la contagion qui ravage un pays! Et quel exemple plus frapant du ridicule de notre Théâtre & du pou-

voir de l'habitude, que *Corneille* d'un côté, qui fait dire à *Thésée* :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste :

& moi, qui soixante ans après lui, viens faire parler une vieille *Jocaste* d'un vieil amour ; & tout cela pour complaire au goût le plus fade & le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature ?

Qu'une *Phèdre*, dont le caractère est le plus théatral qu'on ait jamais vû, & qui est presque la seule que l'Antiquité ait représentée amoureuse ; qu'une *Phèdre*, dis-je, étale les fureurs de cette passion funeste ; qu'une *Roxane*, dans l'oisiveté du Serrail, s'abandonne à l'amour & à la jalousie ; qu'*Ariane* se plaigne au Ciel & à la Terre d'une infidélité cruelle ; qu'*Orosmane* tue ce qu'il adore ; tout cela est vraiment tragique. L'amour furieux, criminel, malheureux, suivi de remors, arrache de nobles larmes. Point de milieu : il faut, ou que l'amour domine en tyran, ou qu'il ne paraisse pas ; il n'est point fait pour la seconde place. Mais que *Néron* se cache derriére une tapisserie pour entendre les discours de sa maîtresse & de son rival ; mais que le vieux *Mithridate* se serve d'une ruse comique, pour sçavoir le secret d'une jeune personne aimée par ses deux enfans ; mais que *Maxime*, même dans la piéce de *Cinna*, si remplie de beautés mâles & vraies, ne découvre en lâche une conspira-

tion

tion ſi importante, que parce qu'il eſt imbécillement amoureux d'une femme dont il devait connaitre la paſſion pour *Cinna*, & qu'on diſe pour raiſon,

L'amour rend tout permis,
Un véritable amant ne connait point d'amis;

mais qu'un vieux *Sertorius* aime je ne ſçai quelle *Viriate*, & qu'il ſoit aſſaſſiné par *Perpenna*, amoureux de cette Eſpagnole; tout cela eſt petit & puéril, il le faut dire hardiment; & ces petiteſſes nous mettraient prodigieuſement au-deſſous des Athéniens, ſi nos grands-Maitres n'avaient racheté ces défauts, qui ſont de notre Nation, par les ſublimes beautés qui ſont uniquement de leur génie.

Une choſe à mon ſens aſſez étrange, c'eſt que les grands Poëtes tragiques d'Athènes ayent ſi ſouvent traité des ſujets où la Nature étale tout ce qu'elle a de touchant, une *Electre*, une *Iphigénie*, une *Mérope*, un *Alcméon*, & que nos grands modernes négligeant de tels ſujets, n'ayent preſque traité que l'amour, qui eſt ſouvent plus propre à la Comédie qu'à la Tragédie. Ils ont cru quelquefois annoblir cet amour par la politique; mais un amour qui n'eſt pas furieux eſt froid, & une politique qui n'eſt pas une ambition forcenée eſt plus froide encore. Des raiſonnemens politiques ſont bons dans *Polybe*, dans *Machiavel*; la galanterie eſt à ſa place dans la Comédie & dans des Contes: mais rien de tout

I 4 cela

cela n'eſt digne du pathétique & de la grandeur de la Tragédie.

Le goût de la galanterie avait dans la Tragédie prévalu au point, qu'une grande Princeſſe, qui par ſon eſprit, & par ſon rang ſemblait en quelque ſorte excuſable de croire que tout le monde devait penſer comme elle, imagina qu'un adieu de *Titus* & de *Bérénice* était un ſujet tragique: elle le donna à traiter aux deux Maîtres de la Scène. Aucun des deux n'avait jamais fait de piéce, dans laquelle l'amour n'eût joué un principal ou un ſecond rôle; mais l'un n'avait jamais parlé au cœur que dans les ſeules ſcènes du *Cid*, qu'il avait imitées de l'Eſpagnol; l'autre, toujours élégant & tendre, était éloquent dans tous les genres, & ſavant dans cet art enchanteur de tirer de la plus petite ſituation les ſentimens les plus délicats: auſſi le premier fit de *Titus* & de *Bérénice* un des plus mauvais ouvrages qu'on connaiſſe au Théâtre; l'autre trouva le ſecret d'intéreſſer pendant cinq Actes, ſans autre fonds que ces paroles: *Je vous aime, & je vous quitte.* C'était, à la vérité, une Paſtorale entre un Empereur, une Reine & un Roi, & une Paſtorale cent fois moins tragique que les ſcènes intéreſſantes du *Paſtor fido.* Ce ſuccès avait perſuadé tout le public, & tous les Auteurs, que l'amour ſeul devait être à jamais l'ame de toutes les Tragédies.

Ce ne fut que dans un âge plus mûr que cet homme éloquent comprit qu'il était capable de mieux faire, & qu'il

qu'il ſe repentit d'avoir affaibli la Scène par tant de déclarations d'amour, par tant de ſentimens de jalouſie & de coquetterie, plus dignes, comme j'ai déja oſé le dire, de *Ménandre* que de *Sophocle* & d'*Euripide*. Il compoſa ſon chef-d'œuvre d'*Athalie*; mais quand il ſe fut ainſi détrompé lui-même, le public ne le fut pas encore. On ne put imaginer qu'une femme, un enfant & un Prêtre, puſſent former une Tragédie intéreſſante: l'ouvrage le plus aprochant de la perfection qui ſoit jamais ſorti de la main des hommes, reſta longtems mépriſé, & ſon illuſtre Auteur mourut avec le chagrin d'avoir vû ſon ſiécle éclairé, mais corrompu, ne pas rendre juſtice à ſon chef-d'œuvre.

Il eſt certain que ſi ce grand-homme avait vécu, & s'il avait cultivé un talent, qui ſeul avait fait ſa fortune & ſa gloire, & qu'il ne devait pas abandonner, il eût rendu au Théâtre ſon ancienne pureté, il n'eût point avili par des amours de ruelle les grands ſujets de l'Antiquité. Il avait commencé l'*Iphigénie en Tauride*, & la galanterie n'entrait point dans ſon plan: il n'eût jamais rendu amoureux ni *Agamemnon*, ni *Oreſte*, ni *Electre*, ni *Téléphonte*, ni *Ajax*; mais ayant malheureuſement quitté le Théâtre avant de l'épurer, tous ceux qui le ſuivirent, imitèrent & outrèrent ſes défauts, ſans atteindre à aucune de ſes beautés. La morale des Opéra de *Quinault* entra dans preſque toutes les ſcènes tragiques: tantôt c'eſt un *Alcibiade*, qui avoue que *dans ces tendres momens il a toujours éprouvé Qu'un mortel peut goûter un bonheur ache-*

té.

vé. Tantôt c'eſt une *Ameſtris*, qui dit que

La fille d'un grand Roi
Brûle d'un feu ſecret, ſans honte & ſans effroi.

Ici un *Arguonide*

De la belle Criſis en tout lieu ſuit les pas,
Adorateur conſtant de ſes divins apas.

Le féroce *Arminius*, ce défenſeur de la Germanie, proteſte *qu'il vient lire ſon ſort dans les yeux d'Iſménie*, & vient dans le camp de *Varus* pour voir *ſi les beaux yeux de cette Iſménie daignent lui montrer leur tendreſſe ordinaire.* Dans *Amaſis*, qui n'eſt autre choſe que la *Mérope* chargée d'épiſodes romaneſques, une jeune Héroïne, qui depuis trois jours a vû un moment dans une maiſon de campagne un jeune inconnu dont elle eſt épriſe, s'écrie avec bienſéance:

C'eſt ce même inconnu, pour mon repos, hélas!
Autant qu'il le devait, il ne ſe cacha pas;
Et pour quelques momens qu'il s'offrit à ma vue,
Je le vis, j'en rougis; mon ame en fut émue.

Dans *Athénaïs*, un Prince de Perſe ſe déguiſe pour aller voir ſa maîtreſſe à la Cour d'un Empereur Romain. On croit lire enfin les Romans de Mademoiſelle *Scudéri*, qui peignait des Bourgeois de Paris ſous le nom de Héros de l'Antiquité.

Pour achever de fortifier la Nation dans ce goût déteſtable,

table, & qui nous rend ridicules aux yeux de tous les étrangers fenfés, il arriva, par malheur, que Mr. de *Longepierre*, très-zèlé pour l'Antiquité, mais qui ne connaiffait pas affez notre Théâtre, & qui ne travaillait pas affez fes vers, fit repréfenter fon *Electre*. Il faut avouer qu'elle était dans le goût antique; une froide & malheureufe intrigue ne défigurait pas ce fujet terrible; la piéce était fimple & fans épifode: voilà ce qui lui valait, avec raifon, la faveur déclarée de tant de perfonnes de la premiére confidération, qui efpéraient qu'enfin cette fimplicité précieufe, qui avait fait le mérite des grands génies d'Athènes, pourait être bien reçue à Paris, où elle avait été fi négligée.

Vous étiez, MADAME, auffi-bien que feue Madame la Princeffe de *Conti*, à la tète de ceux qui fe flataient de cette efpérance; mais malheureufement les défauts de la piéce Françaife l'emportèrent fi fort fur les beautés qu'il avait empruntées de la Grèce, que vous avouâtes à la repréfentation, que c'était une ftatue de *Praxitèle* défigurée par un moderne. Vous eutes le courage d'abandonner ce qui en effet n'était pas digne d'être foutenu, fachant très-bien que la faveur prodiguée aux mauvais ouvrages, eft auffi contraire aux progrès de l'efprit, que le déchaînement contre les bons. Mais la chûte de cette *Electre* fit en même tems grand tort aux partifans de l'Antiquité: on fe prévalut très-mal-à-propos des défauts de la copie contre le mérite de l'original; & pour achever de corrompre le goût de la Nation,

tion, on fe perfuada qu'il était impoffible de foutenir, fans une intrigue amoureufe, & fans des avantures romanefques, ces fujets que les Grecs n'avaient jamais deshonorés par de telles épifodes; on prétendit qu'on pouvait admirer les Grecs dans la lecture, mais qu'il était impoffible de les imiter fans être condamné par fon fiécle : étrange contradiction! car fi en effet la lecture en plaît, comment la repréfentation en peut-elle déplaire?

Il ne faut pas, je l'avoue, s'attacher à imiter ce que les Anciens avaient de défectueux & de faible. Il eft même très-vraifemblable, que les défauts où ils tombèrent furent relevés de leur tems. Je fuis perfuadé, MADAME, que les bons efprits d'Athènes condamnèrent, comme vous, quelques répétitions, quelques déclamations, dont *Sophocle* avait chargé fon *Electre*: ils dûrent remarquer, qu'il ne fouillait pas affez dans le cœur humain. J'avouerai encor qu'il y a des beautés propres, non-feulement à la langue Grecque, mais aux mœurs, au climat, au tems, qu'il ferait ridicule de vouloir tranfplanter parmi nous. Je n'ai point copié l'*Electre* de *Sophocle*, il s'en faut beaucoup: j'en ai pris, autant que je l'ai pû, tout l'efprit & toute la fubftance. Les fêtes que célébraient *Egifte* & *Clitemneftre*, & qu'ils apellaient les feftins d'*Agamemnon*, l'arrivée d'*Orefte* & de *Pilade*, l'urne dans laquelle on croit que font renfermées les cendres d'*Orefte*, l'anneau d'*Agamemnon*, le caractère d'*Electre*, celui d'*Iphife*, qui eft précifément

la

la *Crisothémis* de *Sophocle*, & surtout les remors de *Clitemnestre*, tout est puisé dans la Tragédie Grecque; car lorsque celui qui fait à *Clitemnestre* le récit de la prétendue mort d'*Oreste*, lui dit: *Eh quoi, Madame, cette mort vous afflige? Clitemnestre* répond; *Je suis mére & par-là malheureuse; une mère, quoiqu'outragée, ne peut haïr son sang:* elle cherche même à se justifier devant *Electre* du meurtre d'*Agamemnon*: elle plaint sa fille; & *Euripide* a poussé encor plus loin que *Sophocle* l'attendrissement & les larmes de *Clitemnestre*: voilà ce qui fut aplaudi chez le peuple le plus judicieux & le plus sensible de la Terre: voilà ce que j'ai vû senti par tous les bons juges de notre nation. Rien n'est en effet plus dans la nature qu'une femme, criminelle envers son époux, & qui se laisse attendrir par ses enfans, qui reçoit la pitié dans son cœur altier & farouche, qui s'irrite, qui reprend la dureté de son caractère quand on lui fait des reproches trop violens, & qui s'apaise ensuite par les soumissions & par les larmes: le germe de ce personnage était dans *Sophocle* & dans *Euripide*, & je l'ai dévelopé. Il n'apartient qu'à l'ignorance & à la présomption, qui en est la suite, de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les Anciens: il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les semences.

Je me suis imposé, sur-tout, la loi de ne pas m'écarter de cette simplicité, tant recommandée par les Grecs, & si difficile à saisir; c'était-là le vrai caractère de l'invention & du génie; c'était l'essence du Théâtre;

tre: un perſonnage étranger, qui dans l'*Oedipe* ou dans l'*Electre* ferait un grand rôle, qui détournerait ſur lui l'attention, ſerait un monſtre aux yeux de quiconque connaît les Anciens & la Nature, dont ils ont été les premiers peintres. L'art & le génie conſiſtent à trouver tout dans ſon ſujet, & non pas à chercher hors de ſon ſujet. Mais comment imiter cette pompe & cette magnificence vraiment tragique des vers de *Sophocle*, cette élégance, cette pureté, ce naturel, ſans quoi un ouvrage (bien fait d'ailleurs) ſerait un mauvais ouvrage ?

J'ai donné au moins à ma Nation quelque idée d'une Tragédie ſans amour, ſans confidens, ſans épiſodes; le petit nombre des partiſans du bon goût m'en ſçait gré, les autres ne reviennent qu'à la longue, quand la fureur de parti, l'injuſtice de la perſécution & les ténebres de l'ignorance ſont diſſipées.* C'eſt à vous, MADAME, à conſerver les étincelles qui reſtent encor parmi nous de cette lumiére précieuſe que les Anciens nous ont tranſmiſe. Nous leur devons tout: aucun Art n'eſt né parmi nous, tout y a été tranſplanté: mais la Terre, qui porte ces fruits étrangers, s'épuiſe & ſe laſſe, & l'ancienne barbarie, aidée de la frivolité, percerait encor quelquefois malgré la culture; les diſciples d'Athènes & de Rome deviendraient des Gots & des Vandales amollis par les mœurs des Sibarites, ſans cette protection éclairée & attentive des perſonnes de votre rang. Quand la Nature leur a donné ou du génie, ou l'amour du génie,

génie, elles encouragent notre Nation, qui est plus faite pour imiter que pour inventer, & qui cherche toujours dans le ſang de ſes Maîtres les leçons & les exemples dont elle a beſoin. Tout ce que je déſire, MADAME, c'eſt qu'il ſe trouve quelque génie qui achève ce que j'ai ébauché, qui tire le Théâtre de cette molleſſe & de cette afféterie où il eſt plongé, qui le rende reſpectable aux eſprits les plus auſteres, digne du très-petit nombre de chefs-d'œuvres que nous avons, & enfin du ſuffrage d'un eſprit tel que le vôtre, & de ceux qui peuvent vous reſſembler.



PER.

PERSONNAGES.

ORESTE, fils de Clitemnestre & d'Agamemnon.

ELECTRE, } sœurs d'Oreste.
IPHISE, }

CLITEMNESTRE, Epouse d'Egiste.

EGISTE, Tyran d'Argos.

PILADE, Ami d'Oreste.

PAMMENE, Vieillard attaché à la famille d'Agamemnon.

DIMAS, Officier des Gardes.

Suite.

Le Théâtre doit représenter le rivage de la mer ; un Bois, un Temple, un Palais, & un Tombeau, d'un côté ; & de l'autre, Argos dans le lointain.

ORESTE,



ORESTE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

EST-il vrai, cher Pammène! & ce lieu solitaire,
Ce Palais exécrable, où languit ma misère,
Me verra-t-il goûter la funeste douceur
De mèler mes regrets aux larmes de ma sœur?
La malheureuse Electre, à mes douleurs si chère,
Vient-elle avec Egiste au tombeau de mon père?
Egiste ordonne-t-il qu'en ces solemnités
Le sang d'Agamemnon paraisse à ses côtés?
Serons-nous les témoins de la pompe inhumaine,
Qui célèbre le crime, & que ce jour amène?

PAMMENE.

O refpectable Iphife ! ô fille de mon Roi !
Relégué comme vous dans ce féjour d'effroi,
Les fecrets d'une Cour en horreurs fi fertile,
Pénètrent rarement dans mon obfcur azile.
Mais on dit qu'en effet Egifte foupçonneux,
Doit entraîner Electre à ces funèbres jeux ;
Qu'il ne fouffrira plus qu'Electre en fon abfence
Apelle par fes cris Argos à la vengeance.
Il redoute fa plainte ; il craint que tous les cœurs
Ne réveillent leur haine au bruit de fes clameurs ;
Et d'un œil vigilant épiant fa conduite,
Il la traite en efclave, & la traîne à fa fuite.

IPHISE.

Ma fœur efclave ! ô Ciel ! ô fang d'Agamemnon !
Un barbare à ce point outrage encor ton nom !
Et Clitemneftre, hélas ! cette mère cruelle,
A permis cet affront qui rejaillit fur elle !
Peut-être que ma fœur, avec moins de fierté,
Devait de fon Tyran braver l'autorité ;
Et n'ayant contre lui que d'impuiffantes armes,
Mèler moins de reproche & d'orgueil à fes larmes.
Qu'a produit fa fierté ? Que fervent fes éclats ?
Elle irrite un barbare, & ne nous venge pas.
On m'a laiffé du moins, dans ce funefte azile,
Un deftin fans oprobre, un malheur plus tranquile.
Mes mains peuvent d'un pére honorer le tombeau,

Loin

Loin de ſes ennemis, & loin de ſon boureau,
Dans ce ſéjour de ſang, dans ce déſert ſi triſte,
Je pleure en liberté, je hais en paix Egiſte.
Je ne ſuis condamnée à l'horreur de le voir,
Que lorſque rappellant le tems du déſeſpoir,
Le Soleil à regret ramène la journée,
Où le Ciel a permis ce barbare hymenée,
Où ce monſtre enivré du ſang du Roi des Rois,
Où Clitemneſtre....

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

HElas! eſt-ce vous que je vois,
Ma ſœur?...

ELECTRE.

Il eſt venu ce jour où l'on aprête
Les déteſtables jeux de leur coupable fête.
Electre leur eſclave, Electre votre ſœur,
Vous annonce en leur nom leur horrible bonheur.

IPHISE.

Un deſtin moins affreux permet que je vous voie;
A ma douleur profonde il mèle un peu de joie;
Et vos pleurs & les miens enſemble confondus...

ELECTRE.

Des pleurs? Ah ma faibleſſe en a trop répandu
Des pleurs! ombre ſacrée, ombre chère & ſanglante,
Eſt-ce-là le tribut qu'il faut qu'on te préſente?
C'eſt du ſang que je dois; c'eſt du ſang que tu veux;
C'eſt parmi les aprêts de tes indignes jeux,
Dans ce cruel triomphe, où mon Tyran m'entraîne,
Que ranimant ma force & ſoulevant ma chaîne,
Mon bras, mon faible bras oſera l'égorger,
Au tombeau que ſa rage oſe encor outrager.
Quoi! j'ai vû Clitemneſtre avec lui conjurée,
Lever ſur ſon époux ſa main trop aſſurée!
Et nous ſur le Tyran nous ſuſpendons des coups,
Que ma mère à mes yeux porta ſur ſon époux!
O douleur! ô vengeance! ô vertu qui m'animes,
Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pû les crimes?
Nous ſeules deſormais devons nous ſecourir:
Craignez-vous de fraper? craignez-vous de mourir?
Secondez de vos mains ma main déſeſpérée;
Fille de Clitemneſtre, & rejetton d'Atrée,
Venez.

IPHISE.

Ah! modérez ces tranſports impuiſſants;
Commandez, chère Electre, au trouble de vos ſens;
Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes:
Qui peut nous ſeconder? comment trouver des armes?
Comment fraper un Roi de gardes entouré,
Vigilant, ſoupçonneux, par le crime éclairé?

Hélas!

Hélas! à nos regrets n'ajoutons point de craintes;
Tremblez que le Tyran n'ait écouté vos plaintes.

ELECTRE.

Je veux qu'il les écoute; oui, je veux dans ſon cœur
Empoiſonner ſa joie, y porter ma douleur;
Que mes cris juſqu'au Ciel puiſſent ſe faire entendre;
Qu'ils apellent la foudre; & la faſſent deſcendre:
Qu'ils réveillent cent Rois indignes de ce nom,
Qui n'ont oſé venger le ſang d'Agamemnon.
Je vous pardonne, hélas! cette douleur captive,
Ces faibles ſentimens de votre ame craintive;
Il vous ménage au moins. De ſon indigne loi
Le joug apeſanti n'eſt tombé que ſur moi.
Vous n'ètes point eſclave, & d'oprobres nourie.
Vos yeux ne virent point ce parricide impie,
Ces vètemens de mort, ces aprèts, ce feſtin,
Ce feſtin déteſtable, où le fer à la main,
Clitemneſtre! ma mère! ah! cette horrible image
Eſt préſente à mes yeux, préſente à mon courage.
C'eſt-là, c'eſt en ces lieux, où vous n'oſez pleurer,
Où vos reſſentimens n'oſent ſe déclarer,
Que j'ai vû votre pére attiré dans le piége,
Se débattre & tomber ſous leur main ſacrilége.
Pammène aux derniers cris, aux ſanglots de ton Roi,
Je croi te voir encor accourir avec moi;
J'arrive. Quel objet! une femme en furie
Recherchait dans ſon flanc les reſtes de ſa vie.
Tu vis mon cher Oreſte enlevé dans mes bras,

Entouré des dangers qu'il ne connaissait pas,
Près du corps tout sanglant de son malheureux pére,
A son secours encor il apellait sa mére.
Clitemnestre apuïant mes soins officieux,
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux:
Et s'arrètant du moins au milieu de son crime,
Nous laissa loin d'Egiste emporter la victime.
Oreste, dans ton sang consommant sa fureur,
Egiste a-t-il détruit l'objet de sa terreur?
Es-tu vivant encor? as-tu suivi ton pére?
Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frére.
Mes mains portent des fers; & mes yeux pleins de pleurs,
N'ont vû que des forfaits & des persécuteurs.

PAMMENE.

Fille d'Agamemnon, race divine & chère,
Dont j'ai vû la splendeur & l'horrible misère,
Permettez que ma voix puisse encor en vous deux
Réveiller cet espoir qui reste aux malheureux:
Avez-vous donc des Dieux oublié les promesses?
Avez-vous oublié que leurs mains vengeresses
Doivent conduire Oreste en cet affreux séjour,
Où sa sœur avec moi lui conserva le jour?
Qu'il doit punir Egiste au lieu même où vous êtes,
Sur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites,
Dans ces jours de triomphe, où son lâche assassin
Insulte encor au Roi, dont il perça le sein?
La parole des Dieux n'est point vaine & trompeuse;

Leurs

Leurs deſſeins ſont couverts d'une nuit ténébreuſe;
La peine ſuit le crime: elle arrive à pas lents.

IPHISE.

Dieux qui la préparez, que vous tardez longtems!
Auprès de ce tombeau je languis déſolée;
Ma ſœur plus malheureuſe, à la Cour exilée,
Ma ſœur eſt dans les fers, & l'opreſſeur en paix,
Indignement heureux, jouït de ſes forfaits.

ELECTRE.

Vous le voyez, Pammène; Égiſte renouvelle
De ſon hymen ſanglant la pompe criminelle;
Et mon frére exilé de déſerts en déſerts,
Semble oublier ſon pére, & négliger mes fers.

PAMMENE.

Comptez les tems: voyez qu'il touche à peine l'âge
Où la force commence à ſe joindre au courage:
Eſpérez ſon retour, eſpérez dans les Dieux.

ELECTRE.

Sage & prudent vieillard, oui, vous m'ouvrez les yeux.
Pardonnez à mon trouble, à mon impatience;
Hélas! vous me rendez un rayon d'eſpérance.
Qui pourait de ces Dieux encenſer les Autels,
S'ils voyaient ſans pitié les malheurs des mortels;
Si le crime inſolent, dans ſon heureuſe yvreſſe,
Ecraſait à loiſir l'innocente faibleſſe?
Dieux, vous rendrez Oreſte aux larmes de ſa ſœur;

Votre bras ſuſpendu frapera l'opreſſeur.
Oreſte, enten ma voix, celle de ta patrie,
Celle du ſang verſé qui t'apelle & qui crie:
Vien du fond des déſerts, où tu fus élevé,
Où les maux exerçaient ton courage éprouvé.
Aux monſtres des forèts ton bras fait-il la guerre?
C'eſt aux monſtres d'Argos, aux Tyrans de la Terre,
Aux meurtriers des Rois, que tu dois t'adreſſer :
Vien, qu'Electre te guide au ſein qu'il faut percer.

IPHISE.

Renfermez ces douleurs, & cette plainte amère;
Votre mére parait.

ELECTRE.

Ai-je encor une mére?

SCENE III.

CLITEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

CLITEMNESTRE.

ALlez; que l'on me laiſſe en ces lieux retirés;
Pammène, éloignez-vous; mes filles, demeurez.

IPHISE.

Hélas! ce nom ſacré diſſipe mes allarmes.

ELECTRE.

Ce nom jadis ſi ſaint, redouble encor mes larmes.

CLI-

CLITEMNESTRE.

J'ai voulu ſur mon ſort, & ſur vos intérêts,
Vous dévoiler enfin mes ſentimens ſecrets.
Je rens grace au deſtin, dont la rigueur utile,
De mon ſecond époux rendit l'hymen ſtérile,
Et qui n'a pas formé dans ce funeſte flanc,
Un ſang que j'aurais vû l'ennemi de mon ſang.
Peut-être que je touche aux bornes de ma vie;
Et les chagrins ſecrets dont je fus pourſuivie,
Dont toujours à vos yeux j'ai dérobé le cours,
Pouront précipiter le terme de mes jours.
Mes filles devant moi ne ſont point étrangères:
Même en dépit d'Egiſte elles m'ont été chères:
Je n'ai point étouffé mes premiers ſentimens:
Et malgré la fureur de ſes emportemens,
Electre, dont l'enfance a conſolé ſa mére,
Du ſort d'Iphigénie, & des rigueurs d'un pére,
Electre qui m'outrage, & qui brave mes loix,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ſes droits.

ELECTRE.

Qui! vous, Madame; ô Ciel! vous m'aimeriez encore?
Quoi, vous n'oubliez point ce ſang qu'on déshonore?
Ah! ſi vous conſervez des ſentimens ſi chers,
Obſervez cette tombe,... & regardez mes fers.

CLITEMNESTRE.

Vous me faites frémir; votre eſprit infléxible
Se plaît à m'accabler d'un ſouvenir horrible:

Vous

Vous portez le poignard dans ce cœur agité ;
Vous frapez une mére, & je l'ai mérité.

ELECTRE.

Eh bien, vous défarmez une fille éperdue.
La Nature en mon cœur eft toujours entendue.
Ma mére, s'il le faut, je condamne à vos piés
Ces reproches fanglans trop longtems effuyés.
Aux fers de mon Tyran par vous-même livrée,
D'Egifte dans mon cœur je vous ai féparée.
Ce fang que je vous dois ne faurait fe trahir ;
J'ai pleuré fur ma mére, & n'ai pu vous haïr.
Ah ! fi le Ciel enfin vous parle & vous éclaire,
S'il vous donne en fecret un remors falutaire,
Ne le repouffez pas : laiffez-vous pénétrer
A la fecrette voix qui vous daigne infpirer.
Détachez vos deftins des deftins d'un perfide,
Livrez-vous toute entiére à ce Dieu qui vous guide :
Apellez votre fils, qu'il revienne en ces lieux,
Reprendre de vos mains le rang de fes ayeux ;
Qu'il puniffe un Tyran ; qu'il régne ; qu'il vous aime ;
Qu'il venge Agamemnon, fes filles, & vous-même :
Faites venir Orefte.

CLITEMNESTRE.

Electre, levez-vous ;
Ne parlez point d'Orefte, & craignez mon époux.
J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée ;
Mais d'un Maître abfolu la puiffance outragée

Ne

Ne pouvait épargner qui ne l'épargne pas:
Et vous l'avez forcé d'apeſantir ſon bras.
Moi-même qui me vois ſa premiére ſujette;
Moi qu'offenſa toujours votre plainte indiſcrette,
Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,
Je l'irritais encor, au lieu de l'adoucir.
N'imputez qu'à vous ſeule un affront qui m'outrage.
Pliez à votre état ce ſuperbe courage;
Aprenez d'une ſœur comme il faut s'affliger,
Comme on cède au deſtin, quand on veut le changer.
Je voudrais dans le ſein de ma famille entiére,
Finir un jour en paix ma fatale carriére.
Mais ſi vous vous hâtez, ſi vos ſoins imprudens
Apellent en ces lieux Oreſte avant le tems,
Si d'Egiſte jamais il affronte la vûe;
Vous hazardez ſa vie, & vous ètes perdue.
Et malgré la pitié dont mes ſens ſont atteints,
Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

ELECTRE.

Lui, votre époux? O ciel! lui, ce monſtre?... Ah, ma mère,
Eſt-ce ainſi qu'en effet vous plaignez ma miſère?
A quoi vous ſert, hélas! ce remors paſſager?
Ce ſentiment ſi tendre était-il étranger?
Vous menacez Electre, & votre fils lui-même!

A Iphiſe.

Ma ſœur! & c'eſt ainſi qu'une mére nous aime?

A Cli-

A Clitemnestre.

Vous menacez Oreste! ... hélas, loin d'espérer
Qu'un frére malheureux nous vienne délivrer,
J'ignore si le Ciel a conservé sa vie;
J'ignore si ce Maître abominable, impie,
Votre époux, puisqu'ainsi vous l'osez apeller,
Ne s'est pas en secret hâté de l'immoler.

IPHISE.

Madame, croyez-nous; je jure, j'en atteste
Les Dieux dont nous sortons, & la mére d'Oreste,
Que loin de l'apeller dans ce séjour de mort,
Nos yeux, nos tristes yeux sont fermés sur son sort.
Ma mére, ayez pitié de vos filles tremblantes,
De ce fils malheureux, de ses sœurs gémissantes:
N'affligez plus Electre: on peut à ses douleurs
Pardonner le reproche, & permettre les pleurs.

ELECTRE.

Loin de leur pardonner, on nous défend la plainte;
Quand je parle d'Oreste, on redouble ma crainte.
Je connais trop Egiste, & sa férocité,
Et mon frére est perdu, puisqu'il est redouté.

CLITEMNESTRE.

Votre frére est vivant: reprenez l'espérance.
Mais s'il est en danger, c'est par votre imprudence.
Modérez vos fureurs, & sachez aujourd'hui,
Plus humble en vos chagrins, respecter mon ennui.
Vous pensez que je viens, heureuse & triomphante,
Con-

Conduire dans la joie une pompe éclatante.
Electre, cette fète eft un jour de douleur;
Vous pleurez dans les fers, & moi dans ma grandeur.
Je fçai quels vœux forma votre haine infenfée.
N'implorez plus les Dieux. Ils vous ont exaucée.
Laiffez-moi refpirer.

SCENE IV.

CLITEMNESTRE *feule.*

L'Afpect de mes enfans
Dans mon cœur éperdu redouble mes tourmens.
Hymen, fatal hymen, crime longtems profpère,
Nœuds fanglans qu'ont formés le meurtre & l'adultère,
Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés,
Quel eft donc cet effroi dont vous me pénétrez?
Mon bonheur eft détruit, l'yvreffe eft diffipée:
Une lumiére horrible en ces lieux m'a frapée.
Qu'Egifte eft aveuglé, puifqu'il fe croit heureux!
Tranquille, il me conduit à ces funèbres jeux;
Il triomphe, & je fens fuccomber mon courage.
Pour la premiére fois je redoute un préfage;
Je crains Argos, Electre, & fes lugubres cris,
La Grèce, mes fujets, mon fils, mon propre fils.
Ah, quelle deftinée, & quel affreux fuplice,
De former de fon fang ce qu'il faut qu'on haïffe!
De n'ofer prononcer, fans des troubles cruels,

Les

Les noms les plus ſacrés, les plus chers aux mortels!
Je chaſſai de mon cœur la Nature outragée;
Je tremble au nom d'un fils, la Nature eſt vengée.

SCENE V.

EGISTE, CLITEMNESTRE.

CLITEMNESTRE.

AH! trop cruel Egiſte, où guidiez-vous mes pas?
Pourquoi revoir ces lieux conſacrés au trépas?

EGISTE.

Quoi, ces ſolemnités, qui vous étaient ſi chères,
Ces gages renaiſſans de nos deſtins proſpères,
Deviendraient à vos yeux des objets de terreur?
Ce jour de notre hymen eſt-il un jour d'horreur?

CLITEMNESTRE.

Non; mais ce lieu, peut-être, eſt pour nous redoutable.
Ma famille y répand une horreur qui m'accable;
A des tourmens nouveaux tous mes ſens ſont ouverts.
Iphiſe dans les pleurs, Electre dans les fers,
Du ſang verſé par nous cette demeure empreinte,
Oreſte, Agamemnon, tout me remplit de crainte.

EGISTE.

Laiſſez gémir Iphiſe, & vous reſſouvenez,
Qu'après tous nos affronts trop longtems pardonnés,
L'impé-

L'impétueuse Electre a mérité l'outrage
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage.
Je la traîne enchaînée, & je ne prétens pas
Que de ses cris plaintifs allarmant mes Etats,
Dans Argos désormais sa dangereuse audace
Ose des Dieux sur nous rapeller la menace,
D'Oreste aux mécontens promettre le retour.
On n'en parle que trop: & depuis plus d'un jour,
Par-tout le nom d'Oreste a blessé mon oreille;
Et ma juste colére à ce bruit se réveille.

CLITEMNESTRE.

Quel nom prononcez-vous? tout mon cœur en frémit;
On prétend qu'en secret un Oracle a prédit,
Qu'un jour en ce lieu même, où mon destin me guide,
Il porterait sur nous une main parricide.
Pourquoi tenter les Dieux? Pourquoi vous présenter
Aux coups qu'il vous faut craindre, & qu'on peut éviter?

EGISTE.

Ne craignez rien d'Oreste. Il est vrai qu'il respire;
Mais loin que dans le piége Oreste nous attire,
Lui-même à ma poursuite il ne peut échaper.
Déja de toutes parts j'ai sçû l'enveloper.
Errant & poursuivi de rivage en rivage,
Il promène en tremblant son impuissante rage;
Aux forêts d'Epidaure il s'est enfin caché.
D'Epidaure en secret le Roi m'est attaché:
Plus que vous ne pensez on prend notre défense.

CLITEMNESTRE.

Mais, quoi, mon fils !

EGISTE.

Je ſçai quelle eſt ſa violence :
Il eſt fier, implacable, aigri par ſon malheur,
Digne du ſang d'Atrée, il en a la fureur.

CLITEMNESTRE.

Ah, Seigneur ! elle eſt juſte.

EGISTE.

Il faut la rendre vaine.
Vous ſçavez qu'en ſecret j'ai fait partir Pliſtène :
Il eſt dans Epidaure.

CLITEMNESTRE.

A quel deſſein ? pourquoi ?

EGISTE.

Pour aſſurer mon Trône, & calmer votre effroi.
Oui, Pliſtène mon fils, adopté par vous-même,
L'héritier de mon nom, & de mon Diadème,
Eſt trop intéreſſé, Madame, à détourner
Des périls que toujours vous voulez ſoupçonner.
Il vous tient lieu de fils ; n'en connaiſſez plus d'autre.
Vous ſçavez, pour unir ma famille & la vôtre,
Qu'Electre eût pû prétendre à l'hymen de mon fils,
Si ſon cœur à vos loix eût été plus ſoumis,
Si vos ſoins avaient pû fléchir ſon caractère :

Mais

Mais je punis la sœur, & je cherche le frère;
Pliſtène me ſeconde; en un mot, il vous ſert:
Notre ennemi commun ſans doute eſt découvert.
Vous frémiſſez, Madame...

CLITEMNESTRE.

O nouvelles victimes!
Ne puis-je reſpirer qu'à force de grands crimes?
Egiſte, vous ſçavez qui j'ai privé du jour...
Le fils que j'ai nouri périrait à ſon tour!
Ah, de mes jours uſés le déplorable reſte
Doit-il être acheté par un prix ſi funeſte?

EGISTE.

Songez...

CLITEMNESTRE.

Non, laiſſez-moi dans ce trouble mortel,
Conſulter de ces lieux l'Oracle ſolemnel.

EGISTE.

Madame, à mes deſſeins mettra-t-il des obſtacles?
Qu'attendez-vous ici des Dieux & des Oracles?
Au jour de notre hymen furent-ils écoutés?

CLITEMNESTRE.

Vous rapellez des tems dont ils ſont irrités.
De mon cœur étonné vous voyez le tumulte;
L'amour brava les Dieux, la crainte les conſulte.
N'inſultez point, Seigneur, à mes ſens affaiblis.
Le tems qui change tout, a changé mes eſprits;

Et peut-être des Dieux la main apesantie
Se plaît à subjuguer ma fierté démentie.
Je ne sens plus en moi ce courage emporté,
Qu'en ce palais sanglant j'avais trop écouté.
Ce n'est pas que pour vous mon amitié s'altère :
Il n'est point d'intérêt que mon cœur vous préfère ;
Mais une fille esclave, un fils abandonné,
Un fils, mon ennemi, peut-être assassiné,
Et qui, s'il est vivant, me condamne & m'abhorre ;
L'idée en est horrible : & je suis mére encore.

EGISTE.

Vous êtes mon épouse, & surtout vous régnez ;
Rapellez Clitemnestre à mes yeux indignés ;
Ecoutez-vous du sang le dangereux murmure,
Pour des enfans ingrats qui bravent la Nature ?
Venez ; votre repos doit sur eux l'emporter.

CLITEMNESTRE.

Du repos dans le crime ! ah, qui peut s'en flatter ?

Fin du premier Acte.



ACTE

ACTE II.

SCENE I.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

Pilade, où sommes-nous? en quels lieux t'a conduit
Le malheur obstiné du destin qui me suit?
L'infortune d'Oreste environne ta vie.
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,
Trésors, armes, soldats, a péri dans les mers;
Sans secours avec toi jetté dans ces déserts,
Tu n'as plus qu'un ami dont le destin t'oprime.
Le Ciel nous ravit tout, hors l'espoir qui m'anime.
A peine as-tu caché, sous ces rocs escarpés,
Quelques tristes débris au naufrage échapés.
Connais-tu ce rivage où mon malheur m'arrête?

PILADE.

J'ignore en quels climats nous jette la tempête;
Mais de notre destin pourquoi déseipérer?
Tu vis, il me suffit, tout doit me rassurer.
Un Dieu dans Epidaure a conservé ta vie,
Que le barbare Egiste a toujours poursuivie.
Dans ton premier combat il a conduit tes mains.
Plistène sous tes coups a fini ses destins.

Marchons ſous la faveur de ce Dieu tutelaire,
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père,
Qui veille ſur le juſte, & venge les forfaits.

ORESTE.

Ce Dieu dans ſa colère a repris ſes bienfaits:
Sa faveur eſt trompeuſe, & dans toi je contemple
Des changemens du ſort un déplorable exemple.
As-tu dans ces rochers, qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché cette urne, & ces marques funèbres,
Qu'en des lieux déteſtés, par le crime célèbres,
Dans les champs de Micène où régnaient mes ayeux,
Nous devions aporter par les ordres des Dieux?
Cette urne qui contient les cendres de Pliſtène,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance & de haine,
Qui devaient d'un Tyran tromper les yeux cruels?

PILADE.

Oui, j'ai rempli ces ſoins.

ORESTE.

O décrets éternels!
Quel fruit tirerons-nous de notre obéiſſance?
Ami, qu'eſt devenu le jour de la vengeance?
Reverrai-je jamais ce Palais, ce ſéjour,
Ce lieu cher & terrible où j'ai reçu le jour?
Où marcher; où trouver cette ſœur généreuſe,
Dont la Grèce a vanté la vertu courageuſe,
Que l'on admire, hélas, qu'on n'oſe ſecourir,

Qui conſerva ma vie, & m'aprit à ſouffrir;
Qui, digne en tous les tems d'un pére magnanime,
N'a jamais ſuccombé ſous la main qui l'oprime?
Quoi donc, tant de Héros, tant de Rois, tant d'Etats,
Ont combattu dix ans pour venger Ménélas;
Agamemnon périt, & la Grèce eſt tranquille!
Dans l'Univers entier ſon fils n'a point d'azile;
Et j'euſſe été ſans toi, ſans ta tendre amitié,
Aux plus vils des mortels un objet de pitié.
Mais le Ciel me ſoutient, quand il me perſécute;
Il m'a donné Pilade, il ne veut point ma chute;
Il m'a fait vaincre au moins un indigne ennemi:
Et la mort de mon pére eſt vengée à demi.
Mais que me ſervira cette cendre funeſte,
Que nous devions offrir pour la cendre d'Oreſte?
Quel chemin peut conduire à cette affreuſe Cour?

PILADE.

Regarde ce Palais, ce Temple, cette tour,
Ce tombeau, ces cyprès, ce bois ſombre & ſauvage;
De deuil & de grandeur, tout offre ici l'image;
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,
Triſte, levant au Ciel des yeux déſeſpérés;
Il parait dans cet âge où l'humaine prudence
Sans doute a des malheurs la longue expérience;
Sur ton malheureux ſort, il poura s'attendrir.

ORESTE.

Il gémit: tout mortel eſt-il né pour ſouffrir?

SCENE II.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

PILADE.

O Qui que vous ſoyez, tournez vers nous la vüe :
La Terre où je vous parle eſt pour nous inconnüe.
Vous voyez deux amis, & deux infortunés,
A la fureur des flots longtems abandonnés.
Ce lieu nous doit-il être ou funeſte ou propice?

PAMMENE.

J'y révère les Dieux, j'implore leur juſtice;
J'exerce en leur préſence, en ma ſimplicité,
Les reſpectables droits de l'hoſpitalité.
Daignez ſous l'humble toit qu'habite ma vieilleſſe,
Mépriſer des grands Rois la ſuperbe richeſſe:
Venez; les malheureux me ſont toujours ſacrés.

ORESTE.

Sage & juſte habitant de ces bords ignorés,
Que des Dieux par nos mains la puiſſance immortelle
De votre piété récompenſe le zèle.
Quel azile eſt le vôtre, & quelles ſont vos loix?
Quel Souverain commande aux lieux où je vous vois?

PAMMENE.

Egiſte régne ici: je ſuis ſous ſa puiſſance.

ORES-

O R E S T E.

Egiſte? Ciel! ô crime! ô terreur! ô vengeance!

P I L A D E.

Dans ce péril nouveau, gardez de vous trahir.

O R E S T E.

Egiſte? juſtes Dieux! celui qui fit périr....

P A M M E N E.

Lui-même.

O R E S T E.

Et Clitemneſtre après ce coup funeſte?

P A M M E N E.

Elle régne avec lui. l'Univers ſait le reſte.

O R E S T E.

Ce palais, ce tombeau?...

P A M M E N E.

Ce Palais redouté
Eſt par Egiſte même en ce jour habité.
Mes yeux ont vû jadis élever cet ouvrage,
Par une main plus digne, & pour un autre uſage.
Ce tombeau (pardonnez ſi je pleure à ce nom)
Eſt celui de mon Roi, du grand Agamemnon.

O R E S T E.

Ah! c'en eſt trop: le Ciel épuiſe mon courage.

P I L A D E *à Oreſte.*

Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton viſage.

PAMMENE *à Oreste qui se détourne.*

Etranger généreux, vous vous attendrissez.
Vous voulez retenir les pleurs que vous versez.
Hélas ! qu'en liberté votre cœur se déploïe ;
Plaignez le fils des Dieux, & le vainqueur de Troïe ;
Que des yeux étrangers pleurent au moins son sort,
Tandis que dans ces lieux on insulte à sa mort.

ORESTE.

Si je fus élevé loin de cette contrée,
Je n'en chéris pas moins les descendans d'Atrée.
Un Grec doit s'attendrir sur le sort des Héros.
Je dois sur-tout.... Electre est-elle dans Argos ?

PAMMENE.

Seigneur, elle est ici....

ORESTE.

Je veux, je cours.

PILADE.

Arrête.
Tu vas braver les Dieux, tu hazardes ta tête.
Que je te plains ! (*à Pammène.*)
Daignez, respectable mortel,
Dans le Temple voisin nous conduire à l'Autel ;
C'est le premier devoir. Il est tems que j'adore
Le Dieu qui nous sauva sur la mer d'Epidaure.

ORES-

ORESTE.

Menez-nous à ce Temple, à ce tombeau ſacré,
Où repoſe un Héros lâchement maſſacré.
Je dois à ſa grande ombre un ſecret ſacrifice.

PAMMENE.

Vous, Seigneur! ô deſtins! ô céleſte juſtice!
Vous, lui ſacrifier! Parmi ſes ennemis....
Je me tais... mais, Seigneur, mon Maître avait un fils,
Qui dans les bras d'Electre. ... Egiſte ici s'avance;
Je vous fuis, je vous joins: évitez ſa préſence.

ORESTE.

Quoi! c'eſt Egiſte?

PILADE.

Il faut vous cacher à ſes yeux.

SCENE III.

EGISTE, CLITEMNESTRE, PAMMENE.

EGISTE *à Pammène.*

A Qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux,
L'un de ces deux mortels porte ſur ſon viſage
L'empreinte des grandeurs, & les traits du courage;
Sa démarche, ſon air, ſon maintien m'ont frapé;
Dans une douleur ſombre il ſemble envelopé;
Quel eſt-il? eſt-il né ſous mon obéiſſance?

PAM-

PAMMENE.

Je connais ſon malheur, & non pas ſa naiſſance.
Je devais des ſecours à ces deux étrangers,
Pouſſés par la tempête à travers ces rochers;
S'ils ne me trompent point, la Grèce eſt leur patrie.

EGISTE.

Répondez d'eux, Pammène: il y va de la vie.

CLITEMNESTRE.

Eh quoi! deux malheureux en ces lieux abordés,
D'un œil ſi ſoupçonneux feraient-ils regardés?

EGISTE.

On murmure, on m'allarme, & tout me fait ombrage.

CLITEMNESTRE.

Hélas! depuis quinze ans, c'eſt-là notre partage:
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint:
Et c'eſt un des poiſons dont mon cœur eſt atteint.

EGISTE *à Pammène.*

Allez, dis-je, & ſachez quel lieu les a vû naître;
Pourquoi près du palais ils ont oſé paraître;
De quel port ils partaient; & ſurtout quel deſſein
Les guida ſur ces Mers dont je ſuis Souverain.



SCENE

SCENE IV.

EGISTE, CLITEMNESTRE.

EGISTE.

Vous l'avez donc voulu ; votre crainte inquiète
A des Dieux vainement consulté l'interprète.
Leur silence ne sert qu'à vous desespérer :
Mais Egiste vous parle, & doit vous rassurer.
A vous-même oposée, & par vos vœux trahie,
Craignant la mort d'un fils, & redoutant sa vie,
Votre esprit ébranlé ne peut se raffermir.
Ah! ne consultez point sur un sombre avenir
Des confidens des Dieux l'incertaine réponse.
Ma main fait nos destins, & ma voix les annonce.
Fiez-vous à mes soins, vivez, régnez en paix,
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.
Quant au destin d'Electre, il est tems que j'y pense.
De nos nouveaux desseins j'ai pesé l'importance ;
Sans doute elle est à craindre : & je sçai que son nom
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon,
Qu'un jour avec mon fils Electre en concurrence,
Peut dans les mains du peuple emporter la balance.
Vous voulez qu'aujourdhui je brise ses liens,
Que j'unisse par vous ses intérêts aux miens ;
Vous voulez terminer cette haine fatale,
Ces malheurs attachés aux enfans de Tantale.

Par-

Parlez-lui ; mais craignons tous deux de partager
La honte d'un refus, qu'il nous faudrait venger.
Je me flatte avec vous, qu'un ſi triſte eſclavage
Doit plier de ſon cœur la fermeté ſauvage ;
Que ce paſſage heureux, & ſi peu préparé,
Du rang le plus abject à ce premier degré,
Le poids de la raiſon qu'une mére autoriſe,
L'ambition ſur-tout la rendra plus ſoumiſe.
Gardez qu'elle réſiſte à ſa félicité ;
Il reſte un châtiment pour ſa témérité.
Ici votre indulgence, & le nom de ſon pére,
Nouriſſent ſon orgueil au ſein de la miſére.
Qu'elle craigne, Madame, un ſort plus rigoureux,
Un exil ſans retour, & des fers plus honteux.

SCENE V.

CLITEMNESTRE, ELECTRE.

CLITEMNESTRE.

MA fille, aprochez-vous: & d'un œil moins auſtère,
Enviſagez ces lieux, & ſurtout une mére.
Je gémis en ſecret, comme vous ſoupirez,
De l'aviliſſement où vos jours ſont livrés ;
Quoiqu'il fût dû peut-être à votre injuſte haine,
Je m'en afflige en mére, & m'en indigne en Reine ;
J'obtiens grace pour vous ; vos droits vous ſont rendus.

ELEC-

ELECTRE.

Ah, Madame! à vos piés....

CLITEMNESTRE.

Je veux faire encor plus.

ELECTRE.

Eh quoi?

CLITEMNESTRE.

De votre ſang ſoutenir l'origine,
Du grand nom de Pélops réparer la ruine,
Réunir ſes enfans trop longtems diviſés.

ELECTRE.

Ah, parlez-vous d'Oreſte? achevez, diſpoſez:

CLITEMNESTRE.

Je parle de vous-même: & votre ame obſtinée
A ſon propre intérêt doit être ramenée.
De tant d'abaiſſement: c'eſt peu de vous tirer
Electre, au Trône un jour il vous faut aſpirer.
Vous pouvez, ſi ce cœur connaît le vrai courage,
De Micène & d'Argos eſpérer l'héritage:
C'eſt à vous de paſſer, des fers que vous portez,
A ce ſuprème rang des Rois dont vous ſortez.
D'Egiſte contre vous j'ai ſçû fléchir la haine;
Il veut vous voir en fille, il vous donne Pliſtène.
Pliſtène eſt d'Epidaure attendu chaque jour:
Votre hymen eſt fixé pour ſon heureux retour.
D'un brillant avenir goûtez déja la gloire;

Le

Le paſſé n'eſt plus rien, perdez-en la mémoire.

ELECTRE.

A quel oubli, grands Dieux! oſe-t-on m'inviter?
Quel horrible avenir m'oſe-t-on préſenter?
O ſort, ô derniers coups tombés ſur ma famille!
Songez-vous au Héros dont Electre eſt la fille?
Madame, oſez-vous bien, par un crime nouveau,
Abandonner Electre au fils de ſon boureau?
Le ſang d'Agamemnon! qui? moi? la ſœur d'Oreſte,
Electre, au fils d'Egiſte, au neveu de Thieſte!
Ah! rendez-moi mes fers; rendez-moi tout l'affront,
Dont la main des Tyrans a fait rougir mon front;
Rendez-moi les horreurs de cette ſervitude,
Dont j'ai fait une épreuve & ſi longue & ſi rude.
L'oprobre eſt mon partage; il convient à mon ſort:
J'ai ſuporté la honte, & vû de près la mort;
Votre Egiſte cent fois m'en avait menacée;
Mais enfin c'eſt par vous qu'elle m'eſt annoncée.
Cette mort à mes ſens inſpire moins d'effroi,
Que les horribles vœux qu'on exige de moi.
Allez, de cet affront, je vois trop bien la cauſe;
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propoſe.
Vous n'avez plus de fils; ſon aſſaſſin cruel
Craint les droits de ſes ſœurs au Trône paternel:
Il veut forcer mes mains à ſeconder ſa rage,
Aſſurer à Pliſtène un ſanglant héritage,
Joindre un droit légitime aux droits des aſſaſſins,
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus ſaints.

Ah!

Ah! ſi j'ai quelques droits, s'il eſt vrai qu'il les craigne,
Dans ce ſang malheureux que ſa main les éteigne;
Qu'il achève à vos yeux de déchirer mon ſein:
Et ſi ce n'eſt aſſez, prètez-lui votre main:
Frapez, joignez Electre à ſon malheureux frére;
Frapez, dis-je; à vos coups je connaîtrai ma mére.

CLITEMNESTRE.

Ingrate, c'en eſt trop, & toute ma pitié
Cède enfin dans mon cœur à ton inimitié.
Que n'ai-je point tenté? que pouvais-je plus faire,
Pour fléchir, pour briſer ton cruel caractère?
Tendreſſe, châtimens, retour de mes bontés,
Tes reproches ſanglans ſouvent même écoutés,
Raiſon, menace, amour, tout, juſqu'à la Couronne,
Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne;
J'ai prié, j'ai puni, j'ai pardonné ſans fruit:
Va, j'abandonne Electre au malheur qui la ſuit:
Va, je ſuis Clitemneſtre, & ſurtout je ſuis Reine.
Le ſang d'Agamemnon n'a de droits qu'à ma haine.
C'eſt trop flatter la tienne; & de ma faible main
Careſſer le ſerpent qui déchire mon ſein.
Pleure, tonne, gémi, j'y ſuis indifférente.
Je ne verrai dans toi qu'une eſclave imprudente,
Flotant entre la plainte & la témérité,
Sous la puiſſante main de ſon Maitre irrité.
Je t'aimais malgré toi; l'aveu m'en eſt bien triſte;
Je ne ſuis plus pour toi que la femme d'Egiſte;

Je

Je ne ſuis plus ta mère: & toi ſeule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémiſſant réclamait la Nature,
Que ma fille déteſte, & qu'il faut que j'abjure.

SCENE VI.

ELECTRE *ſeule.*

ET c'eſt ma mére, ô Ciel! fut-il jamais pour moi
Depuis la mort d'un pére, un jour plus plein d'effroi?
Hélas! j'en ai trop dit: ce cœur plein d'amertume
Répandait malgré lui le fiel qui le conſume.
Je m'emporte, il eſt vrai; mais ne m'a-t-elle pas
D'Oreſte, en ſes diſcours, annoncé le trépas?
On offre ſa dépouille à ſa ſœur déſolée!
De ces lieux tout ſanglans la Nature exilée,
Et qui ne laiſſe ici qu'un nom qui fait horreur,
Se renfermait pour lui toute entiére en mon cœur.
S'il n'eſt plus, ſi ma mére à ce point m'a trahie,
A quoi bon ménager ma plus grande ennemie?
Pourquoi? pour obtenir de ſes triſtes faveurs
De remper dans la Cour de mes perſécuteurs;
Pour lever en tremblant, aux Dieux qui me trahiſſent,
Ces languiſſantes mains que mes chaînes flétriſſent?
Pour voir avec des yeux de larmes obſcurcis,
Dans le lit de mon pére, & ſur ſon Trône aſſis,
Ce monſtre, ce Tyran, ce raviſſeur funeſte,
Qui m'ôte encor ma mére, & me prive d'Oreſte?

SCENE

SCENE VII.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

CHère Electre, apaisez ces cris de la douleur.

ELECTRE.

Moi!.

IPHISE.

Partagez ma joie.

ELECTRE.

O comble du malheur!
Quelle funeste joie à nos cœurs étrangère!

IPHISE.

Espérons.

ELECTRE.

Non, pleurez; si j'en crois une mére,
Oreste est mort, Iphise.

IPHISE.

Ah! si j'en crois mes yeux,
Oreste vit encor, Oreste est en ces lieux.

ELECTRE.

Grands Dieux! Oreste? lui? ferait-il bien possible?
Ah! gardez d'abuser une ame trop sensible.
Oreste, dites-vous?

IPHISE.

Oui.

ELECTRE.

D'un ſonge flateur
Ne me préſentez pas la dangereuſe erreur.
Oreſte !... Pourſuivez ; je ſuccombe à l'atteinte
Des mouvemens confus d'eſpérance & de crainte.

IPHISE.

Ma ſœur, deux inconnus, qu'à travers mille morts,
La main d'un Dieu, ſans doute, a jettés ſur ces bords,
Recueillis par les ſoins du fidèle Pammène ;
L'un des deux. . . .

ELECTRE.

Je me meurs, & me ſoutiens à peine.
L'un des deux?

IPHISE.

Je l'ai vû ; quel feu brille en ſes yeux!
Il avait l'air, le port, le front des demi-Dieux,
Tel qu'on peint le Héros qui triompha de Troïe ;
La même majeſté ſur ſon front ſe déploïe.
A mes avides yeux, ſoigneux de s'arracher,
Chez Pammène en ſecret il ſemble ſe cacher.
Interdite, & le cœur tout plein de ſon image,
J'ai couru vous chercher ſur ce triſte rivage,
Sous ces ſombres cyprès, dans ce Temple éloigné,
Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné.

Je

Je l'ai vû ce tombeau, couronné de guirlandes,
De l'eau fainte arrofé, couvert encor d'offrandes;
Des cheveux, fi mes yeux ne fe font pas trompés,
Tels que ceux du Héros dont mes fens font frapés,
Une épée, & c'eft-là ma plus ferme efpérance,
C'eft le figne éclatant du jour de la vengeance:
Et quel autre qu'un fils, qu'un frére, qu'un Héros,
Sufcité par les Dieux pour le falut d'Argos,
Aurait ofé braver ce Tyran redoutable?
C'eft Orefte, fans doute: il en eft feul capable;
C'eft lui, le Ciel l'envoye; il m'en daigne avertir.
C'eft l'éclair qui paraît, la foudre va partir.

ELECTRE.

Je vous crois; j'attens tout: mais n'eft-ce point un piége
Que tend de mon Tyran la fourbe facrilége?
Allons. De mon bonheur il me faut affurer.
Ces étrangers.... Courons, mon cœur va m'éclairer.

IPHISE.

Pammène m'avertit, Pammène nous conjure
De ne point aprocher de fa retraite obfcure.
Il y va de fes jours.

ELECTRE.

Ah! que m'avez-vous dit?
Non, vous êtes trompée, & le Ciel nous trahit.
Mon frére, après feize ans, rendu dans fa patrie,
Eût volé dans les bras qui fauvèrent fa vie;
Il eût porté la joie à ce cœur défolé;

 Loin

Loin de vous fuir, Iphiſe, il vous aurait parlé.
Ce fer vous raſſurait, & j'en ſuis allarmée.
Une mére cruelle eſt trop bien informée.
J'ai cru voir, & j'ai vû dans ſes yeux interdits
Le barbare plaiſir d'avoir perdu ſon fils.
N'importe, je conſerve un reſte d'eſpérance;
Ne m'abandonnez pas, ô Dieux de la vengeance!
Pammène à mes tranſports poura-t-il réſiſter?
Il faut qu'il parle, allons; rien ne peut m'arrêter.

IPHISE.

Vous vous perdez, ſongez qu'un Maître impitoyable
Nous obſéde, nous ſuit d'un œil inévitable.
Si mon frére eſt venu, nous l'allons découvrir;
Ma ſœur, en lui parlant, nous le faiſons périr:
Et ſi ce n'eſt pas lui, notre recherche vaine
Irrite nos Tyrans, met en danger Pammène.
Venez à ce tombeau, vous pouvez l'honorer,
Et l'on ne vous a pas défendu d'y pleurer;
Cet étranger, ma ſœur, y peut paraître encore;
C'eſt un aſile ſur: & ce Ciel que j'implore,
Ce Ciel dont votre audace accuſe les rigueurs,
Poura le rendre encor à vos cris, à mes pleurs:
Venez.

ELECTRE.

De quel eſpoir ma douleur eſt ſuivie!
Ah! ſi vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

Un esclave dans l'enfoncement, qui porte une urne & une épée.

PAMMENE.

QUe béni soit le jour si longtems attendu,
Où le fils de mon Maître, à nos larmes rendu,
Vient, digne de sa race & de sa destinée,
Venger d'Agamemnon la cendre profanée!
Je crains que le Tyran, par son trouble averti,
Ne détourne un destin déja trop pressenti.
Il n'a fait qu'entrevoir & son Juge & son Maître:
Et sa rage a déja semblé le reconnaître.
Il s'informe, il s'agite, il veut surtout vous voir.
Vous-même, vous mêlez la crainte à mon espoir.
De vos ordres sacrés exécuteur fidèle,
Je sonde les esprits, j'encourage leur zèle;
Des sujets gémissans consolant la douleur,
Je leur montre de loin leur Maître & leur vengeur.
La race des vrais Rois tôt ou tard est chérie:
Le cœur s'ouvre aux grands noms d'Oreste & de patrie:
Tout semble autour de moi sortir d'un long sommeil;

La vengeance affoupie eft au jour du réveil:
Et le peu d'habitans de ces triftes retraites
Lève les mains au Ciel, & demande où vous êtes.
Mais je frémis de voir Orefte en ce défert,
Sans armes, fans foldats, prèt d'ètre découvert.
D'un barbare ennemi l'active vigilance
Peut prévenir d'un coup votre jufte vengeance;
Et contre ce Tyran fur le Trone affermi,
Vous n'amenez, hélas! qu'Orefte & fon ami.

PILADE.

C'eft affez; & du Ciel je reconnais l'ouvrage:
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage:
Il veut feul accomplir fes auguftes deffeins;
Pour ce grand facrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente Rois il arme la vengeance;
Tantôt trompant la Terre, & frapant en filence,
Il veut, en fignalant fon pouvoir oublié,
N'armer que la nature & la feule amitié.

ORESTE.

Avec un tel fecours Orefte eft fans allarmes;
Je n'aurai pas befoin de plus puiffantes armes.

PILADE.

Pren garde, cher Orefte, à ne pas t'égarer
Au fentier qu'un Dieu même a daigné te montrer;
Pren garde à tes fermens, à cet ordre fuprème,
De cacher ton retour à cette fœur qui t'aime.
Ton repos, ton bonheur, ton régne eft à ce prix;

Com-

Commande à tes transports, dissimule, obéis;
Il la faut abuser encor plus que sa mère.

PAMMENE.

Remerciez les Dieux de cet ordre sévère.
A peine j'ai trompé ses transports indiscrets:
Déja pourtant par-tout ses pleurs & ses regrets,
Apellant à grands cris son vengeur & son frére,
Et courant sur vos pas dans ce lieu solitaire,
Elle m'interrogeait, & me faisait trembler.
La Nature en secret semblait lui révéler,
Par un pressentiment trop tendre & trop funeste,
Que le Ciel en ses bras remet son cher Oreste;
Son cœur trop plein de vous ne peut se contenir.

ORESTE.

Quelle contrainte! ô Dieux! puis-je la soutenir?

PILADE.

Vous balancez; songez aux menaces terribles,
Que vous faisaient ces Dieux, dont les secours sensibles
Vous ont rendu la vie au milieu du trépas;
Contre leurs volontés si vous faites un pas,
Ce moment vous dévoue à leur haine fatale.
Tremblez, malheureux fils d'Atrée & de Tantale;
Tremblez de voir sur vous, dans ces lieux détestés,
Tomber tous les fléaux du sang dont vous sortez.

ORESTE.

Quel est donc, cher ami, le destin qui nous guide?

Quel pouvoir invincible à tous nos pas préside?
Moi, sacrilége! moi, si j'écoute un instant
La voix du sang qui parle à ce cœur gémissant!
O justice éternelle! abîme impénétrable!
Ne distinguez-vous point le faible & le coupable,
Le mortel qui s'égare, ou qui brave vos loix,
Qui trahit la Nature, ou qui cède à sa voix?
N'importe, est-ce à l'esclave à condamner son Maitre?
Le Ciel ne nous doit rien, quand il nous donne l'être.
J'obéis.... Je me tais.... Nous avons aporté
Cette urne, cet anneau, ce fer ensanglanté:
Il suffit; offrons-les loin d'Electre affligée;
Allons, je la verrai quand je l'aurai vengée.

A Pammène.

Va préparer les cœurs au grand événement,
Que je dois consommer, & que la Gréce attend.
Trompe surtout Egiste, & ma coupable mére;
Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagére;
Si pourtant une mére a pu porter jamais
Sur la cendre d'un fils des regards satisfaits.
Va. Nous les attendrons tous deux à leur passage.



SCENE II.

ELECTRE, IPHISE *d'un côté*, ORESTE, PILADE *de l'autre*, *avec l'esclave qui porte l'urne & l'épée.*

ELECTRE *à Iphise.*

L'Espérance trompée accable & décourage.
Un seul mot de Pammène a fait évanouïr
Ces songes imposteurs, dont vous osiez jouïr.
Ce jour faible & tremblânt, qui consolait ma vuë,
Laisse une horrible nuit sur mes yeux répanduë.
Ah! la vie est pour nous un cercle de douleurs.

ORESTE *à Pilade.*

Quelle est cette Princesse, & cette esclave en pleurs?

IPHISE *à Electre.*

D'une erreur trop flateuse, ô suite trop cruelle!

ELECTRE.

Oreste, cher Oreste, en vain je vous apelle,
En vain pour vous revoir j'ai prolongé mes jours.

ORESTE.

Quels accens! elle apelle Oreste à son secours.

IPHISE *à Electre.*

Voilà ces étrangers.

ELEC-

ELECTRE *à Iphise.*

Que ſes traits m'ont frapée !
Hélas ! ainſi que vous j'aurais été trompée.
A Oreſte.
Eh, qui donc êtes-vous, étrangers malheureux ?
Et qu'oſez-vous chercher ſur ce rivage affreux ?

PILADE.

Nous attendons ici les ordres, la préſence
Du Roi qui tient Argos ſous ſon obéiſſance.

ELECTRE.

Qui, du Roi ? quoi ! des Grecs oſent donner ce nom
Au Tyran qui verſa le ſang d'Agamemnon !

ORESTE.

Cher Pilade, à ces mots, aux douleurs qui la preſſent,
Aux pleurs qu'elle répand, tous mes troubles renaiſſent.
Ah ! c'eſt Electre.

ELECTRE.

Hélas ! vous voyez qui je ſuis.
On reconnaît Electre à ſes affreux ennuis....

IPHISE.

Du vainqueur d'Ilion voilà le triſte reſte,
Ses deux filles, les ſœurs du malheureux Oreſte.

ORESTE.

Ciel ! ſoutien mon courage.

ELECTRE.

Eh, que demandez-vous

Au

Au Tyran dont le bras s'eſt déploïé ſur nous?

PILADE.

Je lui viens annoncer un deſtin trop propice.

ORESTE.

Que ne puis-je du vôtre adoucir l'injuſtice!
Je vous plains toutes deux, je déteſte un devoir,
Qui me force à combler votre long déſeſpoir.

IPHISE.

Serait-il donc pour nous encor quelque infortune?

ELECTRE.

Parlez, délivrez-moi d'une vie importune.

PILADE.

Oreſte....

ELECTRE.

Eh bien, Oreſte?

IPHISE *en voyant l'urne.*

O ſurpriſe! ô douleurs!

ELECTRE.

Cette cendre. On ſe tait.... Mon frére!... je me meurs.

IPHISE.

Il n'eſt donc plus? faut-il voir encor la lumiére?

ORESTE *à Pilade.*

Elle ſemble toucher à ſon heure derniére.
Ah! que m'ordonnez-vous, impitoyables Dieux?

A

A celui qui porte l'urne.

Otez ce monument; gardez pour d'autres yeux
Cette urne, dont l'aſpect. . . .

ELECTRE *revenant à elle & courant vers l'urne.*

Cruel, qu'oſez-vous dire?
Ah! ne m'en privez pas; & devant que j'expire,
Laiſſez, laiſſez toucher à mes tremblantes mains,
Ces reſtes échapés à des Dieux inhumains.
Donnez.

Elle prend l'urne & l'embraſſe.

ORESTE.

Que faites-vous? ceſſez.

PILADE.

Le ſeul Egiſte
Dut recevoir de nous ce monument ſi triſte.

ELECTRE.

Qu'entens-je? ô nouveau crime! ô déſaſtres plus grands!
Les cendres de mon frére aux mains de mes Tyrans!
Des meurtriers d'Oreſte, ô Ciel, ſuis-je entourée?

ORESTE.

De ce reproche affreux mon ame déchirée,
Ne peut plus. . . .

ELECTRE.

Et c'eſt vous qui partagez mes pleurs!
Au nom du fils des Rois, au nom des Dieux vengeurs,

S'il n'eſt pas mort par vous, ſi vos mains généreuſes
Ont daigné recueillir ſes cendres malheureuſes....

ORESTE.

Ah! Dieux!...

ELECTRE.

Si vous plaignez ſon trépas & ma mort,
Répondez-moi; comment avez-vous ſçu ſon ſort?
Etiez-vous ſon ami? dites-moi qui vous êtes,
Vous ſurtout dont les traits.... Vos bouches ſont muettes;
Quand vous m'aſſaſſinez, vous êtes attendris.

ORESTE.

C'en eſt trop, & les Dieux ſont trop bien obéis.

ELECTRE.

Que dites-vous?

ORESTE.

Laiſſez ces dépouilles horribles.

ELECTRE.

Tous les cœurs aujourdhui ſeront-ils inflexibles?
Non, fatal étranger, je ne rendrai jamais
Ces préſens douloureux, que ta pitié m'a faits;
C'eſt Oreſte; c'eſt lui... Voi ſa ſœur expirante
L'embraſſer en mourant de ſa main défaillante.

ORESTE.

Je n'y réſiſte plus. Dieux inhumains, tonnez.
Electre.....

ELECTRE.

Eh bien.

ORES-

ORESTE.

Je dois....

PILADE.

Ciel!

ELECTRE.

Pourſuis.

ORESTE.

Aprenez...

SCENE III.

EGISTE, CLITEMNESTRE, ORESTE, PILADE, ELECTRE, IPHISE, PAMMENE, Gardes.

EGISTE.

Quel ſpectacle! ô fortune à mes loix aſſervie!
Pammène, il eſt donc vrai? mon rival eſt ſans vie:
Vous ne me trompiez point, ſa douleur m'en inſtruit.

ELECTRE.

O rage! ô dernier jour!

ORESTE.

Où me vois-je réduit!

EGISTE.

Qu'on ôte de ſes mains ces dépouilles d'Oreſte.

On prend l'urne des mains d'Electre.

ELEC-

ELECTRE.

Barbare, arrache-moi le ſeul bien qui me reſte.
Tigre, avec cette cendre, arrache-moi le cœur;
Join le pére aux enfans, join le frére à la ſœur;
Monſtre heureux, à tes piés voi toutes tes victimes;
Joui de ton bonheur, joui de tous tes crimes.
Contemplez avec lui des ſpectacles ſi doux,
Mére trop inhumaine, ils ſont dignes de vous.

Iphiſe l'emmène.

SCENE IV.

EGISTE, CLITEMNESTRE, ORESTE, PILADE, Gardes.

CLITEMNESTRE.

Que me faut-il entendre?

EGISTE.

Elle en ſera punie.
Qu'elle ſe plaigne au Ciel; ce Ciel me juſtifie;
Sans me charger du meurtre, il l'a du moins permis;
Nos jours ſont aſſurés, nos Trônes affermis.
Voilà donc ces deux Grecs échapés du naufrage,
De qui je dois payer le zèle & le courage.

ORESTE.

C'eſt nous-mêmes j'ai dû vous offrir ces préſens,

D'un

D'un important trépas gages intéressans,
Ce glaive, cet anneau. Vous devez le connaître;
Agamemnon l'avait, quand il fut votre Maître.

CLITEMNESTRE.

Quoi! ce serait par vous qu'au tombeau descendu ....

EGISTE.

Si vous m'avez servi, le prix vous en est dû.
De quel sang êtes-vous? qui vois-je en vous paraître?

ORESTE.

Mon nom n'est point connu... Seigneur, il poura l'être.
Mon pére aux champs Troyens a signalé son bras,
Aux yeux de tous ces Rois vengeurs de Ménélas.
Il périt dans ces tems de malheurs & de gloire,
Qui des Grecs triomphans ont suivi la victoire.
Ma mére m'abandonne; & je suis sans secours;
Des ennemis cruels ont poursuivi mes jours.
Cet ami me tient lieu de fortune & de pére:
J'ai recherché l'honneur & bravé la misére.
Seigneur, tel est mon sort.

EGISTE.

Dites-moi dans quels lieux
Votre bras m'a vengé de ce Prince odieux.

ORESTE.

Dans les champs d'Hermione, au tombeau d'Achémore,
Dans un bois qui conduit au Temple d'Epidaure.

EGIS-

EGISTE.

Mais le Roi d'Epidaure avait profcrit fes jours;
D'où vient qu'à fes bienfaits vous n'avez point recours?

ORESTE.

Je chéris la vengeance, & je hais l'infamie.
Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.
Des intérêts fecrets, Seigneur, m'avaient conduit:
Cet ami les connut, il en fut feul inftruit.
Sans implorer des Rois, je venge ma querelle.
Je fuis loin de vanter ma victoire & mon zèle;
Pardonnez. Je friffonne à tout ce que je voi,
Seigneur.... d'Agamemnon la veuve eft devant moi....
Peut-être je la fers, peut-être je l'offenfe:
Il ne m'apartient pas de braver fa préfence.
Je fors...

EGISTE.

Non, demeurez.

CLITEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, Seigneur.
Cette urne, ce récit me rempliffent d'horreur.
Le Ciel veille fur vous, il foutient votre Empire;
Rendez grace, & fouffrez qu'une mére foupire.

ORESTE.

Madame... J'avais crû que profcrit dans ces lieux,
Le fils d'Agamemnon vous était odieux.

CLITEMNESTRE.

Je ne vous cache point qu'il me fut redoutable.

ORESTE.

A vous?

CLITEMNESTRE.

Il était né pour devenir coupable.

ORESTE.

Envers qui?

CLITEMNESTRE.

Vous ſçavez qu'errant & malheureux,
De haïr une mére il eut le droit affreux.
Né pour ſouiller ſa main du ſang qui l'a fait naître....
Tel fut le ſort d'Oreſte, & ſon deſſein peut-être....
De ſa mort cependant mes ſens ſont pénétrés;
Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

ORESTE.

Qui, lui, Madame? un fils armé contre ſa mére!
Ah, qui peut effacer ce ſacré caractère?
Il reſpectait ſon ſang.... peut-être il eût voulu...

CLITEMNESTRE.

Ah Ciel!

EGISTE.

Que dites-vous? où l'aviez-vous connu?

PILADE.

Il ſe perd.... Aiſément les malheureux s'uniſſent;

Trop

Trop promtement liés, promtement ils s'aigrissent :
Nous le vimes dans Delphe.

ORESTE.

Oui.... j'y sçus son dessein.

EGISTE.

Eh bien, quel était-il?

ORESTE.

De vous percer le sein.

EGISTE.

Je connaissais sa rage; & je l'ai méprisée.
Mais de ce nom d'Oreste Electre autorisée,
Semblait tenir encor tout l'Etat partagé;
C'est d'Electre surtout que vous m'avez vengé.
Elle a mis aujourdhui le comble à ses offenses:
Comptez-la désormais parmi vos récompenses.
Oui, ce superbe objet contre moi conjuré,
Ce cœur enflé d'orgueil, & de haine enivré,
Qui même de mon fils dédaigna l'alliance;
Digne sœur d'un Barbare avide de vengeance,
Je la mets dans vos fers; elle va vous servir:
C'est m'aquitter vers vous bien moins que la punir.
Si de Priam jadis la race malheureuse,
Traîna chez ses vainqueurs une chaîne honteuse;
Le sang d'Agamemnon peut servir à son tour.

CLITEMNESTRE.

Qui, moi, je souffrirais?

EGISTE.

Eh, Madame, en ce jour,
Défendez-vous encor ce sang qui vous déteste?
N'épargnez point Electre, ayant proscrit Oreste.

A Oreste.

Vous... Laissez cette cendre à mon juste couroux.

ORESTE.

J'accepte vos présens; cette cendre est à vous.

CLITEMNESTRE.

Non: c'est pousser trop loin la haine & la vengeance;
Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompense.
Vous-même, croyez-moi, quittons ces tristes bords,
Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts.
Osons-nous préparer ce festin sanguinaire,
Entre l'urne du fils & la tombe du pére?
Osons-nous apeller à nos solemnités
Les Dieux de ma famille à qui vous insultez,
Et livrer dans les jeux d'une pompe funeste
Le sang de Clitemnestre au meurtrier d'Oreste?
Non, trop d'horreur ici s'obstine à me troubler;
Quand je connais la crainte, Egiste peut trembler.
Ce meurtrier m'accable: & je sens que sa vue
A porté dans mon cœur un poison qui me tue.
Je cède, & je voudrais, dans ce mortel effroi,
Me cacher à la Terre, & s'il se peut, à moi.

Elle sort.

EGISTE *à Oreſte.*

Demeurez. Attendez que le tems la déſarme.
La Nature un moment jette un cri qui l'allarme;
Mais bientôt dans un cœur à la raiſon rendu,
L'intérêt parle en maître, & ſeul eſt entendu.
En ces lieux, avec nous, célébrez la journée
De ſon couronnement, & de mon hymenée.

A ſa ſuite.

Et vous.... dans Epidaure allez chercher mon fils;
Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont apris.

SCENE V.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

VA, tu verras Oreſte à tes pompes cruelles;
Va, j'enſanglanterai la fète où tu m'apelles.

PILADE.

Dans tous ces entretiens, que j'ai tremblé pour vous!
J'ai craint votre tendreſſe, & plus votre couroux;
Dans ſes émotions j'ai vu votre ame altiére,
A l'aſpect du Tyran s'élançant toute entiére;
Tout prêt de l'inſulter, tout prêt de vous trahir,
Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait frémir.

ORESTE.

Ah, Clitemneſtre encor trouble plus mon courage,

Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage!
As-tu vu dans ses yeux, sur son front interdit,
Les combats qu'en son ame excitait mon récit?
Je les éprouvais tous: ma voix était tremblante;
Ma mére en me voyant s'effraïe & m'épouvante;
Le meurtre de mon pére, & mes sœurs à venger,
Un Barbare à punir, la Reine à ménager,
Electre, mon Tyran, mon sang qui se soulève;
Que de tourmens secrets! ô Dieu terrible, achève!
Précipite un moment trop lent pour ma fureur,
Ce moment de vengeance, & que prévient mon cœur.
Quand pourai-je servir ma tendresse & ma haine,
Mèler le sang d'Egiste aux cendres de Plistène,
Immoler ce Tyran, le montrer à ma sœur,
Expirant sous mes coups, pour la tirer d'erreur?

SCENE VI.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

ORESTE.

QU'as-tu fait, cher Pammène? as-tu quelque espérance?

PAMMENE.

Seigneur, depuis ce jour fatal à votre enfance,
Où j'ai vû dans ces lieux votre pére égorgé,
Jamais plus de périls ne vous ont assiégé.

ORESTE.

Comment?

PILA-

PILADE.

Quoi, pour Orefte aurai-je à craindre encore?

PAMMENE.

Il arrive à l'inftant un courier d'Epidaure;
Il eft avec Egifte; il glace mes efprits;
Egifte eft informé de la mort de fon fils.

PILADE.

Ciel!

ORESTE.

Sçait-il que ce fils, élevé dans le crime,
Du fils d'Agamemnon eft tombé la victime?

PAMMENE.

On parle de fa mort, on ne dit rien de plus;
Mais de nouveaux avis font encor attendus.
On fe tait à la Cour, on cache à la contrée,
Que d'un de fes Tyrans la Grèce eft délivrée;
Egifte avec la Reine en fecret renfermé,
Ecoute ce récit, qui n'eft pas confirmé:
Et c'eft ce que j'aprens d'un ferviteur fidèle,
Qui pour le fang des Rois comme moi plein de zèle,
Gémiffant & caché, traîne encor fes vieux ans,
Dans un fervice ingrat à la Cour des Tyrans.

ORESTE.

De la vengeance au moins j'ai goûté les prémices;
Mes mains ont commencé mes juftes facrifices;
Les Dieux permettront-ils que je n'achève pas?

Cher Pilade, eſt-ce en vain qu'ils ont armé mon bras?
Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colère,
M'ont-ils donné le fils, pour me livrer au pére?
Marchons; notre péril doit nous déterminer;
Qui ne craint point la mort eſt ſûr de la donner.
Avant qu'un jour plus grand puiſſe éclairer ſa rage,
Je veux de ce moment ſaiſir tout l'avantage.

PAMMENE.

Eh bien, il faut paraître, il faut vous découvrir
A ceux qui pour leur Roi ſçauront du moins mourir.
Il en eſt, j'en répons, cachés dans ces aziles;
Plus ils ſont inconnus, plus ils ſeront utiles.

PILADE.

Allons, & ſi les noms d'Oreſte & de ſa ſœur,
Si l'indignation contre l'uſurpateur,
Le tombeau de ton pére, & l'aſpect de ſa cendre,
Les Dieux qui t'ont conduit, ne peuvent te défendre;
S'il faut qu'Oreſte meure en ces lieux abhorrés
Je t'ai voué mes jours, ils te ſont conſacrés,
Nous périrons unis; c'eſt l'eſpoir qui me reſte;
Pilade à tes côtés mourra digne d'Oreſte.

ORESTE.

Ciel, ne frape que moi; mais daigne en ta pitié
Protéger ſon courage, & ſervir l'amitié!

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

De Pammène, il eſt vrai, l'adroite vigilance,
D'Egiſte pour un tems trompe la défiance;
On lui dit que les Dieux, de Tantale ennemis,
Frapaient en même tems les derniers de ſes fils.
Peut-être que le Ciel, qui pour nous ſe déclare,
Répand l'aveuglement ſur les yeux du Barbare.
Mais tu vois ce tombeau ſi cher à ma douleur,
Où ma main frémiſſante offrit ce fer vengeur;
Ce fer eſt enlevé par des mains ſacriléges.
L'azile de la mort n'a plus de priviléges;
Et je crains que ce glaive à mon Tyran porté,
Ne lui donne ſur nous quelque affreuſe clarté.
Précipitons l'inſtant, où je veux le ſurprendre.

PILADE.

Pammène veille à tout, ſans doute il faut l'attendre.
Dès que nous aurons vû, dans ces bois écartés,
Le peu de vos ſujets à vous ſuivre excités,
Par trois divers chemins retrouvons-nous enſemble,
Non loin de cette tombe, au lieu qui nous raſſemble.

ORES-

ORESTE.

Allons.... Pilade, ah Ciel ! ah trop barbare loi !
Ma rigueur aſſaſſine un cœur qui vit pour moi.
Quoi, j'abandonne Electre à ſa douleur mortelle !

PILADE.

Tu l'as juré, pourſuis, & ne redoute qu'elle.
Electre peut te perdre, & ne peut te ſervir:
Les yeux de tes Tyrans ſont tout prêts de s'ouvrir:
Renferme cette amour & ſi ſainte & ſi pure.
Doit-on craindre en ces lieux de domter la Nature ?
Ah ! de quels ſentimens te laiſſes-tu troubler ?
Il faut venger Electre, & non la conſoler.

ORESTE.

Pilade, elle s'avance, & me cherche peut-être.

PILADE.

Ses pas ſont épiés; garde-toi de paraître.
Va, j'obſerverai tout avec empreſſement:
Les yeux de l'amitié ſe trompent rarement.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PILADE.

ELECTRE.

Le perfide.... il échape à ma vûe indignée.
En proie à ma fureur, & de larmes baignée,

Je

Je reſte ſans vengeance, ainſi que ſans eſpoir.
A Pilade.
Toi, qui ſembles frémir, & qui n'oſes me voir;
Toi, compagnon du crime, apren-moi donc, Barbare,
Où va cet aſſaſſin, de mon ſang trop avare;
Ce Maître à qui je ſuis, qu'un Tyran m'a donné.

PILADE.

Il remplit un devoir par le Ciel ordonné;
Il obéit aux Dieux; imitez-le, Madame.
Les arrèts du deſtin trompent ſouvent notre ame;
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas,
Par des chemins ſecrets qu'ils ne connaiſſent pas:
Il plonge dans l'abîme, & bientôt en retire;
Il accable de fers, il élève à l'Empire;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.
Gardez de ſuccomber à vos tourmens nouveaux;
Soumettez-vous; c'eſt tout ce que puis vous dire.

SCENE III.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

SEs diſcours ont accru la fureur qui m'inſpire.
Que veut-il? Prétend-il que je doive ſouffrir
L'abominable affront dont on m'oſe couvrir?
La mort d'Agamemnon, l'aſſaſſinat d'un frére,

N'a-

N'avaient donc pu combler ma profonde misére!
Après quinze ans de maux & d'oprobres soufferts,
De l'assassin d'Oreste il faut porter les fers;
Et pressée en tout tems d'une main meurtriére,
Servir tous les boureaux de ma famille entiére!
Glaive affreux, fer sanglant, qu'un outrage nouveau
Exposait en triomphe à ce sacré tombeau,
Fer teint du sang d'Oreste, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étoufée,
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,
Sers un projet plus digne & mes justes efforts.
Egiste, m'a-t-on dit, s'enferme avec la Reine;
De quelque nouveau crime il prépare la scène;
Pour fuir la main d'Electre, il prend de nouveaux soins;
A l'assassin d'Oreste on peut aller du moins;
Je ne peux me baigner dans le sang des deux traîtres:
Allons, je vai du moins punir un de mes Maîtres.

I P H I S E.

Je suis loin de blâmer des douleurs que je sens;
Mais souffrez mes raisons dans vos emportemens;
Tout parle ici d'Oreste; on prétend qu'il respire,
Et le trouble du Roi semble encor nous le dire.
Vous avez vû Pammène avec cet étranger,
Lui parler en secret, l'attendre, le chercher.
Pammène de nos maux consolateur utile,
Au milieu des regrets vieilli dans cet asile,
Jusqu'à tant de bassesse a-t-il pû s'oublier?

Est-

Eſt-il d'intelligence avec le meurtrier?

ELECTRE.

Que m'importe un vieillard qu'on aura pû ſéduire?
Tout nous trahit, ma ſœur, tout ſert à m'en inſtruire;
Ce cruel étranger lui-même avec éclat
Ne s'eſt-il pas vanté de ſon aſſaſſinat?
Egiſte au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée?
Ne ſuis-je pas enfin la preuve infortunée,
La victime, le prix de ces noirs attentats,
Dont vous oſez douter, quand je meurs dans vos bras,
Quand Oreſte au tombeau m'apelle avec ſon pére?
Ma ſœur, ah! ſi jamais Electre vous fut chère,
Ayez du moins pitié de mon dernier moment.
Il faut qu'il ſoit terrible, il faut qu'il ſoit ſanglant.
Allez, informez-vous de ce que fait Pammène,
Et ſi le meurtrier n'eſt point avec la Reine.
La cruelle a, dit-on, flatté mes ennemis;
Tranquille elle a reçu l'aſſaſſin de ſon fils.
On l'a vû partager (& ce crime eſt croyable)
De ſon indigne époux la joie impitoyable.
Une mére! ah, grands Dieux!... ah, je veux de ma main
A ſes yeux, dans ſes bras, immoler l'aſſaſſin;
Je le veux.

IPHISE.

Vos douleurs lui font trop d'injuſtice:
L'aſpect du meurtrier eſt pour elle un ſuplice.

Ma

Ma sœur, au nom des Dieux, ne précipitez rien.
Je vais avec Pammène avoir un entretien ;
Electre, ou je m'abuse, ou l'on s'obstine à taire,
A cacher à nos yeux un important mystère ;
Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,
Imprudence excusable au cœur des malheureux.
On se cache de vous ; Pammène vous évite ;
J'ignore comme vous quel projet il médite :
Laissez-moi lui parler, laissez-moi vous servir.
Ne vous préparez pas un nouveau repentir.

SCENE IV.

ELECTRE *seule.*

MES Tyrans de Pammène ont vaincu la faiblesse ;
Le courage s'épuise, & manque à la vieillesse.
Que peut contre la force un vain reste de foi ?
Pour moi, pour ma vengeance, il ne reste que moi.
Eh bien ! c'en est assez : mes mains désespérées
Dans ce grand abandon seront plus assurées.
Euménides, venez, soyez ici mes Dieux ;
Accourez de l'Enfer en ces horribles lieux,
En ces lieux plus cruels, & plus remplis de crimes,
Que vos gouffres profonds regorgent de victimes.
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi ;
Venez avec la mort, qui marche avec l'effroi ;

Que

Que vos fers, vos flambeaux, vos glaives étincellent;
Oreſte, Agamemnon, Electre vous apellent;
Les voici, je les vois, & les vois ſans terreur;
L'aſpect de mes Tyrans m'inſpirait plus d'horreur.
Ah! le Barbare aproche; il vient; ſes pas impies
Sont à mes yeux vengeurs entourés des furies;
L'Enfer me le déſigne, & le livre à mon bras.

SCENE V.

ELECTRE *dans le fond*, ORESTE *d'un autre côté.*

ORESTE.

OU ſuis-je! C'eſt ici qu'on adreſſa mes pas.
O ma patrie! ô terre à tous les miens fatale,
Redoutable berceau des enfans de Tantale,
Famille des Héros, & des grands criminels,
Les malheurs de ton ſang ſeront-ils éternels?
L'horreur qui régne ici m'environne & m'accable.
De quoi ſuis-je puni? de quoi ſuis-je coupable?
Au ſort de mes ayeux ne pourai-je échaper?

ELECTRE *avançant un peu du fond du Théatre.*

Qui m'arrête? & d'où vient que je crains de fraper?
Avançons.

ORESTE.

Quelle voix ici s'eſt fait entendre?

Pére,

Pére, époux malheureux, chère & terrible cendre;
Eſt-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon?

ELECTRE.

Juſte Ciel! eſt-ce à lui de prononcer ce nom?
D'où vient qu'il s'attendrit? je l'entens qui ſoupire;
Les remors en ces lieux ont-ils donc quelqu'empire?
Qu'importe des remors à l'horreur où je ſuis?

Elle avance vers Oreſte.

Le voilà ſeul, frapons... meurs... traître.... je ne puis..

ORESTE.

Ciel! Electre, eſt-ce vous, furieuſe, tremblante?

ELECTRE.

Ah, je crois voir en vous un Dieu qui m'épouvante!
Aſſaſſin de mon frére, oui, j'ai voulu ta mort;
J'ai fait pour te fraper un impuiſſant effort:
Ce fer m'eſt échapé; tu braves ma colére;
Je céde à ton génie, & je trahis mon frére.

ORESTE.

Ah, loin de le trahir... où me ſuis-je engagé?

ELECTRE.

Si-tôt que je vous vois, tout mon cœur eſt changé.
Quoi, c'eſt vous qui tantôt me rempliſſiez d'allarmes?

ORESTE.

C'eſt moi qui de mon ſang voudrais payer vos larmes.

ELEC-

ELECTRE.

Le nom d'Agamemnon vient de vous échaper.
Juſte Ciel! à ce point ai-je pû me tromper?
Ah! ne me trompez plus, parlez, il faut m'aprendre
L'excès du crime affreux que j'allais entreprendre.
Par pitié répondez, éclairez-moi; parlez.

ORESTE.

O ſœur du tendre Oreſte! évitez-moi, tremblez!

ELECTRE.

Pourquoi?

ORESTE.

Ceſſez.... Je ſuis.... Gardez qu'on ne vous voie?

ELECTRE.

Ah, vous me rempliſſez de terreur & de joie!

ORESTE.

Si vous aimez un frére.

ELECTRE.

Oui, je l'aime; oui, je crois
Voir les traits de mon pére, entendre encor ſa voix;
La Nature nous parle, & perce ce myſtére:
Ne lui réſiſtez pas: oui, vous êtes mon frère;
Vous l'êtes, je vous vois, je vous embraſſe; hélas!
Cher Oreſte, & ta ſœur a voulu ton trépas!

ORESTE *en l'embraſſant.*

Le Ciel menace en vain, la Nature l'emporte;

Un Dieu me retenait; mais Electre eſt plus forte.

ELECTRE.

Il t'a rendu ta ſœur, & tu crains ſon couroux!

ORESTE.

Ses ordres menaçans me dérobaient à vous.
Eſt-il barbare aſſez pour punir ma faibleſſe?

ELECTRE.

Ta faibleſſe eſt vertu: partage mon yvreſſe.
A quoi m'expoſais-tu, cruel, à t'immoler?

ORESTE.

J'ai trahi mon ferment.

ELECTRE.

Tu l'as dû violer.

ORESTE.

C'eſt le ſecret des Dieux.

ELECTRE.

C'eſt moi qui te l'arrache;
Moi qu'un ſerment plus ſaint à leur vengeance attache;
Que crains-tu?

ORESTE.

Les horreurs où je ſuis deſtiné,
Les Oracles, ces lieux, ce ſang dont je ſuis né.

ELECTRE.

Ce ſang va s'épurer; vien punir le coupable;

Les Oracles, les Dieux, tout nous eſt favorable;
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les tiens.

SCENE VI.

ELECTRE, ORESTE, PILADE, PAMMENE.

ELECTRE.

AH! venez & joignez tous vos tranſports aux miens;
Uniſſez-vous à moi, chers amis de mon frère.

PILADE *à Oreſte.*

Quoi, vous avez trahi ce dangereux myſtère!
Pouvez-vous?...

ORESTE.

Si le Ciel veut ſe faire obéir,
Qu'il me donne des loix que je puiſſe accomplir.

ELECTRE *à Pilade.*

Quoi, vous lui reprochez de finir ma miſère?
Cruels, par quelle loi, par quel ordre ſévère,
De mes perſécuteurs prenant les ſentimens,
Dérobiez-vous Oreſte à mes embraſſemens?
A quoi m'expoſiez-vous? Quelle rigueur étrange....

PILADE.

Je voulais le ſauver: qu'il vive, & qu'il vous venge.

PAMMENE.

Princeſſe, on vous obſerve en ces lieux déteſtés;

On entend vos ſoupirs, & vos pas ſont comptés.
Mes amis inconnus, & dont l'humble fortune
Trompe de nos Tyrans la recherche importune,
Ont adoré leur Maître; il était ſecondé;
Tout était prêt, Madame, & tout eſt hazardé.

ELECTRE.

Mais Egiſte en effet ne m'a-t-il pas livrée
A la main qu'il croyait de mon ſang altérée?

A Oreſte.

Mon ſort à vos deſtins n'eſt-il pas aſſervi?
Oui, vous êtes mon Maître: Egiſte eſt obéi.
Du Barbare une fois la volonté m'eſt chère.
Tout eſt ici pour nous.

PAMMENE.

Tout vous devient contraire.
Egiſte eſt allarmé, redoutez ſon tranſport:
Ses ſoupçons bien ſouvent ſont un arrêt de mort.
Séparons-nous.

PILADE *à Pammène.*

Va, cours, ami fidèle & ſage,
Raſſemble tes amis, achève ton ouvrage.
Les momens nous ſont chers; il eſt tems d'éclater.



SCENE

SCENE VII.

EGISTE, CLITEMNESTRE, ELECTRE, ORESTE, PILADE, Gardes.

EGISTE.

Miniſtres de mes loix, hâtez-vous d'arrêter,
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres.

ORESTE.

Autrefois dans Argos il régnait d'autres Maîtres,
Qui connaiſſaient les droits de l'hoſpitalité.

PILADE.

Egiſte, contre toi qu'avons-nous attenté?
De ce Héros au moins reſpecte la jeuneſſe.

EGISTE.

Allez, & ſecondez ma fureur vengereſſe:
Quoi donc à ſon aſpect vous ſemblez tous frémir!
Allez, dis-je, & gardez de me déſobéir:
Qu'on les traîne.

ELECTRE.

Arrêtez! Oſez-vous bien, Barbare?
Arrêtez! Le Ciel même eſt de leur ſang avare;
Ils ſont tous deux ſacrés... On les entraîne... ah Dieux!

EGISTE.

Electre, frémiſſez pour vous comme pour eux;
Perfide, en m'éclairant redoutez ma colère.

SCENE VIII.

ELECTRE, CLITEMNESTRE.

ELECTRE.

AH, daignez m'écouter! & ſi vous êtes mère,
Si j'oſe rapeller vos premiers ſentimens,
Pardonnez pour jamais mes vains emportemens,
D'une douleur ſans borne, effet inévitable:
Hélas dans les tourmens la plainte eſt excuſable.
Pour ces deux étrangers laiſſez-vous attendrir.
Peut-être que dans eux le Ciel vous daigne offrir
La ſeule occaſion d'expier des offenſes,
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances;
Peut-être en les ſauvant tout peut ſe réparer.

CLITEMNESTRE.

Quel intérêt pour eux vous peut donc inſpirer?

ELECTRE.

Vous voyez que les Dieux ont reſpecté leur vie;
Ils les ont arrachés à la mer en furie;
Le Ciel vous les confie, & vous répondez d'eux.
L'un d'eux... ſi vous ſçaviez... tous deux ſont malheureux.
Sommes-nous dans Argos, ou bien dans la Tauride,
Où de meurtres ſacrés une Prêtreſſe avide,
Du ſang des étrangers fait fumer ſon Autel?
Eh bien pour les ravir tous deux au coup mortel,
Que faut-il? Ordonnez. J'épouſerai Pliſtène;

Par-

Parlez: j'embrasserai cette effroyable chaîne;
Ma mort suivra l'hymen; mais je veux l'achever;
J'obéis, j'y consens.

CLITEMNESTRE.

Voulez-vous me braver?
Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie
Du malheureux Plistène a terminé la vie?

ELECTRE.

Quoi donc, le Ciel est juste? Egiste perd un fils?

CLITEMNESTRE.

De joie à ce discours je vois vos sens saisis!

ELECTRE.

Ah! dans le désespoir où mon ame se noïe,
Mon cœur ne peut goûter une funeste joie;
Non, je n'insulte point au sort d'un malheureux;
Et le sang innocent n'est pas ce que je veux.
Sauvez ces étrangers; mon ame intimidée
Ne voit point d'autre objet, & n'a point d'autre idée.

CLITEMNESTRE.

Va, je t'entens trop bien; tu m'as trop confirmé
Les soupçons dont Egiste était tant allarmé;
Ta bouche est de mon sort l'interprète funeste;
Tu n'en as que trop dit, l'un des deux est Oreste.

ELECTRE.

Eh bien, s'il était vrai! si le Ciel l'eût permis....

Si dans vos mains, Madame, il mettait votre fils....

CLITEMNESTRE.

O moment redouté! que faut-il que je fasse?

ELECTRE.

Quoi, vous hésiteriez à demander sa grace!
Lui! votre fils! ô Ciel!... quoi, ses périls passés....
Il est mort: c'en est fait, puisque vous balancez.

CLITEMNESTRE.

Je ne balance point: va, ta fureur nouvelle
Ne peut même affaiblir ma bonté maternelle;
Je le prens sous ma garde, il poura m'en punir....
Son nom seul me prépare un cruel avenir....
N'importe... je suis mére, il suffit, inhumaine,
J'aime encor mes enfans... tu peux garder ta haine.

ELECTRE.

Non, Madame, à jamais je suis à vos genoux.
Ciel! enfin tes faveurs égalent ton couroux;
Tu veux changer les cœurs, tu veux sauver mon frére,
Et pour comble de biens tu m'as rendu ma mére.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE

ACTE V.

SCENE I.

ELECTRE.

ON m'interdit l'accès de cette affreuſe enceinte :
Je cours; je viens; j'attens; je me meurs dans la crainte:
En vain je tens aux Dieux ces bras chargés de fers:
Iphiſe ne vient point; les chemins ſont ouverts;
La voici, je frémis.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

Que faut-il que j'eſpère?
Qu'a-t-on fait? Clitemneſtre oſe-t-elle être mère?
Ah, ſi.... Mais un Tyran l'aſſervit aux forfaits.
Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits?
En a-t-elle la force? en a-t-elle l'idée?
Parlez. Déſeſpérez mon ame intimidée,
Achevez mon trépas.

IPHISE.

J'eſpère; mais je crains:

Egiſte

Egifte a des avis; mais ils font incertains;
Il s'égare, il ne fçait, dans fon trouble funefte,
S'il tient entre fes mains le malheureux Orefte;
Il n'a que des foupçons, qu'il n'a point éclaircis;
Et Clitemneftre au moins n'a point nommé fon fils.
Elle le voit, l'entend; ce moment la rapelle
Aux premiers fentimens d'une ame maternelle;
Ce fang prêt à couler parle à fes fens furpris,
Epouvantés d'horreur, & d'amour attendris.
J'obfervais fur fon front tout l'effort d'une mère,
Qui tremble de parler, & qui craint de fe taire.
Elle défend les jours de ces infortunés,
Deftinés au trépas, fi-tôt que foupçonnés.
Aux fureurs d'un époux à peine elle réfifte;
Elle retient le bras de l'implacable Egifte.
Croyez-moi, fi fon fils avait été nommé,
Le crime, le malheur eût été confommé;
Orefte n'était plus.

ELECTRE.

O comble de mifére!
Je le trahis peut-être, en implorant ma mére.
Son trouble irritera ce monftre furieux.
La Nature en tout tems eft funefte en ces lieux.
Je crains également fa voix & fon filence.
Mais le péril croiffait; j'étais fans efpérance.
Que fait Pammène?

IPHI-

IPHISE.

Il a dans nos dangers preſſans
Ranimé la lenteur de ſes débiles ans;
L'infortune lui donne une force nouvelle;
Il parle à nos amis, il excite leur zèle;
Ceux-même, dont Egiſte eſt toujours entouré,
A ce grand nom d'Oreſte ont déja murmuré.
J'ai vû de vieux ſoldats, qui ſervaient ſous le pére,
S'attendrir ſur le fils, & frémir de colére;
Tant aux cœurs des humains la juſtice & les loix,
Même aux plus endurcis ſont entendre leur voix.

ELECTRE.

Grands Dieux! ſi j'avais pu dans ces ames tremblantes
Enflammer leurs vertus à peine renaiſſantes,
Jetter dans leurs eſprits trop faiblement touchés,
Tous ces emportemens qu'on m'a tant reprochés:
Si mon frére, abordé ſur cette terre impie,
M'eût confié plutôt le ſecret de ſa vie,
Si du moins juſqu'au bout Pammène avait tenté!...



SCENE

SCENE III.

EGISTE, CLITEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, Gardes.

EGISTE.

QU'on faififfe Pammène; & qu'il foit confronté
Avec ces étrangers deftinés au fuplice.
Il eft leur confident, leur ami, leur complice.
Dans quel piége effroyable ils allaient me jetter!
L'un des deux eft Orefte, en pouvez-vous douter?

A Clitemneftre.

Ceffez de vous tromper, ceffez de le défendre.
Je vois tout, & trop bien. Cette urne, cette cendre,
C'eft celle de mon fils; un pére gémiffant
Tient de fon affaffin cet horrible préfent.

CLITEMNESTRE.

Croyez-vous?. . .

EGISTE.

Oui, j'en crois cette haine jurée
Entre tous les enfans de Thiefte & d'Atrée;
J'en crois les tems, les lieux marqués par cette mort,
Et ma foif de venger fon déplorable fort,
Et les fureurs d'Electre, & les larmes d'Iphife,
Et l'indigne pitié dont votre ame eft furprife.
Orefte vit encor: & j'ai perdu mon fils!

Le

Le déteſtable Oreſte en mes mains eſt remis:
Et quel qu'il ſoit des deux, juſte dans ma colére,
Je l'immole à mon fils, je l'immole à ſa mére.

CLITEMNESTRE.

Eh bien, ce ſacrifice eſt horrible à mes yeux.

EGISTE.

A vous!

CLITEMNESTRE.

Aſſez de ſang a coulé dans ces lieux.
Je prétens mettre un terme au cours des homicides,
A la fatalité du ſang des Pélopides.
Si mon fils après tout n'eſt pas entre vos mains,
Pourquoi verſer du ſang ſur des bruits incertains?
Pourquoi vouloir ſans fruit la mort de l'innocence?
Seigneur, ſi c'eſt mon fils, j'embraſſe ſa défenſe.
Oui, j'obtiendrai ſa grace, en duſſai-je périr.

EGISTE.

Je dois la refuſer, afin de vous ſervir.
Redoutez la pitié qu'en vôtre ame on excite.
Tout ce qui vous fléchit me révolte & m'irrite.
L'un des deux eſt Oreſte, & tous deux vont périr.
Je ne peux balancer, je n'ai point à choiſir.
A moi, ſoldats.

IPHISE.

Seigneur, quoi? ſa famille entiére
Perdra-t-elle à vos piés ſes cris & ſa priére?

Elle

Elle se jette à ses piés.

Avec moi, chère Electre, embrassez ses genoux;
Votre audace vous perd.

ELECTRE.

Où me réduisez-vous?
Quel affront pour Oreste, & quel excès de honte!
Elle me fait horreur... eh bien, je la surmonte.
Eh bien, j'ai donc connu la bassesse & l'effroi!
Je fais ce que jamais je n'aurais fait pour moi.

Sans se mettre à genoux.

Cruel, si ton couroux peut épargner mon frére,
(Je ne peux oublier le meurtre de mon pére)
Mais je pourais du moins, muette à ton aspect,
Me forcer au silence, & peut-être au respect.
Que je demeure esclave, & que mon frére vive.

EGISTE.

Je vais fraper ton frére, & tu vivras captive;
Ma vengeance est entiére: Au bord de son cercueil,
Je te vois sans effet abaisser ton orgueil.

CLITEMNESTRE.

Egiste, c'en est trop: c'est trop braver, peut-être,
Et la veuve & le sang du Roi qui fut ton Maitre.
Je défendrai mon fils: & malgré tes fureurs
Tu trouveras sa mére encor plus que ses sœurs.
Que veux-tu? ta grandeur, que rien ne peut détruire,
Oreste en ta puissance, & qui ne peut te nuire,

Electre

Electre enfin foumife, & prête à te fervir,
Iphife à tes genoux, rien ne peut te fléchir!
Va, de tes cruautés je fus affez complice;
Je t'ai fait en ces lieux un trop grand facrifice.
Faut-il pour t'affermir dans ce funefte rang,
T'abandonner encor le plus pur de mon fang?
N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide!
L'un maffacre ma fille aux campagnes d'Aulide,
L'autre m'arrache un fils, & l'égorge à mes yeux,
Sur la cendre du pére, à l'afpect de fes Dieux.
Tombe avec moi plutôt ce fatal diadème,
Odieux à la Grèce, & pefant à moi-même!
Je t'aimai, tu le fçais: c'eft un de mes forfaits:
Et le crime fubfifte ainfi que mes bienfaits.
Mais enfin de mon fang mes mains feront avares:
Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares:
J'arrèterai ton bras levé pour le verfer:
Tremble, tu me connais... tremble de m'offenfer.
Nos nœuds me font facrés, & ta grandeur m'eft chère;
Mais Orefte eft mon fils, arrête, & crain fa mère.

ELECTRE.

Vous paffez mon efpoir. Non, Madame, jamais
Le fond de votre cœur n'a conçu les forfaits.
Continuez, vengez vos enfans & mon père.

EGISTE.

Vous comblez la mefure, efclave téméraire.
Quoi donc, d'Agamemnon la veuve & les enfans

Arrê-

Arrèteraient mes coups par des cris menaçans!
Quel démon vous aveugle, ô Reine malheureuſe?
Et de qui prenez-vous la défenſe odieuſe?
Contre qui, juſte Ciel!... Obéiſſez, courez:
Que tous deux dans l'inſtant à la mort ſoient livrés.

SCENE IV.

EGISTE, CLITEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, DIMAS.

DIMAS.

Seigneur!

EGISTE.

Parlez. Quel eſt ce déſordre funeſte?
Vous vous troublez.

DIMAS.

On vient de reconnaître Oreſte.

IPHISE.

Qui, lui?

CLITEMNESTRE.

Mon fils?

ELECTRE.

Mon frére?

EGIS-

EGISTE.

Eh bien, eſt-il puni?

DIMAS.

Il ne l'eſt pas encor.

EGISTE.

Je ſuis déſobéi!

DIMAS.

Oreſte s'eſt nommé, dès qu'il a vû Pammène.
Pilade, cet ami qui partage ſa chaîne,
Montre aux ſoldats émus le fils d'Agamemnon:
Et je crains la pitié pour cet auguſte nom.

EGISTE.

Allons, je vais paraître, & preſſer leur ſuplice.
Qui n'oſe me venger ſentira ma juſtice.
Vous, retenez ſes ſœurs; & vous, ſuivez mes pas;
Le ſang d'Agamemnon ne m'épouvante pas.
Quels mortels & quels Dieux pouraient ſauver Oreſte,
Du pére de Pliſtène, & du fils de Thieſte?

SCENE V.

CLITEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

SUivez-le, montrez-vous, ne craignez rien, parlez;
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.

ELECTRE.

Au nom de la Nature, achevez votre ouvrage;
De Clitemnestre enfin déployez le courage;
Volez, conduisez-nous.

CLITEMNESTRE.

Mes filles, ces soldats
Me respectent à peine, & retiennent vos pas.
Demeurez; c'est à moi, dans ce moment si triste,
De répondre des jours & d'Oreste & d'Egiste;
Je suis épouse & mére: & je veux à la fois,
Si j'en peux être digne, en remplir tous les droits.

Elle sort.

SCENE VI.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

AH! le Dieu qui nous perd en sa rigueur persiste;
En défendant Oreste, elle ménage Egiste.
Les cris de la pitié, du sang & des remords
Seront contre un Tyran d'inutiles efforts.
Egiste furieux, & brûlant de vengeance,
Consomme ses forfaits pour sa propre défense;
Il condamne, il est Maître, il frape, il faut périr.

ELECTRE.

Et j'ai pû le prier avant que de mourir!
Je descens dans la tombe avec cette infamie;
Avec le désespoir de m'être démentie!
J'ai suplié ce monstre, & j'ai hâté ses coups.
Tout ce qui dût servir s'est tourné contre nous.
Que font tous ces amis dont se vantait Pammène;
Ces peuples dont Egiste a soulevé la haine,
Ces Dieux qui de mon frére armaient le bras vengeur,
Et qui lui défendaient de consoler sa sœur;
Ces filles de la nuit, dont les mains infernales
Secouaient leurs flambeaux sous ces voutes fatales?
Quoi! la Nature entiére, en ce jour de terreur,
Paraissait à ma voix s'armer en ma faveur:
Et tout est pour Egiste, & mon frére est sans vie;
Et les Dieux, les mortels, & l'Enfer m'ont trahie!

SCENE VII.

ELECTRE, PILADE, IPHISE.

ELECTRE.

EN est-ce fait, Pilade?

PILADE.

Oui, tout est accompli;
Tout change, Electre est libre, & le Ciel obéi.

ELECTRE.

Comment ?

PILADE.

Oreſte régne, & c'eſt lui qui m'envoie.

IPHISE.

Juſtes Dieux !

ELECTRE.

Je ſuccombe à l'excès de ma joie.
Oreſte ? eſt-il poſſible ?

PILADE.

Oreſte tout-puiſſant
Va venger ſa famille, & le ſang innocent.

ELECTRE.

Quel miracle a produit un deſtin ſi proſpère ?

PILADE.

Son courage, ſon nom, le nom de votre père,
Le vôtre, vos vertus, l'excès de vos malheurs,
La pitié, la juſtice, un Dieu qui parle aux cœurs.
Par les ordres d'Egiſte on amenait à peine,
Pour mourir avec nous, le fidèle Pammène ;
Tout un peuple ſuivait, morne, glacé d'horreur ;
J'entrevoyais ſa rage à travers ſa terreur ;
La garde retenait leurs fureurs interdites.
Oreſte ſe tournant vers ſes fiers ſatellites,
Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos Rois :
L'oſez-vous ? A ces mots, au ſon de cette voix,
A ce front où brillait la majeſté ſuprême,
Nous avons tous crû voir Agamemnon lui-même,

Qui perçant du tombeau les goufres éternels,
Revenait en ces lieux commander aux mortels.
Je parle, tout s'émeut, l'amitié perſuade;
On reſpecte les nœuds d'Oreſte & de Pilade.
Des ſoldats avançaient pour nous enveloper;
Ils ont levé le bras, & n'ont oſé fraper:
Nous ſommes entourés d'une foule attendrie:
Le zèle s'enhardit, l'amour devient furie.
Dans les bras de ce peuple Oreſte était porté.
Egiſte avec les ſiens, d'un pas précipité,
Vole, croit le punir, arrive, & voit ſon Maître.
J'ai vû tout ſon orgueil à l'inſtant diſparaître,
Ses eſclaves le fuir, ſes amis le quitter,
Dans ſa confuſion ſes ſoldats l'inſulter.
O jour d'un grand exemple! ô juſtice ſuprême!
Des fers que nous portions il eſt chargé lui-même;
La ſeule Clitemneſtre accompagne ſes pas,
Le protége, l'arrache aux fureurs des ſoldats,
Se jette au milieu d'eux, & d'un front intrépide
A la fureur commune enléve le perfide,
Le tient entre ſes bras, s'expoſe à tous les coups,
Et conjure ſon fils d'épargner ſon époux.
Oreſte parle au peuple, il reſpecte ſa mére,
Il remplit les devoirs & de fils & de frére.
A peine délivré du fer de l'ennemi,
C'eſt un Roi triomphant ſur ſon Trône affermi.

IPHISE.

Courons, venez orner ce triomphe d'un frére;

Voyons Oreste heureux, & consolons ma mére.

ELECTRE.

Quel bonheur inouï par les Dieux envoyé!
Protecteur de mon sang, héros de l'amitié,
Venez.

PILADE *à sa suite.*

Brisez, amis, ces chaînes si cruelles;
Fers, tombez de ses mains. Le sceptre est fait pour elles.

On lui ôte ses chaines.

SCENE VIII.

ELECTRE, IPHISE, PILADE, PAMMENE.

ELECTRE.

AH Pammène! où trouver mon frére, mon vengeur?
Pourquoi ne vient-il pas?

PAMMENE.

Ce moment de terreur
Est destiné, Madame, à ce grand sacrifice,
Que la cendre d'un pére attend de sa justice:
Tel est l'ordre qu'il suit. Cette tombe est l'Autel
Où sa main doit verser le sang du criminel.
Daignez l'attendre ici, tandis qu'il venge un pére.
Ce devoir redoutable est juste & nécessaire.

Mais

Mais ce ſpectacle horrible aurait ſouillé vos yeux.
Vous connaiſſez les loix qu'Argos tient de ſes Dieux:
Elles ne ſouffrent point que vos mains innocentes
Avant le tems preſcrit preſſent ſes mains ſanglantes.

IPHISE.

Mais que fait Clitemneſtre en ce comble d'horreur?
Voyons-la.

PAMMENE.

Clitemneſtre en proie à ſa fureur,
De ſon indigne époux défend encor la vie;
Elle opoſe à ſon fils une main trop hardie.
Pour ce grand criminel, qui touche à ſon trépas,
Elle demande grace, & ne l'obtiendra pas.
On dit que dans ce trouble on voit les Euménides,
Sourdes à la priére, & de meurtres avides,
Miniſtres des arrêts prononcés par le ſort,
Marcher autour d'Oreſte, en apellant la mort.

IPHISE.

Jour terrible & ſanglant, ſoyez un jour de grace.
Terminez les malheurs attachés à ma race.
Ah, ma ſœur! ah, Pilade! entendez-vous ces cris?

ELECTRE.

C'eſt ma mére!

PAMMENE.

Elle-même.

CLITEMNESTRE *derriére la ſcène.*

Arrête!

IPHISE.

Ciel!

CLITEMNESTRE.

(*derriére la ſcène.*)

Mon fils!

ELECTRE.

Il frape Egiſte. Achève, & ſois inéxorable;
Venge-nous, venge-la; tranche un nœud ſi coupable;
Immole entre ſes bras cet infame aſſaſſin.
Frape, dis-je.

CLITEMNESTRE.

Mon fils, ... j'expire de ta main.

PILADE.

O deſtinée!

IPHISE.

O crime!

ELECTRE.

Ah, trop malheureux frére!
Quel forfait a puni les forfaits de ma mére?
Jour à jamais affreux!



SCENE

SCENE IX.

Les Acteurs précédens, ORESTE.

ORESTE.

O Terre entr'ouvre-toi;
Clitemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi.
Je vous suis aux Enfers, éternelles victimes;
Je dispute avec vous de tourmens & de crimes.

ELECTRE.

Qu'avez-vous fait, cruel?

ORESTE.

Elle a voulu sauver....
Et les frapant tous deux.... Je ne puis achever....

ELECTRE.

Quoi! de la main d'un fils! quoi, par ce coup funeste,
Vous?...

ORESTE.

Non, ce n'est pas moi; non, ce n'est point Oreste.
Un pouvoir effroyable a seul conduit mes coups.
Exécrable instrument d'un éternel couroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un pére,
Banni du monde entier par celui de ma mére;
Patrie, Etats, parens, que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout est perdu pour moi!

Soleil

Soleil qu'épouvanta cette affreuſe contrée,
Soleil qui reculas pour le feſtin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats!
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas?
Dieux, Tyrans éternels, puiſſance impitoyable,
Dieux qui me puniſſez, qui m'avez fait coupable,
Eh bien, quel eſt l'exil que vous me deſtinez?
Quel eſt le nouveau crime où vous me condamnez?
Parlez.... Vous prononcez le nom de la Tauride;
J'y cours, j'y vais trouver la Prêtreſſe homicide,
Qui n'offre que du ſang à des Dieux en couroux,
A des Dieux moins cruels, moins barbares que vous.

ELECTRE.

Demeurez. Conjurez leur juſtice & leur haine.

PILADE.

Je te ſuivrai par-tout où leur fureur t'entraîne.
Que l'amitié triomphe, en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels & du couroux des Dieux.

Fin du cinquième & dernier Acte.



AMELIE

AMÉLIE
OU LE
DUC DE FOIX,
TRAGÉDIE.

Réprefentée au mois de Décembre 1752.

PRE-

PREFACE.

LE fonds de cette Tragédie n'eſt point une fiction. Un Duc de Bretagne en 1387. commanda au Seigneur de *Bavalan* d'aſſaſſiner le Connétable de *Cliſſon. Bavalan* le lendemain dit au Duc qu'il avait obéï. Le Duc alors voyant toute l'horreur de ſon crime, & en redoutant les ſuites funeſtes s'abandonna au plus violent déſeſpoir. *Bavalan* le laiſſa quelque tems ſentir ſa faute & ſe livrer au repentir, enfin il lui aprit qu'il l'avait aimé aſſez pour déſobéir a ſes ordres &c.

On a tranſporté cet événement dans d'autres tems & dans d'autres pays pour des raiſons particuliéres.



ACTEURS.

ACTEURS.

LE DUC DE FOIX.

AMELIE.

VAMIR, Frére du Duc de Foix.

LISOIS.

TAISE, Confidente d'Amélie.

Un Officier du Duc de Foix.

EMAR, Confident de Vamir.

La Scène est dans le Palais du Duc de Foix.

AME-



AMÉLIE
OU LE
DUC DE FOIX,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

SOuffrez qu'en arrivant dans ce féjour d'allarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes.
Le grand cœur d'Amélie eſt du parti des Rois;
Contre eux, vous le ſavez, je ſers le Duc de Foix;
Ou plutôt je combats ce redoutable Maire,
Ce Pepin qui du Trône heureux dépoſitaire,
En ſubjuguant l'Etat en ſoutient la ſplendeur,
Et de Thierri ſon Maître oſe être protecteur.

Le

Le Duc de Foix ici vous tient ſous ſa puiſſance ;
J'ai de ſa paſſion prévû la violence,
Et ſur lui, ſur moi-même, & ſur votre intérêt,
Je viens ouvrir mon cœur, & dicter mon arrêt.
Ecoutez-moi, Madame, & vous pourrez connaître
L'ame d'un vrai ſoldat digne de vous peut-être.

AMELIE.

Je ſai quel eſt Liſois : ſa noble intégrité
Sur ſes lévres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai ſans peine.

LISOIS.

Sachez que ſi dans Foix mon zèle me ramène,
Si de ce Prince altier j'ai ſuivi les drapeaux,
Si je cours pour lui ſeul à des périls nouveaux,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance,
Qui le ſoumet au Maure & l'enlève à la France.
Mais dans ces tems affreux de diſcorde & d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur :
Non que pour ce Héros mon ame prévenue
Prétende à ſes défauts fermer toujours ma vue ;
Je ne m'aveugle pas, je vois avec douleur
De ſes emportemens l'indiſcrète chaleur ;
Je vois que de ſes ſens l'impétueuſe yvreſſe
L'abandonne aux excès d'une ardente jeuneſſe ;
Et ce torrent fougueux, que j'arrète avec ſoin,
Trop ſouvent me l'arrache, & l'emporte trop loin.
Mais il a des vertus qui rachètent ſes vices :

Eh !

Eh! qui ſaurait, Madame, où placer ſes ſervices,
S'il ne nous falait ſuivre, & ne chérir jamais,
Que des cœurs ſans faibleſſe, & des Princes parfaits?
Tout le mien eſt à lui; mais enfin cette épée
Dans le ſang des Français à regret s'eſt trempée.
Je voudrais à l'Etat rendre le Duc de Foix.

AMELIE.

Seigneur, qui le peut mieux que le ſage Liſois?
Si ce Prince égaré chérit encor ſa gloire,
C'eſt à vous de parler, & c'eſt vous qu'il doit croire.
Dans quel affreux parti s'eſt-il précipité!

LISOIS.

Je ne peux à mon choix fléchir ſa volonté.
J'ai ſouvent de ſon cœur aigriſſant les bleſſures,
Revolté ſa fierté par des vérités dures.
Vous ſeule à votre Roi le pouriez rapeler,
Et c'eſt de quoi ſurtout je cherche à vous parler.
Dans des tems plus heureux j'oſai, belle Amélie,
Conſacrer à vos loix le reſte de ma vie;
Je crus que vous pouviez, approuvant mon deſſein,
Accepter ſans mépris mon hommage & ma main;
Mais à d'autres deſtins je vous vois réſervée.
Par les Maures cruels dans Leucate enlevée,
Lorſque le ſort jaloux portoit ailleurs mes pas,
Cet heureux Duc de Foix vous ſauva de leurs bras.
La gloire en eſt à lui, qu'il en ait le ſalaire;
Il a par trop de droits mérité de vous plaire:
Il eſt Prince, il eſt jeune, il eſt votre vengeur;

Ses bienfaits & ſon nom, tout parle en ſa faveur;
La juſtice & l'amour vous preſſent de vous rendre.
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre.
Je me tais.... Cependant s'il faut vous mériter,
A tout autre qu'à lui j'irais vous diſputer;
Je céderais à peine aux enfans des Rois même.
Mais ce Prince eſt mon Chef: il me chérit, je l'aime:
Liſois ni vertueux, ni ſuperbe à demi,
Aurait bravé le Prince, & cédé à ſon ami.
Je fais plus, de mes ſens maitriſant la faibleſſe,
J'oſe de mon rival appuyer la tendreſſe,
Vous montrer votre gloire, & ce que vous devez
Au Héros qui vous ſert, & par qui vous vivez.
Je verrai d'un œil ſec, & d'un cœur ſans envie,
Cet Hymen qui pouvait empoiſonner ma vie.
Je réunis pour vous mon ſervice & mes vœux;
Ce bras qui fut à lui, combattra pour tous deux.
Voilà mes ſentimens: Si je me ſacrifie,
L'amitié me l'ordonne, & ſurtout la patrie.
Songez que ſi l'Hymen vous range ſous ſa loi,
Si le Prince eſt à vous, il eſt à votre Roi.

AMELIE.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple!
Que vous donnez au monde un rare & grand exemple!
Quoi ce cœur (je le crois ſans feinte & ſans détour)
Connait l'amitié ſeule, & ſait braver l'amour!
Il faut vous admirer quand on ſait vous connaitre;

Vous

Vous servez votre ami, vous servirez mon Maître:
Un cœur si généreux doit penser comme moi;
Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur Roi.
Eh bien! de vos vertus je demande une grace.

LISOIS.

Vos ordres sont sacrés, que faut-il que je fasse?

AMELIE.

Vos conseils généreux me pressent d'accepter
Ce rang dont un grand Prince a daigné me flatter.
Je ne me cache point combien son choix m'honore;
J'en vois toute la gloire; & quand je songe encore,
Qu'avant qu'il fût épris de ce funeste amour,
Il daigna me sauver & l'honneur & le jour,
Tout ennemi qu'il est de son Roi légitime,
Tout allié du Maure, & protecteur du crime,
Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits,
Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.
Mais malgré son service & ma reconnaissance,
Il faut par des refus répondre à sa constance.
Sa passion m'afflige, il est dur à mon cœur,
Pour prix de ses bontés, de causer son malheur;
Non, Seigneur, il lui faut épargner cet outrage.
Qui pourait mieux que vous gouverner son courage?
Est-ce à ma faible voix d'annoncer son devoir?
Je suis loin de chercher ce dangereux pouvoir.
Quel appareil affreux! quel tems pour l'Hymenée!
Des armes de mon Roi la ville environnée,

 N'at-

N'attend que des assauts, ne voit que des combats;
Le sang de tous côtés coule ici sous mes pas;
Armé contre mon Maître, armé contre son frère!
Que de raisons!.. Seigneur, c'est en vous que j'espère.
Pardonnez... achevez vos desseins généreux;
Qu'il me rende à mon Roi, c'est tout ce que je veux.
Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire;
Vous devez sur son cœur avoir pris quelque empire.
Un esprit mâle & ferme, un ami respecté,
Fait parler le devoir avec autorité;
Ses conseils sont des loix.

LISOIS.

Il en est peu, Madame,
Contre les passions qui subjuguent son ame,
Et son emportement a droit de m'allarmer.
Le Prince est soupçonneux, & j'osai vous aimer;
Quels que soient les ennuis dont votre cœur soupire,
Je vous ai déja dit ce que j'ai dû vous dire.
Laissez-moi ménager son esprit ombrageux;
Je crains d'effaroucher ses feux impétueux;
Je sais à quels excès irait sa jalousie,
Quel poison mes discours répandraient sur sa vie:
Je vous perdrais peut-être, & mes soins dangereux,
Madame, avec un mot feraient trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire;
Pesez sans passion l'honneur qu'il vous veut faire:
Moi, libre entre vous deux, souffrez que dès ce jour,

Ou-

Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, & maître de mon ame,
J'abandonne à leur sort & vos vœux & sa flamme.
Je crains de l'outrager, je crains de vous trahir,
Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
Madame, & puisqu'enfin la France vous est chère,
Rendez-lui ce Héros, qui serait son appui.
Je vous laisse y penser, & je cours près de lui.

SCENE II.

AMELIE, TAISE.

AMELIE.

AH! s'il faut à ce prix le donner à la France,
Un si grand changement n'est pas en ma puissance,
Taïse, & cet Hymen est un crime à mes yeux.

TAÏSE.

Quoi! le Prince à ce point vous serait odieux?
Quoi! dans ces tristes tems de ligues & de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti semble encor si douteux,
Où les enfans des Rois sont divisés entr'eux,
Vous qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour l'unique douceur d'aimer & d'être aimée,
Pouvez-vous n'opposer qu'un sentiment d'horreur

Aux ſoupirs d'un Héros, qui fut votre vengeur?
Vous ſçavez que ce Prince au rang de ſes ancètres
Compte les premiers Rois que la France eut pour Maîtres.
D'un puiſſant appanage il eſt né Souverain;
Il vous aime, il vous ſert, il vous offre ſa main.
Ce rang à qui tout céde, & pour qui tout s'oublie,
Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,
Ce rang qui touche au Trône, & qu'on met à vos pieds,
Peut-il cauſer les pleurs dont vos yeux ſont noyés?

AMELIE.

Quoi, pour m'avoir ſauvée, il faudra qu'il m'oprime!
De ſon fatal ſecours je ſerai la victime!
Je lui dois tout ſans doute, & c'eſt pour mon malheur.

TAÏSE.

C'eſt être trop injuſte.

AMELIE.

Eh bien, connais mon cœur,
Mon devoir, mes douleurs, le deſtin qui me lie;
Je mets entre tes mains le ſecret de ma vie;
De ta foi déſormais c'eſt trop me défier,
Et je me livre à toi pour me juſtifier.
Voi combien mon devoir à ſes vœux eſt contraire;
Mon cœur n'eſt point à moi, ce cœur eſt à ſon frère.

TAÏSE.

Quoi! ce vaillant Vamir?

AMELIE.

Nos ſermens mutuels
Dévançaient les ſermens réſervés aux Autels.
J'attendais dans Leucate en ſecret retirée,
Qu'il y vint dégager la foi qu'il m'a jurée,
Quand les Maures cruels, inondant nos déſerts,
Sous mes toits embraſés me chargèrent de fers.
Le Duc eſt l'allié de ce peuple indomtable;
Il me ſauva, Taïſe, & c'eſt ce qui m'accable.
Mes jours à mon amant ſeront-ils réſervés?
Jours triſtes, jours affreux, qu'un autre a conſervés.

TAÏSE.

Pourquoi donc avec lui vous obſtinant à feindre,
Nourir en lui des feux qu'il vous faudrait éteindre?
Il eût pû reſpecter ces ſaints engagemens;
Vous euſſiez mis un frein à ſes emportemens.

AMELIE.

Je ne le puis, le Ciel, pour combler mes miſéres,
Voulut l'un contre l'autre animer les deux fréres.
Vamir toujours fidéle à ſon Maître, à nos Lois,
A contre un revolté vengé l'honneur des Rois.
De ſon rival altier tu vois la violence;
J'oppoſe à ſes fureurs un douloureux ſilence;
Il ignore du moins qu'en des tems plus heureux,
Vamir a prévenu ſes deſſeins amoureux:
S'il en était inſtruit, ſa jalouſie affreuſe
Le rendrait plus à craindre, & moi plus malheureuſe.

C'en eſt trop, il eſt tems de quitter ſes Etats.
Fuyons des ennemis; mon Roi me tend les bras.
Ces priſonniers, Taïſe, à qui le ſang te lie,
De ces murs en ſecret méditent leur ſortie:
Ils pouront me conduire; ils pourront m'eſcorter;
Il n'eſt point de péril que je n'oſe affronter.
Je hazarderai tout, pourvû qu'on me délivre
De la priſon illuſtre où je ne ſçaurais vivre.

TAÏSE.

Madame, il vient à vous.

AMELIE.

Je ne puis lui parler;
Il verrait trop mes pleurs toujours prêts à couler.
Que ne puis-je à jamais éviter ſa pourſuite!

SCENE III.

LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAISE.

LE DUC *à Taïſe.*

Eſt-ce elle qui m'échape? eſt-ce elle qui m'évite?
Taïſe, demeurez; vous connaiſſez trop bien
Les tranſports douloureux d'un cœur tel que le mien.
Vous ſavez ſi je l'aime, & ſi je l'ai ſervie,
Si j'attens d'un regard le deſtin de ma vie.
Qu'elle n'étende pas l'excès de ſon pouvoir

Juſ-

Jusqu'à porter ma flamme au dernier desespoir.
Je hais ces vains respects, cette reconnaissance,
Que sa froideur timide oppose à ma constance;
Le plus léger délai m'est un cruel refus,
Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
C'est en vain qu'à la France, à son Maître fidéle,
Elle étale à mes yeux le faste de son zéle.
Il est tems que tout céde à mon amour, à moi,
Qu'elle trouve en moi seul sa patrie & son Roi.
Elle me doit la vie, & jusqu'à l'honneur même;
Et moi je lui dois tout, puisque c'est moi qui l'aime.
Unis par tant de droits, c'est trop nous séparer;
L'Autel est prêt, j'y cours, allez l'y préparer.

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

SEigneur, songez-vous bien que de cette journée,
Peut-être de l'Etat dépend la destinée?

LE DUC.

Oui, vous me verrez vaincre ou mourir son époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançait, & n'est pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attens sans le craindre, & je vai les combattre.

Crois-

Crois-tu que ma faibleſſe ait pû jamais m'abattre?
Penſes-tu que l'amour, mon tyran, mon vainqueur,
De la gloire en mon ame ait étouffé l'ardeur?
Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire:
Elle a ſur moi ſans doute un ſouverain empire,
Et n'en a point aſſez pour flétrir ma vertu;
Ah, trop ſévère ami, que me reproches-tu?
Non, ne me juge point avec tant d'injuſtice;
Eſt-il quelque Français que l'amour aviliſſe?
Amants, aimés, heureux, ils vont tous aux combats,
Et du ſein du bonheur ils volent au trépas.
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

LISOIS.

Que mon Prince plutôt ſoit digne de lui-même!
Le ſalut de l'Etat m'occupait en ce jour;
Je vous parle du vôtre, & vous parlez d'amour!
Seigneur, des ennemis j'ai viſité l'armée;
Déja de tous côtés la nouvelle eſt ſemée,
Que Vamir votre frére eſt armé contre nous.
Je ſai que dès longtems il s'éloigna de vous;
Vamir ne m'eſt connu que par la renommée;
Mais ſi par le devoir, par la gloire animée,
Son ame écoute encor ces premiers ſentimens,
Qui l'attachaient à vous dans la fleur de vos ans,
Il peut vous ménager une paix néceſſaire;
Et mes ſoins. . . .

LE DUC.

Moi, devoir quelque chofe à mon frére!
Près de mes ennemis mendier fa faveur!
Pour le haïr fans doute, il en coute à mon cœur.
Je n'ai point oublié notre amitié paffée;
Mais puifque ma fortune eft par lui traverfée,
Puifque mes ennemis l'ont détaché de moi,
Qu'il refte au milieu d'eux, qu'il ferve fous un Roi.
Je ne veux rien de lui.

LISOIS.

Votre fiére conftance
D'un Monarque irrité brave trop la vengeance.

LE DUC.

Quel Monarque? un fantome, un Prince efféminé,
Indigne de fa race, efclave couronné,
Sur un Trône avili foumis aux loix d'un Maire?
De Pepin fon Tyran je crains peu la colère;
Je détefte un fujet qui croit m'intimider,
Et je méprife un Roi qui n'ofe commander:
Puifqu'il laiffe ufurper fa grandeur fouveraine,
Dans mes Etats au moins je foutiendrai la mienne.
Ce cœur eft trop altier pour adorer les loix
De ce Maire infolent, l'oppreffeur de fes Rois;
Et Clovis que je compte au rang de mes ancêtres,
N'aprit point à fes fils à remper fous des Maitres.
Les Arabes du moins s'arment pour me venger,
Et Tyran pour Tyran, j'aime mieux l'étranger.

LISOIS.

Vous haïssez un Maire ; & votre haine eſt juſte ;
Mais ils ont des Français ſauvé l'Empire auguſte,
Tandis que nous aidons l'Arabe à l'opprimer ;
Cette triſte alliance a de quoi m'allarmer ;
Nous préparons peut-être un avenir horrible.
L'exemple de l'Eſpagne eſt honteux & terrible ;
Ces brigans Africains ſont des Tyrans nouveaux,
Qui ſont ſervir nos mains à creuſer nos tombeaux.
Ne vaudrait-il pas mieux fléchir avec prudence ?

LE DUC.

Non, je ne peux jamais implorer qui m'offenſe.

LISOIS.

Mais vos vrais intérêts oubliés trop longtems....

LE DUC.

Mes premiers intérêts ſont mes reſſentimens.

LISOIS.

Ah ! vous écoutez trop l'amour & la colère.

LE DUC.

Je le ſai, je ne peux fléchir mon caractère.

LISOIS.

On le peut, on le doit, je ne vous flatte pas ;
Mais en vous condamnant je ſuivrai tous vos pas.
Il faut à ſon ami montrer ſon injuſtice,
L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice ;

Je

Je l'ai dû, je l'ai fait, malgré votre couroux:
Vous y voulez tomber, & j'y cours avec vous.

LE DUC.

Ami, que m'as-tu dit?

LISOIS.

Ce que j'ai dû vous dire.
Ecoutez un peu plus l'amitié qui m'inſpire.
Quel parti prendrez-vous?

LE DUC.

Quand mes brulans deſirs
Auront ſoumis l'objet qui brave mes ſoupirs;
Quand l'ingrate Amélie, à ſon devoir rendue,
Aura remis la paix dans cette ame éperdue,
Alors j'écouterai tes conſeils généreux.
Mais juſqu'à ce moment ſai-je ce que je veux?
Tant d'agitations, de tumultes, d'orages,
Ont ſur tous les objets répandu des nuages.
Puis-je prendre un parti? puis-je avoir un deſſein?
Allons près du Tyran, qui ſeul fait mon deſtin.
Que l'ingrate à ſon gré décide de ma vie,
Et nous déciderons du ſort de la patrie.

Fin du premier Acte.



ACTE

ACTE II.

SCENE I.

LE DUC DE FOIX (*seul.*)

O Sera-t-elle encor refuser de me voir?
Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon désespoir?
Ah! c'est moi seul ici qui tremble de déplaire.
Ame superbe & faible! esclave volontaire!
Cours aux pieds de l'ingrate abaisser ton orgueil;
Voi tes jours dépendans d'un mot & d'un coup d'œil.
Lâche, consume-les dans l'éternel passage
Du dépit aux respects, & des pleurs à la rage.
Pour la derniére fois, je prétens lui parler.
Allons....

SCENE II.

LE DUC, AMELIE, & TAISE (*dans le fond.*)

AMELIE.

J'Espère encor, & tout me fait trembler.
Vamir tenterait-il une telle entreprise?
Que de dangers nouveaux! Ah! que vois-je, Taïse?

LE

LE DUC.

J'ignore quel objet attire ici vos pas;
Mais vos yeux disent trop qu'ils ne me cherchent pas;
Quoi! vous les détournez? Quoi! vous voulez encore
Insulter aux tourmens d'un cœur qui vous adore,
Et de la tyrannie exerçant le pouvoir,
Nourrir votre fierté de mon vain déseſpoir?
C'est à ma triste vie ajouter trop d'allarmes,
Trop flétrir des lauriers arrosés de mes larmes,
Et qui me tiendront lieu de malheur & d'affront,
S'ils ne sont par vos mains attachés sur mon front,
Si votre incertitude, allarmant mes tendresses,
Peut encor démentir la foi de vos promesses.

AMELIE.

Je ne vous promis rien, vous n'avez point ma foi,
Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

LE DUC.

Quoi? lorsque de ma main je vous offrais l'hommage?

AMELIE.

D'un si noble présent j'ai vû tout l'avantage;
Et sans chercher ce rang, qui ne m'était pas dû,
Par de justes respects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême;
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux.

Vous

Vous vous trompiez; il faut rompre enfin le silence:
Je vais vous offenser, je me fais violence:
Mais réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes Rois est gravé dans mon cœur.
Votre sang est auguste, & le mien est sans crime;
Il coula pour l'Etat, que l'étranger opprime.
Cominge, mon ayeul, dans mon cœur a transmis
La haine qu'un Français doit à ses ennemis;
Et sa fille jamais n'acceptera pour Maître,
L'ami de nos Tyrans, quelque grand qu'il puisse être.
Voilà les sentimens que son sang m'a tracés,
Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

LE DUC.

Je suis, je l'avoûrai, surpris de ce langage;
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avais pas prévu que le sort en courroux,
Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
Vous avez fait, Madame, une secrette étude
Du mépris, de l'insulte, & de l'ingratitude;
Et votre cœur enfin, lent à se déployer,
Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,
Tant d'amour pour l'Etat, & tant de politique;
Mais vous qui m'outragez, me connaissez-vous bien?
Vous reste-t-il ici de parti que le mien?
M'osez-vous reprocher une heureuse alliance,
Qui fait ma sûreté, qui soutient ma puissance,

Sans

Sans qui vous gémiriez dans la captivité,
A qui vous avez dû l'honneur, la liberté?
Eſt-ce donc-là le prix de vous avoir ſervie?

AMELIE.

Oui, vous m'avez ſauvée; oui, je vous dois la vie;
Mais de mes triſtes jours ne puis-je diſpoſer?
Me les conſerviez-vous pour les tyranniſer?

LE DUC.

Je deviendrai Tyran, mais moins que vous, cruelle;
Mes yeux liſent trop bien dans votre ame rebelle;
Tous vos prétextes faux m'aprennent vos raiſons;
Je vois mon deshonneur, je vois vos trahiſons.
Quel que ſoit l'inſolent que ce cœur me préfére,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colére:
C'eſt lui ſeul déſormais que mon bras va chercher;
De ſon cœur tout ſanglant j'irai vous arracher;
Et ſi dans les horreurs du ſort qui nous accable,
De quelque joie encor ma fureur eſt capable,
Je la mettrai, perfide, à vous déſeſpérer.

AMELIE.

Non, Seigneur, la raiſon ſçaura vous éclairer:
Non, votre ame eſt trop noble, elle eſt trop élevée,
Pour opprimer ma vie, après l'avoir ſauvée;
Mais ſi votre grand cœur s'aviliſſait jamais,
Juſqu'à perſécuter l'objet de vos bienfaits,
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.

Je vous plains, vous pardonne, & veux vous respecter ;
Je vous ferai rougir de me persécuter ;
Et je conserverai, malgré votre menace,
Une ame sans couroux, sans crainte, & sans audace.

LE DUC.

Arrêtez, pardonnez aux transports égarés,
Aux fureurs d'un Amant, que vous désespérez ;
Je vois trop qu'avec vous Lisois d'intelligence,
D'une Cour qui me hait embrasse la défense ;
Que vous voulez tous deux m'unir à votre Roi,
Et de mon sort enfin disposer malgré moi.
Vos discours sont les siens. Ah ! parmi tant d'allarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?
Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer,
Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger ?
Aimez : il suffira d'un mot de votre bouche.

AMELIE.

Je ne vous cache point que du soin qui me touche
A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis ;
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient ;
Vous les faites couler ; que vos mains les essuyent :
Devenez assez grand pour apprendre à domter
Des feux, que mon devoir me force à rejetter.
Laissez-moi toute entiére à la reconnaissance.

LE DUC.

Ainsi le seul Lisois a votre confiance ;

Mon

Mon outrage eſt connu, je ſçai vos ſentimens.

AMELIE.

Vous les pourrez, Seigneur, connaitre avec le tems;
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
Du généreux Liſois j'ai recherché l'appui;
Imitez ſa grande ame, & penſez comme lui.

SCENE III.

LE DUC (*ſeul.*)

EH bien! c'en eſt donc fait, l'ingrate, la parjure,
A mes yeux ſans rougir étale mon injure;
De tant de trahiſons l'abime eſt découvert.
Je n'avois qu'un ami: c'eſt lui ſeul qui me perd!
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me conſolais des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Tréſor cherché ſans ceſſe, & jamais obtenu,
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même;
Et maintenant pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
Mon deſtin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà, cet ingrat, qui fier de ſon parjure,
Vient encor de ſes mains déchirer ma bleſſure.

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

A Vos ordres, Seigneur, vous me voyez rendu.
D'où vient ſur votre front ce chagrin répandu?
Votre ame aux paſſions longtems abandonnée,
A-t-elle en liberté peſé ſa deſtinée?

LE DUC.

Oui.

LISOIS.

Quel eſt le projet où vous vous arrêtez?

LE DUC.

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités,
De ſentir mon malheur, & d'apprendre à connaître
La perfide amitié d'un rival & d'un traître.

LISOIS.

Comment?

LE DUC.

C'en eſt aſſez.

LISOIS.

C'en eſt trop entre nous.
Ce traître, quel eſt-il?

LE DUC.

Me le demandez-vous?

De

De l'affront inouï qui vient de me confondre,
Quel autre était inftruit, quel autre en doit répondre?
Je fçai trop qu'Amélie ici vous a parlé;
En vous nommant à moi, l'infidelle a tremblé;
Vous affectez fur elle un odieux filence;
Interprète muet de votre intelligence,
Je ne fçai qui des deux je dois plus détefter.

LISOIS.

Vous fentez-vous capable au moins de m'écouter?

LE DUC.

Je le veux.

LISOIS.

Penfez-vous que j'aime encor la gloire?
M'eftimez-vous encor, & pouvez-vous me croire?

LE DUC.

Oui, jufqu'à ce moment je vous crus vertueux:
Je vous crus mon ami.

LISOIS.

Ces titres précieux
Ont été jufqu'ici la régle de ma vie;
Mais vous, méritez-vous que je me juftifie?
Apprenez qu'Amélie avait touché mon cœur,
Avant que de fa vie heureux libérateur,
Vous euffiez, par vos foins, par cet amour fincère,
Sur-tout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi, plus foldat que tendre, & dédaignant toujours

Ce grand art de féduire inventé dans les Cours,
Ce langage flatteur, & fouvent fi perfide,
Peu fait pour mon efprit peut-être trop rigide,
Je lui parlai d'hymen; & ce nœud refpecté,
Reſſerré par l'eftime, & par l'égalité,
Pouvait lui préparer des deftins plus propices,
Qu'un rang plus élevé, mais fur des précipices.
Hier avec la nuit, je vins dans vos remparts;
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
Aujourdhui j'ai revû cet objet de vos larmes;
D'un œil indifférent j'ai regardé fes charmes,
Et je me fuis vaincu, fans rendre de combats;
J'ai fait valoir vos feux, que je n'approuve pas.
J'ai de tous vos bienfaits rappellé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu;
Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous feul, & je me rens juftice;
Et fi ce n'eft affez d'un pareil facrifice,
S'il eft quelque rival qui vous ofe outrager,
Tout mon fang eft à vous, & je cours vous venger.

LE DUC.

Que tout ce que j'entens t'élève & m'humilie!
Ah! tu devais fans doute adorer Amélie;
Mais qui peut commander à fon cœur enflammé?
Non, tu n'as pas vaincu; tu n'avais point aimé.

LISOIS.

J'aimais, & notre amour fuit notre caractère.

LE

LE DUC.

Je ne peux t'imiter: mon ardeur m'eſt trop chère.
Je t'admire avec honte; il le faut avouer.
Mon cœur. . . .

LISOIS.

Aimez-moi, Prince, au lieu de me louer;
Et ſi vous me devez quelque reconnaiſſance,
Faites votre bonheur, il eſt ma récompenſe.
Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
Votre frére nourrit contre votre allié;
La ſuite, croyez-moi, peut en être funeſte;
Vous êtes ſous un joug que ce peuple déteſte;
Je prévois que bientôt on verra réunis
Les débris diſperſés de l'Empire des Lys.
Chaque jour nous produit un nouvel adverſaire;
Hier le Béarnois, aujourdhui votre frère.
Le pur ſang de Clovis eſt toujours adoré;
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc ſacré
Les rameaux diviſés & courbés par l'orage,
Plus unis & plus beaux, ſoient notre unique ombrage.
Vous, placé près du Trône, à ce Trône attaché,
Si les malheurs des tems vous en ont arraché,
A des nœuds étrangers s'il falut vous réſoudre,
L'intérèt qui les forme a droit de les diſſoudre.
On pourrait balancer avec dextérité
Des Maires du Palais la fière autorité;
Et bientôt par vos mains leur puiſſance affaiblie.....

LE DUC.

Je le ſouhaite au moins ; mais crois - tu qu'Amélie,
Dans ſon cœur amolli partagerait mes feux,
Si le même parti nous uniſſait tous deux ?
Penſes - tu qu'à m'aimer je pourais la réduire?

LISOIS.

Dans le fond de ſon cœur je n'ai point voulu lire ;
Mais qu'importent pour vous ſes vœux & ſes deſſeins ?
Faut - il que l'amour ſeul faſſe ici nos deſtins?
Lorſque le grand Clovis aux champs de la Touraine
Détruiſit les vainqueurs de la grandeur Romaine,
Quand ſon bras arrêta, dans nos champs inondés,
Des Ariens ſanglants les torrens débordés,
Tant d'honneurs étaient - ils l'effet de ſa tendreſſe?
Sauva - t - il ſon pays pour plaire à ſa maîtreſſe ?
Mon bras contre un rival eſt prêt à vous ſervir ;
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
On connait peu l'amour, on craint trop ſon amorce ;
C'eſt ſur nos paſſions qu'il a fondé ſa force ;
C'eſt nous qui ſous ſon nom troublons notre repos ;
Il eſt Tyran du faible, eſclave du Héros.
Puiſque je l'ai vaincu, puiſque je le dédaigne,
Sur le ſang de nos Rois ſouffrirez - vous qu'il régne?
Vos autres ennemis par vous ſont abatus ;
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

LE DUC.

Le ſort en eſt jetté, je ferai tout pour elle ;

Il faut bien à la fin déſarmer la cruelle.
Ses loix feront mes loix; ſon Roi ſera le mien;
Je n'aurai de parti, de Maître que le ſien;
Poſſeſſeur d'un tréſor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me réconcilie.
Je lirai dans ſes yeux mon ſort & mon devoir;
Mon cœur eſt enyvré de cet heureux eſpoir.
Je n'ai point de rival, j'avais tort de me plaindre;
Si tu n'ès point aimé, quel mortel ai-je à craindre?
Qui pourait dans ma Cour avoir pouſſé l'orgueil,
Juſqu'à laiſſer vers elle échaper un coup d'œuil?
Enfin, plus de prétexte à ſes refus injuſtes;
Raiſon, gloire, intérêts, & tous ces droits auguſtes
Des Princes de mon ſang, & de mes Souverains,
Sont des liens ſacrés reſſerrés par ſes mains.
Du Roi, puiſqu'il le faut, ſoutenons la Couronne,
La vertu le conſeille, & la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,
Scèler tous les ſermens que je fais à l'amour;
Quant à mes intérêts, que toi ſeul en décide.

LISOIS.

Souffrez donc près du Roi que mon zèle me guide;
Peut-être il eût falu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au Héros, & non pas à l'amant;
Mais ſi d'un ſi grand cœur une femme diſpoſe,
L'effet en eſt trop beau, pour en blâmer la cauſe;
Et mon cœur tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faibleſſe, & rend grace à l'amour.

SCE-

SCENE V.

LE DUC, LISOIS, un Officier.

L'OFFICIER.

SEigneur, auprès des murs les ennemis paraiffent;
On prépare l'affaut, le tems, les périls preffent:
Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

Eh bien! cruels deftins,
Vous l'emportez fur moi, vous trompez mes deffeins;
Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire;
Méritons Amélie en me couvrant de gloire.
Je ne fuis pas en peine, ami, de réfifter
Aux téméraires mains qui m'ofent infulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore,
Je n'en redoute qu'un, c'eft celui que j'adore.

Fin du fecond Acte.



ACTE

ACTE III.

SCENE I.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

LA victoire eſt à nous, vos ſoins l'ont aſſurée ;
Vous avez ſçu guider ma jeuneſſe égarée.
Liſois m'eſt néceſſaire aux conſeils, aux combats,
Et c'eſt à ſa grande ame à diriger mon bras.

LISOIS.

Prince, ce feu guerrier, qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout, quand vous en ſerez maître:
Vous l'avez pû régler, & vous avez vaincu.
Ayez dans tous les tems cette heureuſe vertu:
L'effet en eſt illuſtre, autant qu'il eſt utile.
Le faible eſt inquiet, le grand homme eſt tranquille.

LE DUC.

Eh! l'amour eſt-il fait pour la tranquillité?
Mais ce Chef inconnu, ſur nos remparts monté,
Qui tint ſeul ſi longtems la victoire en balance,
Qui m'a rendu jaloux de ſa haute vaillance,
Que devient-il?

LISOIS.

Seigneur, environné de morts,
Il a ſeul repouſſé nos plus puiſſans efforts.
Mais ce qui me confond, & qui doit vous ſurprendre,
Pouvant nous échaper, il eſt venu ſe rendre;
Sans vouloir ſe nommer, & ſans ſe découvrir,
Il accuſait le Ciel, & cherchait à mourir.
Un ſeul de ſes ſuivants auprès de lui partage
La douleur qui l'accable, & le ſort qui l'outrage.

LE DUC.

Quel eſt donc, cher ami, ce Chef audacieux,
Qui cherchant le trépas ſe cachait à nos yeux?
Son caſque était fermé. Quel charme inconcevable,
Quand je l'ai combattu, le rendait reſpectable?
Un je ne ſçai quel trouble en moi s'eſt élevé:
Soit que ce triſte amour, dont je ſuis captivé,
Sur mes ſens égarés répandant ſa tendreſſe,
Juſqu'au ſein des combats m'ait prêté ſa faibleſſe,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions,
Par la molle douceur de ſes impreſſions;
Soit plutôt que la voix de ma triſte patrie
Parle encor en ſecret au cœur qui l'a trahie,
Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur,
Corrompe en tous les tems ma gloire & mon bonheur.

LISOIS.

Quant aux traits dont votre ame a ſenti la puiſſance,

Tous

Tous les conſeils ſont vains, agréez mon ſilence.
Mais ce ſang des Français, que nos mains ſont couler,
Mais l'Etat, la Patrie, il faut vous en parler.
Vos nobles ſentimens peuvent encor paraître:
Il eſt beau de donner la paix à votre Maître.
Son égal aujourdhui, demain dans l'abandon,
Vous vous verriez réduit à demander pardon.
Sûr enfin d'Amélie, & de votre fortune,
Fondez votre grandeur ſur la cauſe commune;
Ce guerrier, quel qu'il ſoit, remis entre vos mains,
Pourra ſervir lui-même à vos juſtes deſſeins:
De cet heureux moment ſaiſiſſons l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie eſt le gage,
Je la tiendrai: je vai de ce même moment,
Préparer les eſprits à ce grand changement.
A tes conſeils heureux tous mes ſens s'abandonnent;
La gloire, l'hymenée & la paix me couronnent;
Et libre des chagrins où mon cœur fut noyé,
Je dois tout à l'amour, & tout à l'amitié.

SCENE II.

LISOIS, VAMIR, EMAR *dans le fond du Théatre.*

LISOIS.

JE me trompe, ou je vois ce captif qu'on améne;
Un des ſiens l'accompagne; il ſe ſoutient à peine;

Il

Il paraît accablé d'un déſeſpoir affreux.

VAMIR.

Où ſuis-je? Où vai-je? O Ciel!

LISOIS.

Chevalier généreux,
Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,
Où l'on n'abuſe point d'une faible victoire,
Où l'on ſçait reſpecter de braves ennemis :
C'eſt en de nobles mains que le ſort vous a mis.
Ne puis-je vous connaître? & faut-il qu'on ignore
De quel grand priſonnier le Duc de Foix s'honore?

VAMIR.

Je ſuis un malheureux, le jouet des deſtins,
Dont la moindre infortune eſt d'être entre vos mains.
Souffrez qu'au Souverain de ce ſéjour funeſte
Je puiſſe au moins cacher un ſort que je déteſte;
Me faut-il des témoins encor de mes douleurs?
On apprendra trop tôt mon nom & mes malheurs.

LISOIS.

Je ne vous preſſe point, Seigneur; je me retire;
Je reſpecte un chagrin dont votre cœur ſoupire.
Croyez que vous pourez retrouver parmi nous
Un deſtin plus heureux & plus digne de vous.

SCE-

SCENE III.

VAMIR, EMAR.

VAMIR.

UN deſtin plus heureux! mon cœur en déſeſpère:
J'ai trop vécu.

EMAR.

Seigneur, dans un ſort ſi contraire,
Rendez graces au Ciel, de ce qu'il a permis
Que vous ſoyez tombé ſous de tels ennemis,
Non ſous le joug affreux d'une main étrangère.

VAMIR.

Qu'il eſt dur bien ſouvent d'être aux mains de ſon frère!

EMAR.

Mais enſemble élevés, dans des tems plus heureux,
La plus tendre amitié vous uniſſait tous deux.

VAMIR.

Il m'aimait autrefois; c'eſt ainſi qu'on commence:
Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance.
Il ne ſçait pas encor ce qu'il me fait ſouffrir,
Et mon cœur déchiré ne ſaurait le haïr.

EMAR.

Il ne ſoupçonne pas qu'il ait en ſa puiſſance
Un frére infortuné qu'animait la vengeance.

VAMIR.

Non, la vengeance, ami, n'entra point dans mon cœur;
Qu'un ſoin trop différent égara ma valeur!
Juſte Ciel! eſt-il vrai ce que la renommée
Annonçait dans la France à mon ame allarmée?
Eſt-il vrai qu'Amélie, après tant de ſermens,
Ait violé la foi de ſes engagemens?
Et pour qui? juſte Ciel! O comble de l'injure!
O nœuds du tendre amour, ô loix de la Nature!
Liens ſacrés des cœurs, êtes-vous tous trahis?
Tous les maux dans ces lieux ſont ſur moi réunis.
Frére injuſte, cruel!

EMAR.

Vous diſiez qu'il ignore
Que parmi tant de biens, qu'il vous enléve encore,
Amélie en effet eſt le plus précieux,
Qu'il n'avait jamais ſçû le ſecret de vos feux.

VAMIR.

Elle le ſait, l'ingrate; elle ſçait que ma vie
Par d'éternels ſermens à la ſienne eſt unie;
Elle ſait qu'aux Autels nous allions confirmer
Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer,
Quand le Maure enleva mon unique eſpérance:
Et je n'ai pû ſur eux achever ma vengeance!
Et mon frére a ravi le bien que j'ai perdu!
Il jouït des malheurs dont je ſuis confondu.
Quel eſt donc en ces lieux le deſſein qui m'entraîne?

La

La consolation, trop funeste & trop vaine;
De faire avant ma mort à ses traîtres appas
Un reproche inutile, & qu'on n'entendra pas!
Allons; je périrai, quoi que le Ciel décide,
Fidèle au Roi mon Maître, & même à la perfide.
Peut-être en apprenant ma constance & mon sort,
Dans les bras de mon frére elle plaindra ma mort.

EMAR.

Cachez vos sentimens; c'est lui qu'on voit paraître.

VAMIR.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître?

SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, EMAR.

LE DUC.

CE mystère m'irrite, & je prétens savoir
Quel guerrier les destins ont mis en mon pouvoir:
Il semble avec horreur qu'il détourne la vuë.

VAMIR.

O lumiére du jour, pourquoi m'es-tu renduë?
Te verrai-je! infidèle! en quels lieux? à quel prix?

LE DUC.

Qu'entens-je? Et quels accens ont frapé mes esprits!

VAMIR.

M'as-tu pû méconnaître?

LE DUC.

Ah Vamir! ah mon frère!

VAMIR.

Ce nom jadis ſi cher, ce nom me déſeſpère.
Je ne le ſuis que trop ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

LE DUC.

Tu n'ès plus que mon frére, & mon cœur te pardonne;
Mais je te l'avoûrai, ta cruauté m'étonne.
Si ton Roi me pourſuit, Vamir, était-ce à toi
A briguer, à remplir cet odieux emploi?
Que t'ai-je fait?

VAMIR.

Tu fais le malheur de ma vie:
Je voudrais qu'aujourdhui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux!

VAMIR.

Les troubles de mon cœur ſont encor plus affreux.

LE DUC.

J'euſſe aimé contre un autre à montrer mon courage.
Vamir, que je te plains!

VAMIR.

Je te plains davantage,
De haïr ton pays, de trahir fans remors,
Et le Roi qui t'aimait, & le fang dont tu fors.

LE DUC.

Arrête, épargne-moi l'infâme nom de traître;
A cet indigne mot, je m'oublirais peut-être.
Non, mon frére, jamais je n'ai moins mérité
Le reproche odieux de l'infidélité.
Je fuis prêt de donner à nos triftes Provinces,
A la France fanglante, au refte de nos Princes,
L'exemple augufte & faint de la réunion,
Après l'avoir donné de la divifion.

VAMIR.

Toi, tu pourais....

LE DUC.

Ce jour, qui femble fi funefte,
Des feux de la difcorde éteindra ce qui refte.

VAMIR.

Ce jour eft trop horrible.

LE DUC.

Il va combler mes vœux.

VAMIR.

Comment?

LE DUC.

Tout eft changé; ton frére eft trop heureux.

VAMIR.

Je le crois : on disait que d'un amour extrême,
Violent, effrené, (car c'est ainsi qu'on aime)
Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

LE DUC.

J'aime, oui, la renommée a pu le publier ;
Oui, j'aime avec fureur. Une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta présence.
Oui, mes ressentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.

(A sa suite.)

Allez, & dites-lui que deux malheureux frères,
Jettés par le destin dans des partis contraires,
Pour marcher désormais sous le même étendard,
De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.

(A Vamir.)

Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie :
Pour me justifier, il suffit qu'on la voie.

VAMIR.

Cruel ! . . . elle vous aime ?

LE DUC.

Elle le doit du moins :
Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins ;
Il n'en est plus, je veux que rien ne nous sépare.

VAMIR.

Quels effroyables coups le cruel me prépare !

Ecou-

Ecoute; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter?
Me connois-tu? Sais-tu ce que j'osais tenter?
Dans ces funestes lieux sais-tu ce qui m'amène?

LE DUC.

Oublions ces sujets de discorde & de haine.

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, AMELIE.

AMELIE.

Ciel! qu'est-ce que je vois? Je me meurs.

LE DUC.

Ecoutez:
Mon bonheur est venu de nos calamités;
J'ai vaincu; je vous aime, & je retrouve un frère;
Sa présence à mes yeux vous rend encor plus chère:
Et vous, mon frére, & vous, soyez ici témoin,
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre reproche, ou bien votre priére,
Le généreux Lisois, le Roi, la France entiére,
Demanderaient ensemble, & qu'ils n'obtiendraient pas,
Soumis & subjugué, je l'offre à ses appas.
De l'ennemi des Rois vous avez craint l'hommage.
Vous aimez; vous servez une Cour qui m'outrage;
Eh bien! il faut céder; vous disposez de moi;
Je n'ai plus d'alliés, je suis à votre Roi.

L'amour, qui, malgré vous, nous a faits l'un pour l'autre,
Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre.
Vous, courez, mon cher frère; allez de ce moment
Annoncer à la Cour un si grand changement.
Soyez libre, partez; & de mes sacrifices
Allez offrir au Roi les heureuses prémices.
Puissai-je à ses genoux présenter aujourdhui
Celle qui m'a domté, qui me ramène à lui,
Qui d'un Prince ennemi fait un sujet fidelle,
Changé par ses regards & vertueux par elle!

VAMIR (*à part.*)

Il fait ce que je veux, & c'est pour m'accabler.
Prononcez notre arrêt, Madame; il faut parler.

LE DUC.

Eh! quoi, vous demeurez interdite & muette?
De mes soumissions êtes-vous satisfaite?
Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
Faut-il encor ma vie, ingrate? elle est à vous:
Un mot peut me l'ôter: la fin m'en sera chère.
Je vivais pour vous seule, & mourrai pour vous plaire.

AMELIE.

Je demeure éperdue, & tout ce que je vois,
Laisse à peine à mes sens l'usage de la voix.
Ah! Seigneur, si votre ame, en effet attendrie,
Plaint le sort de la France, & chérit la patrie,
Un si noble dessein, des soins si vertueux,
Ne feront point l'effet du pouvoir de mes yeux:

Ils

Ils auront dans vous-même une ſource plus pure.
Vous avez écouté la voix de la Nature;
L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

LE DUC.

Non, tout eſt votre ouvrage, & c'eſt là mon malheur.
Sur tout autre intérêt ce triſte amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accuſez-moi; n'importe.
Duſſai-je vous déplaire, & forcer votre cœur,
L'Autel eſt prêt, venez.

VAMIR.

Vous oſez!

AMELIE.

Non, Seigneur.
Avant que je vous cède, & que l'Hymen nous lie,
Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
Le ſort met entre nous un obſtacle éternel.
Je ne puis être à vous.

LE DUC.

Vamir! ingrate! ah Ciel!
C'en eſt donc fait! Mais non; mon cœur ſait ſe contraindre.
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre:
Je vous rens trop juſtice: & ces ſéductions,
Qui vont au fond des cœurs chercher nos paſſions,
L'eſpoir qu'on donne à peine afin qu'on le ſaiſiſſe,
Ce poiſon préparé des mains de l'artifice,

Sont les effets d'un charme auſſi trompeur que vain,
Que l'œil de la raiſon regarde avec dédain.
Je ſuis libre par vous; cet art que je déteſte,
Cet art qui m'enchaîna, briſe un joug ſi funeſte;
Et je ne prétens pas, indignement épris,
Rougir devant mon frère, & ſouffrir des mépris.
Montrez-moi ſeulement ce rival qui ſe cache;
Je lui cède avec joie un poiſon qu'il m'arrache.
Je vous dédaigne aſſez tous deux, pour vous unir,
Perfide; & c'eſt ainſi que je dois vous punir.

AMELIE.

Je devais ſeulement vous quitter & me taire;
Mais je ſuis accuſée, & ma gloire m'eſt chère.
Votre frére eſt préſent: & mon honneur bleſſé
Doit repouſſer les traits dont il eſt offenſé;
Pour un autre que vous ma vie eſt deſtinée;
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
Oui, j'aime, & je ſerais indigne devant vous
De celui que mon cœur s'eſt promis pour époux;
Indigne de l'aimer, ſi par ma complaiſance
J'avais à votre amour laiſſé quelque eſpérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête, & qui n'eſt plus à moi.
Je vous devais beaucoup; mais une telle offenſe
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaiſſance.
Sachez que des bienfaits, qui ſont rougir mon front,
A mes yeux indignés ne ſont plus qu'un affront.

J'ai

J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
J'ai rejetté vos vœux, que je n'ai point bravés.
J'ai voulu votre eſtime, & vous me la devez.

LE DUC.

Je vous dois ma colère, & ſachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc, vous attendiez, pour oſer m'accabler,
Que Vamir fût préſent, & me vit immoler ?
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure ?
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
Si. . Mais il n'a point vû vos funeſtes appas ;
Mon frére trop heureux ne vous connoiſſait pas.
Nommez donc mon rival ; mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui céde la victoire.
Je vous trompais ; mon cœur ne peut feindre longtems.
Je vous traîne à l'Autel à ſes yeux expirans ;
Et ma main ſur ſa cendre à votre main donnée,
Va tremper dans le ſang les flambeaux d'Hyménée.
Je ſai trop qu'on a vû, lâchement abuſés,
Pour des mortels obſcurs des Princes mépriſés ;
Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
Juſqu'à ce vil objet qui ſe cache à ma vue.

VAMIR.

Pourquoi d'un choix indigne oſez-vous l'accuſer?

LE DUC.

Et pourquoi, vous, mon frère, oſez-vous l'excuſer ?

Eſt-

Eſt-il vrai que de vous elle était ignorée?
Ciel! à ce piége affreux ma foi ſerait livrée!
Tremblez.

VAMIR.

Moi, que je tremble! ah! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi ſeul m'as livré.
J'ai forcé trop longtems mes tranſports au ſilence:
Connai-moi donc, barbare, & rempli ta vengeance.
Connais un déſeſpoir à tes fureurs égal.
Frape, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

LE DUC.

Toi, cruel! toi, Vamir!

VAMIR.

Oui, depuis deux années,
L'amour la plus ſecrette a joint nos deſtinées.
C'eſt toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le ſeul bien ſur la Terre où j'ai pu m'attacher.
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie.
Les maux que j'éprouvais paſſaient ta jalouſie.
Par tes égaremens juge de mes tranſports.
Nous puisâmes tous deux dans ce ſang dont je ſors,
L'excès des paſſions qui dévorent une ame;
La Nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frère eſt mon rival, & je l'ai combattu.
J'ai fait taire le ſang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime;

Rien ne m'a retenu, ni tes ſuperbes Tours,
Ni le peu de ſoldats que j'avais pour ſecours,
Ni le lieu, ni le tems, ni ſurtout ton courage;
Je n'ai vû que ma flamme, & ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié;
Sois cruel comme moi, puni-moi ſans pitié:
Auſſi-bien tu ne peux t'aſſurer ta conquète,
Tu ne peux l'épouſer qu'aux dépens de ma tète.
A la face des Cieux, je lui donne ma foi;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frape, & qu'après ce coup ta cruauté jalouſe
Traîne aux pieds des Autels ta ſœur, & mon épouſe.
Frape, dis-je: oſes-tu?

LE DUC.

Traître, c'en eſt aſſez.
Qu'on l'ôte de mes yeux: ſoldats, obéiſſez.

AMELIE.

Non, demeurez, cruel! Ah! Prince, eſt-il poſſible
Que la Nature en vous trouve une ame inflexible?
Seigneur!

VAMIR.

Vous le prier? plaignez-le plus que moi.
Plaignez-le; il vous offenſe, il a trahi ſon Roi.
Va, je ſuis dans ces lieux plus puiſſant que toi-même;
Je ſuis vengé de toi: l'on te hait, & l'on m'aime.

AMELIE.

Ah, cher Prince! ah Seigneur, voyez à vos genoux..

LE

LE DUC.

Qu'on m'en réponde, allez. Madame, levez-vous.
Vos priéres, vos pleurs en faveur d'un parjure,
Sont un nouveau poiſon verſé ſur ma bleſſure:
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé.
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
Adieu, ſi vous voyez les effets de ma rage,
N'en accuſez que vous; nos maux ſont votre ouvrage.

AMELIE.

Je ne vous quitte pas; écoutez-moi, Seigneur.

LE DUC.

Eh bien! achevez donc de déchirer mon cœur:
Parlez.

SCENE VI.

LE DUC, VAMIR, AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

J'Allais partir: un peuple téméraire
Se ſoulève en tumulte au nom de votre frère.
Le déſordre eſt partout: vos ſoldats conſternés
Déſertent les drapeaux de leurs Chefs étonnés;
Et pour comble de maux, vers la ville allarmée,
L'ennemi raſſemblé fait marcher ſon armée.

LE DUC.

Allez, cruelle, allez; vous ne jouïrez pas
Du fruit de votre haine, & de vos attentats:

Ren-

Rentrez. Aux factieux je vai montrer leur Maître.
Dangeste, suivez-la... (*A Lisois.*) Vous, veillez sur ce traître.

SCENE VII.

VAMIR, LISOIS.

LISOIS.

LE feriez-vous, Seigneur? auriez-vous démenti
Le sang de ces Héros dont vous êtes sorti?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre, & ceux de la Nature?
Un Prince à cet excès pourait-il s'oublier?

VAMIR.

Non: mais suis-je réduit à me justifier?
Lisois, ce peuple est juste; il t'aprend à connaître
Que mon frére est rebelle, & qu'il trahit son Maître.

LISOIS.

Ecoutez; ce serait le comble de mes vœux,
De pouvoir aujourdhui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France désolée,
A nos dissentions la Nature immolée,
Sur nos communs débris l'Africain élevé,
Menaçant cet Etat par nous-même énervé.
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public servir votre disgrace.
Eh bien, raprochez-les; unissez-vous à moi,
Pour calmer votre frére, & fléchir votre Roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

VA-

VAMIR.

Ne vous en flatez pas: vos ſoins ſont inutiles.
Si la diſcorde ſeule avait armé mon bras,
Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas,
Vous pourriez eſpérer de réunir deux frères,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
Un obſtacle plus grand s'opoſe à ce retour.

LISOIS.

Et quel eſt-il, Seigneur?

VAMIR.

Ah! reconnai l'amour.
Reconnai la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

LISOIS.

Ciel! faut-il voir ainſi, par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plus nobles deſſeins!
L'amour ſubjuguer tout! ſes cruelles faibleſſes
Du ſang qui ſe révolte étouffer les tendreſſes!
Des fréres ſe haïr, & naître en tous climats
Des paſſions des Grands le malheur des Etats!
Prince, de vos amours laiſſons-là le myſtère.
Je vous plains tous les deux, mais je ſers votre frère.
Je vai le ſeconder; je vai me joindre à lui,
Contre un peuple inſolent qui ſe fait votre appui.
Le plus preſſant danger eſt celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle:

Je

Je vois les paſſions plus puiſſantes que moi:
Et l'amour ſeul ici me fait frémir d'effroi.
Je lui dois mon ſecours; je vous laiſſe, & j'y vole,
Soyez mon priſonnier, mais ſur votre parole;
Elle me ſuffira.

VAMIR.

Je vous la donne.

LISOIS.

Et moi,
Je voudrais de ce pas porter la ſienne au Roi;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du ſang de nos Tyrans une union ſi chère.
Mais ces fiers ennemis ſont bien moins dangereux,
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

VAMIR, AMELIE, EMAR.

AMELIE.

QUelle fuite, grand Dieu, d'affreuſes deſtinées!
Quel tiſſu de douleurs l'une à l'autre enchaînées!
Un orage imprévu m'enléve à votre amour:
Un orage nous joint: & dans le même jour,
Quand je vous ſuis rendue, un autre nous ſépare!
Vamir, frère adoré d'un frére trop barbare,
Vous le voulez, Vamir; je pars, & vous reſtez.

VAMIR.

Voyez par quels liens mes pas ſont arrêtés.
Au pouvoir d'un rival ma parole me livre:
Je peux mourir pour vous, & je ne peux vous ſuivre.

AMELIE.

Vous l'osâtes combattre, & vous n'oſez le fuir.

VAMIR.

L'honneur eſt mon tyran: je lui dois obéir.
Profitez du tumulte où la Ville eſt livrée.

La

La retraite à vos pas déja ſemble aſſurée.
On vous attend : le Ciel a calmé ſon courroux :
Eſpérez. . . .

AMELIE.

Et que puis-je eſpérer loin de vous ?

VAMIR.

Ce n'eſt qu'un jour.

AMELIE.

Ce jour eſt un ſiécle funeſte.
Rendez vains mes ſoupçons, Ciel vengeur que j'atteſte.
Seigneur, de votre ſang le Maure eſt altéré.
Ce ſang à votre frére eſt-il donc ſi ſacré ?
Il aime en furieux ; mais il hait plus encore.
Il eſt votre rival & l'Allié du Maure.
Je crains. . . .

VAMIR.

Il n'oſerait. . .

AMELIE.

Son cœur n'a point de frein.
Il vous a menacé : menace-t-il en vain ?

VAMIR.

Il tremblera bientôt : le Roi vient, & nous venge.
La moitié de ce Peuple à ſes drapeaux ſe range.
Allez, ſi vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés grondans autour de nous,

Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable.
Mais redoutez encor mon rival furieux:
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.
Cet amour méprisé se tournerait en rage.
Fuyez sa violence: évitez un outrage,
Qu'il me faudrait laver de son sang & du mien.
Seul espoir de ma vie, & mon unique bien,
Mettez en sûreté ce seul bien qui me reste:
Ne vous exposez pas à cet éclat funeste.
Cédez à mes douleurs. Qu'il vous perde: partez.

AMELIE.

Et vous vous exposez seul à ses cruautés!

VAMIR.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère.
Que dis-je? mon appui lui devient nécessaire.
Son captif aujourdhui, demain son bienfaiteur,
Je pourrai de son Roi lui rendre la faveur.
Protéger mon rival est la gloire où j'aspire.
Arrachez-vous surtout à son fatal empire.
Songez que ce matin vous quittiez ses Etats.

AMELIE.

Ah! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque azile affreux que mon destin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour & ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déserts,

Au

Au milieu des combats, dans l'exil, dans les fers,
Dans la mort que j'attens de votre ſeule abſence.

VAMIR.

C'en eſt trop : vos douleurs ébranlent ma conſtance.
Vous avez trop tardé. Ciel ! quel tumulte affreux !

SCENE II.

AMELIE, VAMIR, LE DUC DE FOIX, Gardes.

LE DUC.

JE l'entens ; c'eſt lui-même. Arrête, malheureux :
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

VAMIR.

Il ne te trahit point, mais il t'offre ſa tête.
Porte à tous les excès ta haine & ta fureur.
Va, ne perds point de tems : le Ciel arme un vengeur.
Tremble ; ton Roi s'aproche : il vient, il va paraître ;
Tu n'as vaincu que moi : redoute encor ton Maître.

LE DUC.

Il pourra te venger, mais non te ſecourir ;
Et ton ſang . . .

AMELIE.

Non, cruel ; c'eſt à moi de mourir.

J'ai tout fait; c'eſt par moi que ta garde eſt ſéduite.
J'ai gagné tes ſoldats, j'ai préparé ma fuite.
Puni ces attentats, & ces crimes ſi grands,
De ſortir d'eſclavage, & de fuir ſes Tyrans:
Mais reſpecte ton frère, & ſa femme, & toi-même.
Il ne t'a point trahi: c'eſt un frère qui t'aime.
Il voulait te ſervir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer?
L'amour n'eſt-il en toi qu'un juge inexorable?

LE DUC.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable.
C'eſt vous qui le perdez, vous qui l'aſſaſſinez;
Vous, par qui tous nos jours étaient empoiſonnés;
Vous, qui pour leur malheur armiez des mains ſi chères.
Puiſſe tomber ſur vous tout le ſang des deux frères!
Vous pleurez; mais vos pleurs ne peuvent me tromper.
Je ſuis prêt à mourir, & prêt à le fraper.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma faibleſſe.
Oui, je vous aime encor: le tems, le péril preſſe.
Vous pouvez à l'inſtant parer le coup mortel.
Voila ma main, venez: ſa grace eſt à l'Autel.

AMELIE.

Moi, Seigneur?

LE DUC.

C'eſt aſſez.

AMELIE.

Moi, que je le trahiſſe?

LE

LE DUC.

Arrêtez... répondez...

AMELIE.

Je ne puis.

LE DUC.

Qu'il périſſe.

VAMIR.

Ne vous laiſſez pas vaincre en ces affreux combats.
Oſez m'aimer aſſez pour vouloir mon trépas.
Abandonnez mon ſort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des mains de ce barbare:
Et ſi vous ſuccombiez à ſon lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

LE DUC.

Qu'on l'entraîne à la Tour; allez, qu'on m'obéiſſe.

SCENE III.

LE DUC, AMELIE.

AMELIE.

Vous, cruel, vous feriez cet affreux ſacrifice?
De ſon vertueux ſang vous pourriez vous couvrir?
Quoi! voulez-vous?...

LE DUC.

Je veux vous haïr & mourir,
Vous rendre malheureuſe encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le ſang qui vous aime,
Et vous laiſſer des jours plus cruels mille fois
Que le jour où l'amour nous a perdu tous trois.
Laiſſez-moi: votre vûe augmente mon ſupplice.

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

AMELIE (*à Liſois.*)

AH! je n'attens plus rien que de votre juſtice:
Liſois, contre un cruel oſez me ſecourir.

LE DUC.

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AMELIE.

J'atteſte ici le Ciel.

LE DUC.

Eloignez de ma vue,
Amis, délivrez-moi de l'objet qui me tue.

AMELIE.

Va, Tyran, c'en eſt trop: va, dans mon déſeſpoir,
J'ai combattu l'horreur que je ſens à te voir.

J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en ferait refpectée.
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur;
Tygre, je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour immole tes victimes;
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes;
Mais compte encor la tienne. Un vengeur va venir;
Par ton jufte fupplice il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts, tombe & péri fans gloire,
Meurs, & que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom juftement abhorrés,
La haine & le mépris que tu m'as infpirés.

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

Oui, cruelle ennemie, & plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.
Que la main de la haine, & que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réuniffent tous.

LISOIS.

Il ne fe connait plus: il fuccombe à fa rage.

LE DUC.

Eh bien! fouffriras-tu ma honte & mon outrage?

Le tems presse: veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide & l'épouse à mes yeux?
Tu crains de me répondre. Attens-tu que le traitre
Ait soulevé le peuple, & me livre à son Maître?

LISOIS.

Je vois trop en effet que le parti du Roi
Des peuples fatigués fait chanceler la foi.
De la sédition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs en secret rallumée.

LE DUC.

C'est Vamir qui l'allume : il nous a trahi tous.

LISOIS.

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous.
La suite en est funeste, & me remplit d'allarmes.
Dans la plaine déja les Français sont en armes;
Et vous êtes perdu, si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sureté.
Vos dangers sont accrus.

LE DUC.

Eh bien, que faut-il faire?

LISOIS.

Les prévenir, domter l'amour & la colére.
Ayons encor, mon Prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti sûr assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête.

Quoi

Quoi que vous décidiez, ma main eſt toute prête.
Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Apaiſer avec gloire un Monarque irrité ;
Ne vous rebutez pas; ordonnez, & j'eſpère,
Seigneur, en votre nom cette paix ſalutaire.
Mais s'il vous faut combattre, & courir au trépas,
Vous ſçavez qu'un ami ne vous ſurvivra pas.

LE DUC.

Ami, dans le tombeau laiſſe-moi ſeul deſcendre.
Vis, pour ſervir ma cauſe, & pour venger ma cendre.
Mon deſtin s'accomplit, & je cours l'achever.
Qui ne veut que la mort eſt ſûr de la trouver;
Mais je la veux terrible, & lorſque je ſuccombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

LISOIS.

Comment? de quelle horreur vos ſens ſont poſſédés!

LE DUC.

Il eſt dans cette Tour, où vous ſeul commandez;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire...

LISOIS.

De qui me parlez-vous, Seigneur? de votre frère?

LE DUC.

Non: Je parle d'un traître, & d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre, & qui m'a tout ravi.
Le Maure attend de moi la tête du parjure.

LISOIS.

Vous leur avez promis de trahir la Nature?

LE DUC.

Dès longtems du perfide ils ont profcrit le fang.

LISOIS.

Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc?

LE DUC.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère;
J'obéis à ma rage, & veux la fatisfaire.
Que m'importent l'Etat, & mes vains Alliés?

LISOIS.

Ainfi donc à l'amour vous le facrifiez,
Et vous me chargez, moi, du foin de fon fupplice?

LE DUC.

Je n'attens pas de vous cette promte juftice.
Je fuis bien malheureux, bien digne de pitié,
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié.
Allez; je puis encor, dans le fort qui me preffe,
Trouver de vrais amis, qui tiendront leur promeffe.
D'autres me ferviront, & n'allégueront pas
Cette trifte vertu, l'excufe des ingrats.

LISOIS, *après un long filence.*

Non; j'ai pris mon parti. Soit crime, foit juftice,
Vous ne vous plaindrez plus qu'un ami vous trahiffe.
Vamir eft criminel: vous êtes malheureux;

Je

Je vous aime; il ſuffit: Je me rens à vos vœux.
Je vois qu'il eſt des tems pour les partis extrêmes,
Que les plus ſaints devoirs peuvent ſe taire eux-mêmes.
Je ne ſouffrirai pas que d'un autre que moi
Dans de pareils momens vous éprouviez la foi;
Et vous reconnaîtrez au ſuccès de mon zèle,
Si Liſois vous aimait; & s'il vous fut fidèle.

LE DUC.

Je te retrouve enfin, dans mon adverſité:
L'Univers m'abandonne, & toi ſeul m'es reſté.
Tu ne ſouffriras pas que mon rival tranquile
Inſulte impunément à ma rage inutile;
Qu'un ennemi vaincu, Maître de mes Etats,
Dans les bras d'une ingrate inſulte à mon trépas.

LISOIS.

Non, mais en vous rendant ce malheureux ſervice,
Prince, je vous demande un autre ſacrifice.

LE DUC.

Parle.

LISOIS.

Je ne veux pas que le Maure en ces lieux,
Protecteur inſolent, commande ſous mes yeux:
Je ne veux pas ſervir un Tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger, ſans être ſon eſclave?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
Pour mourir avec vous, ai-je beſoin de lui?
Du ſort de ce grand jour laiſſez-moi la conduite:

Ce

Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les Maures avec moi pourraient mal s'accorder;
Jusqu'au dernier moment, je veux seul commander.

LE DUC.

Oui, pourvu qu'Amélie au désespoir réduite,
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite;
Pourvu que de l'horreur de ses gémissemens
Ma douleur se repaisse à mes derniers momens;
Tout le reste est égal; & je te l'abandonne.
Prépare le combat: agi, dispose, ordonne.
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend:
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire?
Périsse ainsi que moi, ma funeste mémoire!
Périsse avec mon nom le souvenir fatal
D'une indigne maîtresse & d'un lâche rival!

LISOIS.

Je l'avoue avec vous: une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle.
C'était avant ce coup qu'il nous falait mourir.
Mais je tiendrai parole, & je vais vous servir.

Fin du quatrième Acte.



ACTE

ACTE V.

SCENE I.

LE DUC DE FOIX, un Officier des Gardes.

LE DUC.

O Ciel! me faudra-t-il de momens en momens
Voir & des trahifons & des foulevemens!
Eh bien, de ces mutins l'audace eft terraffée?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vû: leur foule eft difperfée.

LE DUC.

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourdhui,
Mon malheur eft parfait; tous les cœurs font à lui.
Que fait Lifois?

L'OFFICIER.

Seigneur, fa promte vigilance
A partout des remparts affuré la défenfe.

LE DUC.

Ce foldat qu'en fecret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

Oui, Seigneur, & déja vers la Tour il s'avance.

LE DUC.

Ce bras vulgaire & sûr va remplir ma vengeance.
Sur l'incertain Lisois mon cœur a trop compté :
Il a vû ma fureur avec tranquilité.
On ne soulage point des douleurs qu'on méprise :
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux,
Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.
Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle.
Ayez la même audace, avec le même zéle ;
Imitez votre Maître, & s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(Il reste seul.)

Eh bien, c'en est donc fait : une femme perfide
Me conduit au tombeau chargé d'un parricide.
Qui ? moi, je tremblerais des coups qu'on va porter ?
J'ai chéri la vengeance, & ne puis la goûter.
Je frissonne : une voix gémissante & sévère,
Crie au fond de mon cœur, arrête, il est ton frère.
Ah ! Prince infortuné, dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus saints : Vamir fut ton ami.
O jours de notre enfance ! ô tendresses passées !
Il fut le confident de toutes mes pensées.
Avec quelle innocence, & quels épanchemens,
Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentimens !
Que de fois partageant mes naissantes allarmes,
D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes !

Et

Et c'eſt moi qui l'immole, & cette même main
D'un frére que j'aimai déchireroit le ſein ?
O paſſion funeſte ! ô douleur qui m'égare !
Non je n'étais point né pour devenir barbare.
Je ſens combien le crime eſt un fardeau cruel.
Mais que dis-je ? Vamir eſt le ſeul criminel.
Je reconnais mon ſang, mais c'eſt à ſa furie :
Il m'enléve l'objet dont dépendait ma vie.
Ah ! de mon déſeſpoir injuſte & vain tranſport !
Il l'aime, eſt-ce un forfait qui mérite la mort ?
Hélas malgré le tems, & la guerre & l'abſence,
Leur tranquile union croiſſoit dans le ſilence.
Ils nourriſſaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoiſonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colére ;
Il me trompe, il me hait. N'importe, il eſt mon frére ;
C'eſt à lui ſeul de vivre ; on l'aime, il eſt heureux ;
C'eſt à moi de mourir. Mais mourons généreux.
La pitié m'ébranlait : la nature décide.
Il en eſt tems encor.

SCENE II.

LE DUC DE FOIX, l'Officier.

LE DUC.

PRéviens un parricide,

Ami,

Ami, vole à la Tour. Que tout ſoit ſuſpendu:
Que mon frére....

L'OFFICIER.

Seigneur....

LE DUC.

De quoi t'allarmes-tu?
Cours, obéi.

L'OFFICIER.

J'ai vû, non loin de cette porte,
Un corps ſouillé de ſang qu'en ſecret on emporte;
C'eſt Liſois qui l'ordonne, & je crains que le ſort...

LE DUC.

Qu'entens-je?... malheureux! ah Ciel, mon frére eſt mort:
Il eſt mort, & je vis, & la Terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé ſa perte?
Ennemi de l'Etat, factieux, inhumain,
Frére dénaturé, raviſſeur, aſſaſſin!
O Ciel, autour de moi que j'ai creuſé d'abîmes!
Que l'amour m'a changé! qu'il me coûte de crimes!
Le voile eſt déchiré: je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je ſuis donc parvenu?
Ah! Vamir! ah mon frére! ah jour de ma ruine,
Je ſens que je t'aimais, & mon bras t'aſſaſſine!
Quoi, mon frére!

L'OFFICIER.

Amélie avec empreſſement,

Veut,

Veut, Seigneur, en ſecret vous parler un moment.

LE DUC.

Chers amis, empèchez que la cruelle avance;
Je ne puis ſoutenir ni ſouffrir ſa préſence;
Mais non, d'un parricide elle doit ſe venger,
Dans mon coupable ſang ſa main doit ſe plonger.
Qu'elle entre: ah! je ſuccombe, & ne vis plus qu'à peine.

SCENE III.

LE DUC, AMELIE, TAISE.

AMELIE.

VOus l'emportez, Seigneur; & puiſque votre haine,
(Comment puis-je autrement appeller en ce jour
Ces affreux ſentimens que vous nommez amour?)
Puiſqu'à ravir ma foi votre haine obſtinée
Veut, ou le ſang d'un frére, ou ce triſte Hyménée,
Mon choix eſt fait, Seigneur; & je me donne à vous:
A force de forfaits vous êtes mon époux.
Briſez les fers honteux dont vous chargez un frére;
De vos murs ſous ſes pas abaiſſez la barriére.
Que je ne tremble plus pour des jours ſi chéris:
Je trahis mon amant, je le perds à ce prix:
Je vous épargne un crime, & ſuis votre conquête.
Commandez, diſpoſez, ma main eſt toute prète.
Sachez que cette main, que vous tyranniſez,

Punira la faibleſſe où vous me réduiſez.
Sachez qu'au Temple même où vous m'allez conduire..
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous ſuffire.
Allons... eh quoi! d'où vient ce ſilence affecté?
Quoi! votre frére encor n'eſt point en liberté?

LE DUC.

Mon frére?

AMELIE.

Dieu puiſſant, diſſipez mes allarmes.
Ciel! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes.

LE DUC.

Vous demandez ſa vie!

AMELIE.

Ah! qu'eſt-ce que j'entens?
Vous qui m'aviez promis...

LE DUC.

Madame, il n'eſt plus tems.

AMELIE.

Il n'eſt plus tems? Vamir!

LE DUC.

Il eſt trop vrai, cruelle.
Oui, l'amour a conduit cette main criminelle:
Liſois, pour mon malheur, a trop ſçu m'obéir.
Ah! revenez à vous, vivez pour me punir.
Frapez: que votre main contre moi ranimée

Per-

Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée;
Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups:
Oui, j'ai tué mon frére, & l'ai tué pour vous.
Vengez fur un coupable indigne de vous plaire,
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

AMELIE,

(*Se jettant entre les bras de Taïfe.*)

Vamir eft mort, barbare?

LE DUC.

Oui, mais c'eft de ta main,
Que fon fang veut ici le fang de l'affaffin.

AMELIE (*foutenue par Taïfe & prefque évanouïe.*)

Il eft mort?

LE DUC.

Ton reproche....

AMELIE.

Epargne ma mifére.
Laiffe-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton crime, & ton vain repentir;
Laiffe-moi l'adorer, l'embraffer & mourir.

LE DUC.

Ton horreur eft trop jufte. Eh bien, chére Amélie,
Par pitié, par vengeance, arrache-moi la vie.
Je ne mérite pas de mourir de tes coups.
Que ta main les conduife....

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

AH! Ciel, que faites-vous?

LE DUC. (*On le désarme.*)

Laiſſez-moi me punir, & me rendre juſtice.

AMELIE (*à Liſois.*)

Vous d'un aſſaſſinat vous êtes le complice?

LE DUC.

Miniſtre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

LISOIS.

Je vous avais promis, Seigneur, de vous ſervir.

LE DUC.

Malheureux que je ſuis! ta ſévère rudeſſe
A cent fois de mes ſens combattu la faibleſſe.
Ne devais-tu te rendre à mes triſtes ſouhaits,
Que quand ma paſſion t'ordonnait des forfaits?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frére.

LISOIS.

Lorſque j'ai refuſé ce ſanglant miniſtére,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas ſoudain
Du ſoin de vous venger charger une autre main?

LE

LE DUC.

L'amour, le ſeul amour, de mes ſens toujours maître,
En m'ôtant ma raiſon, m'eût excuſé peut-être;
Mais toi, dont la ſageſſe & les réflexions
Ont calmé dans ton ſein toutes les paſſions,
Toi dont j'avais tant craint l'eſprit ferme & rigide,
Avec tranquilité permettre un parricide?

LISOIS.

Eh bien, puiſque la honte, avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un ſi juſte remors ont pénétré votre ame,
Puiſque malgré l'excès de votre aveugle flâme,
Au prix de votre ſang vous voudriez ſauver
Le ſang dont vos fureurs ont voulu vous priver;
Je peux donc m'expliquer: je peux donc vous apprendre,
Que de vous-même enfin Liſois ſait vous défendre.
Connaiſſez-moi, Madame, & calmez vos douleurs.
(*Au Duc*) (*à Amélie.*)
Vous, gardez vos remors; & vous, ſéchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois ſoit un jour ſalutaire.
Venez, paraiſſez, Prince, embraſſez votre frère.

(*Le Théâtre s'ouvre, Vamir paraît.*)



SCENE V.

LE DUC, AMELIE, VAMIR, LISOIS.

AMELIE.

Qui? vous!

LE DUC.

Mon frére?

AMELIE.

Ah Ciel!

LE DUC.

Qui l'aurait pû penser?

VAMIR (*s'avançant du fond du Théâtre.*)

J'ose encor te revoir, te plaindre & t'embrasser.

LE DUC.

Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

AMELIE.

Lisois, digne Héros qui me donnez la vie!...

LE DUC.

Il la donne à tous trois.

LISOIS.

Un indigne assassin
Sur Vamir à mes yeux avait levé la main.
J'ai frapé le barbare, & prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,

J'ai

J'ai feint d'avoir verſé ce ſang ſi précieux,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

LE DUC.

Après ce grand exemple, & ce ſervice inſigne,
Le prix que je t'en dois, c'eſt de m'en rendre digne.
Le fardeau de mon crime eſt trop peſant pour moi:
Mes yeux couverts d'un voile, & baiſſés devant toi,
Craignent de rencontrer, & les regards d'un frére,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chére.

VAMIR.

Tous deux auprès du Roi nous voulions te ſervir,
Quel eſt ton deſſein? parle.

LE DUC.

De me punir;
De nous rendre à tous trois une égale juſtice;
D'expier devant vous, par le plus grand ſupplice,
Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
L'amour & le courroux m'avaient précipité.
J'adorais Amélie, & ma flamme cruelle
Dans mon cœur déſolé s'irrite encor pour elle.
Liſois ſait à quel point j'adorais ſes appas,
Quand ma jalouſe rage ordonnait ton trépas.
Dévoré, malgré moi, du feu qui me poſſéde,
Je l'adore encor plus, & mon amour la céde.
Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux:
Aimez-vous; mais au moins, pardonnez-moi tous deux.

VAMIR.

Ah! ton frére à tes pieds, digne de ta clémence,
Egale tes bienfaits par ſa reconnoiſſance.

AMELIE.

Oui, Seigneur, avec lui j'embraſſe vos genoux.
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous me payez trop bien de mes douleurs ſouffertes.

LE DUC.

Ah! c'eſt trop me montrer mes malheurs & mes pertes.
Mais vous m'apprenez tous à ſuivre la vertu:
Ce n'eſt point à demi que mon cœur eſt rendu.

(A Vamir.)

Je ſuis en tout ton frére; & mon ame attendrie,
Imite votre exemple, & chérit ſa patrie.
Allons apprendre au Roi, pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remors & vos félicités.
Oui; je veux égaler votre foi, votre zéle,
Au ſang, à la patrie, à l'amitié fidéle,
Et vous faire oublier, après tant de tourmens,
A force de vertus, tous mes égaremens.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



ROME

ROME SAUVÉE,

OU

CATILINA,

TRAGÉDIE.

Représentée à Paris en Février 1752.

AVER-

AVERTISSEMENT.

Cette Piéce est fort différente de celle qui parut en 1752. *à Paris sous le même titre. Des Copistes l'avaient transcrite aux représentations, & l'avaient toute défigurée. Leurs omissions étaient remplies par des mains étrangères. Il y avait une centaine de vers qui n'étaient pas de l'Auteur. On fit de cette copie infidèle une édition furtive. Cette édition était défectueuse d'un bout à l'autre, & on ne manqua pas de l'imiter en Hollande avec beaucoup plus de fautes encor. L'Auteur a soigneusement corrigé la présente édition faite sous ses yeux; il y a même changé des scènes entiéres. On ne cessera de répéter que c'est un grand abus que les Auteurs soient imprimés malgré eux. Un Libraire se hâte de faire une mauvaise édition d'un livre, qui lui tombe entre les mains, & ce Libraire se plaint ensuite, quand l'Auteur, auquel a il fait tort, donne son véritable ouvrage. Voilà où la Littérature en est réduite aujourdhui.*

PRE-

PREFACE.

DEux motifs ont fait choiſir ce ſujet de Tragédie, qui parait impraticable & peu fait pour les mœurs, pour les uſages, la manière de penſer & le Théatre de Paris.

On a voulu eſſayer encòr une fois, par une Tragédie ſans déclarations d'amour, de détruire les reproches que toute l'Europe ſavante fait à la France, de ne ſouffrir guère au Théatre que les intrigues galantes, & on a eu ſurtout pour objet de faire connaitre *Cicéron* aux jeunes perſonnes qui fréquentent les Spectacles.

Les grandeurs paſſées des Romains tiennent encor toute la Terre attentive, & l'Italie moderne met une partie de ſa gloire à découvrir quelques ruines de l'ancienne. On montre avec reſpect la maiſon que *Cicéron* occupa. Son nom eſt dans toutes les bouches, ſes écrits dans toutes les mains. Ceux qui ignorent dans leur patrie quel Chef était à la tète de ſes Tribunaux il y a cinquante ans, ſavent en quel tems *Cicéron* était à la tête de Rome. Plus le dernier ſiécle de la République Romaine a été bien connu de nous, plus ce grand-homme a été admiré. Nos Nations modernes trop tard civiliſées ont eu longtems de lui des idées vagues ou fauſſes. Ses ouvrages ſervaient à notre éducation; mais on ne ſavait pas juſqu'à quel point ſa perſonne était reſpectable.

pectable. L'Auteur était superficiellement connu; le Consul était presque ignoré. Les lumiéres que nous avons acquises, nous ont appris à ne lui comparer aucun des hommes, qui se sont mèlés du Gouvernement, & qui ont prétendu à l'éloquence.

Il semble que *Cicéron* aurait été tout ce qu'il aurait voulu être. Il gagna une bataille dans les gorges d'Issus, où *Alexandre* avait vaincu les Perses. Il est bien vraisemblable, que s'il s'était donné tout entier à la guerre, à cette profession qui demande un sens droit & une extrême vigilance, il eût été au rang des plus illustres Capitaines de son siécle; mais comme *César* n'eût été que le second des Orateurs, *Cicéron* n'eût été que le second des Généraux. Il préféra à toute autre gloire celle d'être le Pére de la Maitresse du Monde; & quel prodigieux mérite ne falait-il pas à un simple Chevalier d'*Arpinum*, pour percer la foule de tant de grands-hommes, pour parvenir sans intrigue à la premiére place de l'Univers, malgré l'envie de tant de Patriciens, qui régnaient à Rome?

Ce qui étonne surtout, c'est que dans le tumulte & les orages de sa vie, cet homme toujours chargé des affaires de l'Etat & de celles des particuliers, trouvât encor du tems pour être instruit à fond de toutes les Sectes des Grecs, & qu'il fut le plus grand Philosophe des Romains, aussi-bien que le plus éloquent. Y a-t-il dans l'Europe beaucoup de Ministres, de Magistrats, d'Avocats même un peu employés, qui puissent,

ſent, je ne dis pas expliquer les admirables découvertes de *Newton*, & les idées de *Leibnitz*, comme *Cicéron* rendait compte des principes de *Zénon*, de *Platon* & d'*Epicure*, mais qui puiſſent répondre à une queſtion profonde de Philoſophie?

Ce que peu de perſonnes ſavent, c'eſt que *Cicéron* était encor un des premiers Poëtes d'un ſiécle où la belle Poëſie commençait à naitre. Il balançait la réputation de *Lucrèce*. Y a-t-il rien de plus beau que ces vers qui nous ſont reſtés de ſon Poëme ſur *Marius*, & qui font tant regretter la perte de cet ouvrage?

Sic Jovis altiſoni ſubito pennata ſatelles
Arboris e trunco ſerpentis ſaucia morſu
Subjugat ipſa feris transfigens unguibus anguem
Semanimum, & varia graviter cervice micantem,
Quem ſe intorquentem lanians roſtroque cruentans,
Jam ſatiata animos, jam duros ulta dolores
Abjicit efflantem, & moribundum affligit in unda.

Je ſuis de plus en plus perſuadé, que notre langue eſt impuiſſante à rendre l'harmonieuſe énergie des vers Latins comme des vers Grecs; mais j'oſerai donner une légère eſquiſſe de ce petit tableau, peint par le grand-homme que j'ai oſé faire parler dans ROME SAUVÉ'E, & dont j'ai imité en quelques endroits les *Catilinaires*.

Tel

Tel on voit cet oiſeau, qui porte le tonnerre,
Bleſſé par un ſerpent élancé de la Terre:
Il s'envole, il entraine au ſéjour azuré
L'ennemi tortueux dont il eſt entouré.
Le ſang tombe des airs, il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore;
Il le perce, il le tient ſous ſes ongles vainqueurs;
Par cent coups redoublés il venge ſes douleurs.
Le monſtre en expirant ſe débat, ſe replie;
Il exhale en poiſons les reſtes de ſa vie;
Et l'aigle tout ſanglant, fier & victorieux,
Le rejette en fureur, & plane au haut des Cieux.

Pour peu qu'on ait la moindre étincelle de gout, on apercevra dans la faibleſſe de cette copie la force du pinceau de l'original. Pourquoi donc *Cicéron* paſſe-t-il pour un mauvais Poëte? Parce qu'il a plu à *Juvénal* de le dire, parce qu'on lui a imputé un vers ridicule:

O fortunatam natam me conſule Romam!

C'eſt un vers ſi mauvais, que le Traducteur, qui a voulu en exprimer les défauts en Français, n'a pu même y réuſſir:

O Rome fortunée ſous mon Conſulat née,

ne rend pas à beaucoup près le ridicule du vers Latin.

Je demande s'il eſt poſſible que l'Auteur du beau morceau de Poëſie que je viens de citer, ait fait un vers ſi impertinent? Il y a des ſotiſes qu'un homme de génie

&

& de ſens ne peut jamais dire. Je m'imagine que le préjugé, qui n'accorde preſque jamais deux genres à un ſeul homme, fit croire *Cicéron* incapable de la Poëſie quand il y eut renoncé. Quelque mauvais plaiſant, quelque ennemi de la gloire de ce grand-homme, imagina ce vers ridicule, & l'attribua à l'Orateur, au Philoſophe, au Pére de Rome. *Juvénal* dans le ſiécle ſuivant adopta ce bruit populaire, & le fit paſſer à la poſtérité dans ſes déclamations ſatiriques; & j'oſe croire que beaucoup de réputations bonnes ou mauvaiſes ſe ſont ainſi établies.

On impute, par exemple, au Pére *Mallebranche*, ces deux vers:

Il fait en ce beau jour le plus beau tems du monde,
Pour aller à cheval ſur la Terre & ſur l'Onde.

On prétend qu'il les fit pour montrer qu'un Philoſophe peut, quand il veut, être Poëte. Quel homme de bon ſens croira que le Pére *Mallebranche* ait fait quelque choſe de ſi abſurde? Cependant qu'un Ecrivain d'Anecdotes, un Compilateur littéraire, tranſmette à la poſtérité cette ſotiſe, elle s'accréditera avec le tems; & ſi le Pére *Mallebranche* était un grand-homme, on dirait un jour: Ce grand-homme devenait un ſot quand il était hors de ſa ſphère.

On a reproché à *Cicéron* trop de ſenſibilité, trop d'affliction dans ſes malheurs. Il confie ſes juſtes plaintes à ſa femme & à ſon ami, & on impute à lâcheté ſa fran-

franchise. Le blâme qui voudra d'avoir répandu dans le sein de l'amitié les douleurs qu'il cachait à ses persécuteurs. Je l'en aime davantage. Il n'y a guères que les ames vertueuses de sensibles. *Cicéron* qui aimait tant la gloire, n'a point ambitionné celle de vouloir paraitre ce qu'il n'était pas. Nous avons vû des hommes mourir de douleur, pour avoir perdu de très petites places, après avoir affecté de dire qu'ils ne les regrettaient pas; quel mal y a-t-il donc à avouer à sa femme & à son ami, qu'on est fâché d'être loin de Rome qu'on a servie, & d'être persécuté par des ingrats & par des perfides? Il faut fermer son cœur à ses Tyrans, & l'ouvrir à ceux qu'on aime.

Cicéron était vrai dans toutes ses démarches; il parlait de son affliction sans honte, & de son gout pour la vraie gloire sans détour. Ce caractère est à la fois naturel, haut & humain. Préférerait-on la politique de *César*, qui dans ses Commentaires dit qu'il a offert la paix à *Pompée*, & qui dans ses lettres avoue qu'il ne veut pas la lui donner? *César* était un grand-homme; mais *Cicéron* était un homme vertueux.

Que ce Consul ait été un bon Poëte, un Philosophe qui savait douter, un Gouverneur de Province parfait, un Général habile, que son ame ait été sensible & vraie, ce n'est pas là le mérite dont il s'agit ici. Il sauva Rome malgré le Sénat, dont la moitié était animée contre lui par l'envie la plus violente. Il se fit des ennemis de ceux mêmes dont il fut l'oracle, le Libérateur

teur & le vengeur. Il prépara sa ruine par le service le plus signalé que jamais homme ait rendu à sa patrie. Il vit cette ruine, & il n'en fut point effrayé. C'est ce qu'on a voulu représenter dans cette Tragédie: c'est moins encor l'ame farouche de *Catilina*, que l'ame généreuse & noble de *Cicéron* qu'on a voulu peindre.

Nous avons toujours cru, & on s'était confirmé plus que jamais dans l'idée, que *Cicéron* est un des caractères qu'il ne faut jamais mettre sur le Théatre. Les Anglais qui hazardent tout sans même savoir qu'ils hazardent, ont fait une Tragédie de la conspiration de *Catilina*. *Ben-Jonson* n'a pas manqué, dans cette Tragédie historique, de traduire sept ou huit pages des *Catilinaires*, & même il les a traduites en prose, ne croyant pas que l'on pût faire parler *Cicéron* en vers. La prose du Consul, & les vers des autres personnages, font à la vérité un contraste digne de la barbarie du siécle de *Ben-Jonson*; mais pour traiter un sujet si sévère, si dénué de ces passions qui ont tant d'empire sur le cœur, il faut avoüer qu'il falait avoir affaire à un peuple sérieux & instruit, digne en quelque sorte qu'on mît sous ses yeux l'ancienne Rome.

Je conviens que ce sujet n'est guères théatral pour nous, qui ayant beaucoup plus de goût, de décence, de connaissance du Théatre que les Anglais, n'avons généralement pas des mœurs si fortes. On ne voit avec plaisir au Théatre que le combat des passions qu'on éprouve soi-même; ceux qui sont remplis de l'étude

de *Cicéron* & de la République Romaine, ne ſont pas ceux qui fréquentent les ſpectacles. Ils n'imitent point *Cicéron*, qui y était aſſidu. Il eſt étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui. Ils ſont ſeulement moins ſenſibles aux beaux Arts, ou retenus par un préjugé ridicule. Quelques progrès que ces Arts ayent fait en France, les hommes choiſis qui les ont cultivés, n'ont point encor communiqué le vrai goût à toute la Nation. C'eſt que nous ſommes nés moins heureuſement que les Grecs & les Romains. On va aux ſpectacles plus par oiſiveté que par un véritable amour de la Littérature.

Cette Tragédie parait plutôt faite pour être luë par les amateurs de l'Antiquité que pour être vuë par le Parterre. Elle y fut à la vérité aplaudie, & beaucoup plus que *Zaïre*, mais elle n'eſt pas d'un genre à ſe ſoutenir comme *Zaïre* ſur le Théatre. Elle eſt beaucoup plus fortement écrite; & une ſeule ſcène entre *Céſar* & *Catilina* était plus difficile à faire, que la plûpart des piéces où l'amour domine. Mais le cœur ramène à ces piéces; & l'admiration pour les anciens Romains s'épuiſe bientôt. Perſonne ne conſpire aujourdhui, & tout le monde aime.

D'ailleurs les repréſentations de *Catilina* exigent un trop grand nombre d'Acteurs, un trop grand appareil.

Les ſavants ne trouveront pas ici une hiſtoire fidèle de la conjuration de *Catilina*. Ils ſont aſſez perſuadés qu'une Tragédie n'eſt pas une Hiſtoire; mais ils y ver-

verront une peinture vraie des mœurs de ce tems-là. Tout ce que *Cicéron*, *Catilina*, *Caton*, *César* ont fait dans cette piéce n'eſt pas vrai; mais leur génie & leur caractère y ſont peints fidélement.

Si on n'a pû y développer l'éloquence de *Cicéron*, on a du moins étalé toute ſa vertu & tout le courage qu'il fit paraître dans le péril. On a montré dans *Catilina* ces contraſtes de férocité & de ſéduction qui formaient ſon caractère; on a fait voir *César* naiſſant, factieux & magnanime, *César* fait pour être à la fois la gloire & le fléau de Rome.

On n'a point fait paraitre les Députés des Allobroges, qui n'étaient point des Ambaſſadeurs de nos Gaules, mais des Agents d'une petite Province d'Italie ſoumiſe aux Romains, qui ne firent que le perſonnage de délateurs, & qui par-là ſont indignes de figurer ſur la ſcène avec *Cicéron*, *César* & *Caton*.

Si cet ouvrage parait au moins paſſablement écrit, & s'il fait connaitre un peu l'ancienne Rome, c'eſt tout ce qu'on a prétendu, & tout le prix qu'on attend.



PERSONNAGES.

CICERON.	CRASSUS.
CESAR.	CLODIUS.
CATILINA.	CETHEGUS.
AURELIE.	LENTULUS-SURA.
CATON.	Conjurés.
LUCULLUS.	Licteurs.

*Le Théatre représente d'un côté le Palais d'*Aurélie, *de l'autre le Temple de* Tellus, *où s'assemble le Sénat. On voit dans l'enfoncement une galerie qui communique à des souterrains qui conduisent du Palais d'*Aurélie *au vestibule du Temple.*

CATI-



CATILINA,

OU

ROME SAUVÉE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

CATILINA.

(Soldats *dans l'enfoncement.*)

O Rateur insolent, qu'un vil peuple seconde,
Assis au premier rang des Souverains du Monde,
Tu vas tomber du faîte où Rome t'a placé.
Infléxible Caton, vertueux insensé,
Ennemi de ton siécle, esprit dur & farouche,

Ton terme eſt arrivé, ton imprudence y touche.
Fier Sénat de Tyrans, qui tiens le Monde aux fers,
Tes fers ſont préparés, tes tombeaux ſont ouverts.
Que ne puis-je en ton ſang, impérieux Pompée,
Eteindre de ton nom la ſplendeur uſurpée ?
Que ne puis-je oppoſer à ton pouvoir fatal
Ce Céſar ſi terrible, & déja ton égal ?
Quoi! Céſar comme moi factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'eſt pas d'intelligence?
Mais le piége eſt tendu ; je prétens qu'aujourdhui
Le Trône qui m'attend ſoit préparé par lui.
Il faut employer tout, juſqu'à Cicéron même,
Ce Céſar que je crains, mon épouſe que j'aime.
Sa docile tendreſſe, en cet affreux moment,
De mes ſanglans projets eſt l'aveugle inſtrument.
Tout ce qui m'apartient doit être mon complice.
Je veux que l'amour même à mon ordre obéiſſe.
Titres chers & ſacrés & de pére & d'époux,
Faibleſſes des humains, évanouïſſez-vous.

SCENE II.

CATILINA, CETHEGUS.
(Affranchis & ſoldats *dans le lointain.*)

CATILINA.

Eh bien, cher Céthégus, tandis que la nuit ſombre,
Cache encor nos deſtins, & Rome dans ſon ombre,
Avez-

Avez-vous réuni les Chefs des Conjurés ?

CETHEGUS.

Ils viendront dans ces lieux du Conſul ignorés,
Sous ce portique même, & près du Temple impie,
Où domine un Sénat Tyran de l'Italie.
Ils ont renouvellé leurs ſermens & leur foi.
Mais tout eſt-il prévu ? Céſar eſt-il à toi ?
Seconde-t-il enfin Catilina qu'il aime ?

CATILINA.

Cet eſprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CETHEGUS.

Conſpirer ſans Céſar !

CATILINA.

Ah, je l'y veux forcer.
Dans ce piége ſanglant je veux l'embarraſſer.
Mes ſoldats en ſon nom vont ſurprendre Préneſte.
Je fais qu'on le ſoupçonne, & je répons du reſte.
Ce Conſul violent va bientôt l'accuſer ;
Pour ſe venger de lui Céſar peut tout oſer.
Rien n'eſt ſi dangereux que Céſar qu'on irrite ;
C'eſt un lion qui dort, & que ma voix excite.
Je veux que Cicéron réveille ſon courroux,
Et force ce grand homme à combattre pour nous.

CETHEGUS.

Mais Nonnius enfin dans Préneſte eſt le Maître ;

Il aime la patrie, & tu dois le connaître.
Tes ſoins pour le tenter ont été ſuperflus.
Que faut-il décider du ſort de Nonnius?

CATILINA.

Je t'entens, tu ſais trop que ſa fille m'eſt chére.
Ami, j'aime Aurélie, en déteſtant ſon pére.
Quand il ſut que ſa fille avait conçu pour moi
Ce tendre ſentiment qui la tient ſous ma loi;
Quand ſa haine impuiſſante, & ſa colère vaine,
Eurent tenté ſans fruit de briſer notre chaine;
A cet hymen ſecret quand il a conſenti,
Sa faibleſſe a tremblé d'offenſer ſon parti.
Il a craint Cicéron; mais mon heureuſe adreſſe
Avance mes deſſeins par ſa propre faibleſſe.
J'ai moi-même exigé, par un ferment ſacré,
Que ce nœud clandeſtin fût encor ignoré.
Céthégus & Sura ſont ſeul dépoſitaires
De ce ſecret utile à nos ſanglans miſtères.
Le Palais d'Aurélie au Temple nous conduit;
C'eſt-là qu'en ſureté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'apareil du carnage.
De nos vaſtes ſuccès mon hymen eſt le gage.
Vous m'avez bien ſervi, l'amour m'a ſervi mieux.
C'eſt chez Nonnius même, à l'aſpect de ſes Dieux,
Sous les murs du Sénat, ſous ſa voute ſacrée,
Que de tous nos Tyrans la mort eſt préparée.
(*Aux Conjurés qui ſont dans le fond.*)

Vous,

Vous, courez dans Préneſte, où nos amis ſecrets
Ont du nom de Céſar voilé nos intérèts;
Que Nonnius ſurpris ne puiſſe ſe défendre.
Vous, près du Capitole allez ſoudain vous rendre;
Songez qui vous ſervez, & gardez vos ſermens.
(*à Céthégus.*)
Toi, condui d'un coup d'œil tous ces grands mouvemens.

SCENE III.

AURELIE, CATILINA.

AURELIE.

AH! calmez les horreurs dont je ſuis pourſuivie,
Cher époux, eſſuyez les larmes d'Aurélie.
Quel trouble, quel ſpectacle, & quel réveil affreux!
Je vous ſuis en tremblant ſous ces murs ténébreux.
Ces ſoldats que je vois redoublent mes allarmes.
On porte en mon Palais des flambeaux & des armes!
Qui peut nous menacer? Les jours de Marius,
De Carbon, de Sylla, ſont-ils donc revenus?
De ce front ſi terrible éclairciſſez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux triſtes & ſombres.
Au nom de tant d'amour, & par ces nœuds ſecrets,
Qui joignent nos deſtins, nos cœurs, nos intérèts,
Au nom de notre fils, dont l'enfance eſt ſi chére,
(Je ne vous parle point des dangers de ſa mére,

Et

Et je ne vois hélas, que ceux que vous courez :)
Ayez pitié du trouble où mes ſens ſont livrés :
Expliquez-vous.

CATILINA.

Sachez que mon nom, ma fortune,
Ma ſureté, la vôtre, & la cauſe commune,
Exigent ces apprêts qui cauſent votre effroi.
Si vous daignez m'aimer, ſi vous êtes à moi,
Sur ce qu'ont vû vos yeux obſervez le ſilence.
Des meilleurs citoyens j'embraſſe la défenſe.
Vous voyez le Sénat, le peuple diviſés,
Une foule de Rois l'un à l'autre oppoſés.
On ſe menace, on s'arme ; & dans ces conjonctures,
Je prens un parti ſage, & de juſtes meſures.

AURELIE.

Je le ſouhaite au moins. Mais me tromperiez-vous ?
Peut-on cacher ſon cœur aux cœurs qui ſont à nous ?
En vous juſtifiant vous redoublez ma crainte.
Dans vos yeux égarés trop d'horreur eſt empreinte.
Ciel ! que fera mon pére alors que dans ces lieux
Ces funeſtes apprêts viendront fraper ſes yeux ?
Souvent les noms de fille & de pére & de gendre,
Lorſque Rome a parlé, n'ont pu ſe faire entendre.
Notre hymen lui déplut, vous le ſavez aſſez.
Mon bonheur eſt un crime à ſes yeux offenſés.
On dit que Nonnius eſt mandé de Préneſte.
Quels effets il verra de cet hymen funeſte !

Cher

Cher époux : quel ufage affreux, infortuné,
Du pouvoir que fur moi l'amour vous a donné !
Vous avez un parti ! mais Cicéron, mon pére,
Caton, Rome, les Dieux font du parti contraire.
Peut-être Nonnius vient vous perdre aujourdhui.

CATILINA.

Non, il ne viendra point, ne craignez rien de lui.

AURELIE.

Comment?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra fe rendre,
Que pour y refpecter & fa fille & fon gendre.
Je ne peux m'expliquer, mais fouvenez-vous bien,
Qu'en tout fon intérêt s'accorde avec le mien.
Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage
De mes juftes projets le premier avantage,
Qu'il fera trop heureux d'abjurer devant moi
Les fuperbes Tyrans dont il reçut la loi.
Je vous ouvre à tous deux, & vous devez m'en croire,
Une fource éternelle & d'honneurs & de gloire.

AURELIE.

La gloire eft bien douteufe, & le péril certain.
Que voulez-vous? pourquoi forcer votre deftin?
Ne vous fuffit-il pas, dans la paix, dans la guerre,
D'être un des Souverains fous qui tremble la Terre?
Pour tomber de plus haut où voulez-vous monter?
De noirs preffentimens viennent m'épouvanter.

J'ai

J'ai trop chéri le joug où je me ſuis ſoumiſe.
Voilà donc cette paix que je m'étais promiſe,
Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché.
Les Dieux m'en ont punie, & me l'ont arraché.
Dès qu'un léger ſommeil vient fermer mes paupiéres,
Je vois Rome embraſée, & des mains meurtriéres,
Des ſupplices, des morts, des fleuves teints de ſang;
De mon pére au Sénat je vois percer le flanc;
Vous-même environné d'une troupe en furie,
Sur des monceaux de morts exhalant votre vie;
Des torrens de mon ſang répandus par vos coups,
Et votre épouſe enfin mourante auprès de vous.
Je me léve, je fuis ces images funèbres;
Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres;
Je vous retrouve hélas! & vous me replongez
Dans l'abime des maux qui me ſont préſagés.

CATILINA.

Allez, Catilina ne craint point les Augures;
Et je veux du courage, & non pas des murmures,
Qand je ſers & l'Etat, & vous, & mes amis.

AURELIE.

Ah cruel! eſt-ce ainſi que l'on ſert ſon païs?
J'ignore à quels deſſeins ta fureur s'eſt portée;
S'ils étaient généreux tu m'aurais conſultée:
Nos communs intérêts ſemblaient te l'ordonner.
Si tu feins avec moi, je dois tout ſoupçonner.
Tu te perdras, déja ta conduite eſt ſuſpecte

A

A ce Conful févère, & que Rome refpecte.

CATILINA.

Cicéron refpecté! lui mon lâche rival!

SCENE IV.

CATILINA, AURELIE, MARTIAN l'un des Conjurés.

MARTIAN.

Seigneur, Cicéron vient près de ce lieu fatal.
Par fon ordre bientôt le Sénat fe raffemble:
Il vous mande en fecret.

AURELIE.

Catilina, je tremble
A cet ordre fubit, à ce funefte nom.

CATILINA.

Mon époufe trembler au nom de Cicéron!
Que Nonnius féduit le craigne & le révère;
Qu'il déshonore ainfi fon rang, fon caractère;
Qu'il ferve, il en eft digne, & je plains fon erreur.
Mais de vos fentimens j'attens plus de grandeur.
Allez, fouvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choififfaient autrement leurs Confuls & leurs Maîtres.
Quoi, vous femme & Romaine, & du fang d'un Néron,
Vous feriez fans orgueil & fans ambition?
Il en faut aux grands cœurs.

AURE-

AURELIE.

Tu crois le mien timide ;
La ſeule cruauté te parait intrépide.
Tu m'oſes reprocher d'avoir tremblé pour toi.
Le Conſul va paraître, adieu, mais connais-moi.
Aprends que cette épouſe à tes loix trop ſoumiſe,
Que tu devais aimer, que ta fierté mépriſe,
Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus Romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.

Que de chagrins divers il faut que je dévore !
Cicéron que je vois eſt moins à craindre encore.

SCENE V.

CICERON *dans l'enfoncement.*
Le Chef des Licteurs, CATILINA.

CICERON (*au Chef des Licteurs.*)

Suivez mon ordre, allez, de ce perfide cœur
Je prétens ſans témoins ſonder la profondeur.
La crainte quelquefois peut ramener un traitre.

CATILINA.

Quoi, c'eſt ce Plébeien dont Rome a fait ſon Maitre !

CICERON.

Avant que le Sénat ſe raſſemble à ma voix,

Je

Je viens, Catilina, pour la derniére fois,
Aporter le flambeau ſur le bord de l'abîme,
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui vous?

CICERON.

Moi.

CATILINA.

C'eſt ainſi que votre inimitié...

CICERON.

C'eſt ainſi que s'explique un reſte de pitié.
Vos cris audacieux, votre plainte frivole,
Ont aſſez fatigué les murs du Capitole.
Vous feignez de penſer que Rome & le Sénat
Ont avili dans moi l'honneur du Conſulat.
Concurrent malheureux à cette place inſigne,
Votre orgueil l'attendait; mais en étiez-vous digne?
La valeur d'un ſoldat, le nom de vos ayeux,
Ces prodigalités d'un jeune ambitieux,
Ces jeux & ces feſtins qu'un vain luxe prépare,
Etaient-ils un mérite aſſez grand, aſſez rare,
Pour vous faire eſpérer de diſpenſer des Loix
Au peuple ſouverain qui régne ſur les Rois?
A vos prétentions j'aurais cédé peut-être,
Si j'avais vû dans vous ce que vous deviez être.
Vous pouviez de l'Etat être un jour le ſoutien:
Mais pour être Conſul devenez Citoyen.
Penſez-vous affaiblir ma gloire & ma puiſſance,

En

En décriant mes ſoins, mon état, ma naiſſance?
Dans ces tems malheureux, dans nos jours corrompus,
Faut-il des noms à Rome? il lui faut des vertus.
Ma gloire, (& je la dois à ces vertus ſévères)
Eſt de ne rien tenir des grandeurs de mes pères.
Mon nom commence en moi: de votre honneur jaloux,
Tremblez que votre nom ne finiſſe dans vous.

CATILINA.

Vous abuſez beaucoup, Magiſtrat d'une année,
De votre autorité paſſagère & bornée.

CICERON.

Si j'en avais uſé, vous ſeriez dans les fers;
Vous, l'éternel apui des citoyens pervers,
Vous qui de nos Autels ſouillant les priviléges,
Portez juſqu'aux lieux ſaints vos fureurs ſacriléges,
Qui comptez tous vos jours, & marquez tous vos pas,
Par des plaiſirs affreux, ou des aſſaſſinats;
Qui ſavez tout braver, tout oſer & tout feindre:
Vous enfin qui ſans moi ſeriez peut-être à craindre,
Vous avez corrompu tous les dons précieux,
Que pour un autre uſage ont mis en vous les Dieux;
Courage, adreſſe, eſprit, grace, fierté ſublime,
Tout dans votre ame aveugle eſt l'inſtrument du crime.
Je détournais de vous des regards paternels,
Qui veillaient au deſtin du reſte des mortels.
Ma voix que craint l'audace, & que le faible implore,
Dans le rang des Verrès ne vous mit point encore;
Mais

Mais devenu plus fier par tant d'impunité,
Jufqu'à trahir l'Etat vous avez attenté.
Le défordre eft dans Rome, il eft dans l'Etrurie.
On parle de Prénefte, on foulève l'Ombrie.
Les foldats de Sylla de carnage altérés,
Sortent de leur retraite aux meurtres préparés.
Mallius en Tofcane arme leurs mains féroces.
Les coupables foutiens de vos complots atroces
Sont tous vos partifans déclarés ou fecrets;
Partout le nœud du crime unit vos intérêts.
Ah! fans qu'un jour plus grand éclaire ma juftice;
Sachez que je vous crois leur Chef ou leur complice;
Que j'ai partout des yeux, que j'ai partout des mains;
Que malgré vous encor il eft de vrais Romains;
Que ce cortége affreux d'amis vendus au crime
Sentira comme vous l'équité qui m'anime.
Vous n'avez vû dans moi qu'un rival de grandeur,
Voyez-y votre Juge, & votre accufateur,
Qui va dans un moment vous forcer de répondre
Au Tribunal des Loix qui doivent vous confondre,
Des Loix qui fe taifaient fur vos crimes paffés,
De ces Loix que je venge, & que vous renverfez.

CATILINA.

Je vous ai déja dit, Seigneur, que votre place
Avec Catilina permet peu cette audace.
Mais je veux pardonner des foupçons fi honteux,
En faveur de l'Etat que nous fervons tous deux.

Je fais plus ; je respecte un zèle infatigable,
Aveugle, je l'avoue, & pourtant estimable.
Ne me reprochez plus tous mes égaremens,
D'une ardente jeunesse impétueux enfans;
Le Sénat m'en donna l'exemple trop funeste.
Cet emportement passe, & le courage reste.
Ce luxe, ces excès, ces fruits de la grandeur,
Sont les vices du tems, & non ceux de mon cœur.
Songez que cette main servit la République;
Que soldat en Asie, & Juge dans l'Afrique,
J'ai malgré nos excès & nos divisions,
Rendu Rome terrible aux yeux des Nations;
Moi je la trahirais, moi qui l'ai su défendre?

CICERON.

Marius & Sylla, qui la mirent en cendre,
Ont mieux servi l'Etat, & l'ont mieux défendu.
Les Tyrans ont toujours quelqu'ombre de vertu;
Ils soutiennent les Loix avant de les abattre.

CATILINA.

Ah! si vous soupçonnez ceux qui savent combattre,
Accusez donc César, & Pompée, & Crassus.
Pourquoi fixer sur moi vos yeux toujours déçus?
Parmi tant de guerriers, dont on craint la puissance,
Pourquoi suis-je l'objet de votre défiance?
Pourquoi me choisir, moi? par quel zéle emporté. .

CICERON.

Vous-même, jugez-vous, l'avez-vous mérité?

CATI-

CATILINA.

Non, mais j'ai trop daigné m'abaisser à l'excuse;
Et plus je me défens, plus Cicéron m'accuse.
Si vous avez voulu me parler en ami,
Vous vous êtes trompé; je suis votre ennemi.
Si c'est en citoyen, comme vous je crois l'être,
Et si c'est en Consul, ce Consul n'est pas Maitre,
Il préside au Sénat, & je peux l'y braver.

CICERON.

J'y punis les forfaits, tremble de m'y trouver.
Malgré toute ta haine à mes yeux méprisable,
Je t'y protégerai, si tu n'es point coupable:
Fuis Rome, si tu l'es.

CATILINA.

C'en est trop; arrêtez.
C'est trop souffrir le zèle où vous vous emportez.
De vos vagues soupçons j'ai dédaigné l'injure;
Mais après tant d'affronts que mon orgueil endure,
Je veux que vous sachiez que le plus grand de tous
N'est pas d'être accusé, mais protégé par vous.

CICERON (*seul.*)

Le traitre pense-t-il à force d'insolence,
Par sa fausse grandeur prouver son innocence?
Tu ne peux m'imposer, perfide, ne crois pas
Eviter l'œuil vengeur attaché sur tes pas.

SCENE VI.

CICERON, CATON.

CICERON.

EH bien, ferme Caton, Rome eſt-elle en défenſe?

CATON.

Vos ordres ſont ſuivis. Ma promte vigilance
A diſpoſé déja ces braves Chevaliers,
Qui ſous vos étendarts marcheront les premiers.
Mais je crains tout du Peuple & du Sénat lui-même.

CICERON.

Du Sénat?

CATON.

Enyvré de ſa grandeur ſuprême,
Dans ſes diviſions il ſe forge des fers.

CICERON.

Les vices des Romains ont vengé l'Univers.
La vertu diſparait: la liberté chancelle:
Mais Rome a des Catons, j'eſpère encor pour elle.

CATON.

Ah! qui ſert ſon pays, ſert ſouvent un ingrat.
Votre mérite même irrite le Sénat;
Il voit d'un œil jaloux cet éclat qui l'offenſe.

CICERON.

Les regards de Caton ſeront ma récompenſe.

Au

Au torrent de mon ſiécle, à ſon iniquité,
J'oppoſe ton ſuffrage, & la poſtérité.
Faiſons notre devoir: les Dieux feront le reſte.

CATON.

Eh, comment réſiſter à ce torrent funeſte,
Quand je vois dans ce Temple aux vertus élevé,
L'infame trahiſon marcher le front levé?
Croit-on que Mallius, cet indigne rebelle,
Ce Tribun de ſoldats, ſubalterne infidéle,
De la guerre civile arborât l'étendart,
Qu'il oſat s'avancer vers ce ſacré rempart;
Qu'il eût pû fomenter ces ligues menaçantes,
S'il n'était ſoutenu par des mains plus puiſſantes,
Si quelque rejetton de nos derniers Tyrans
N'allumait en ſecret des feux plus dévorans?
Les premiers du Sénat nous trahiſſent peut-être;
Des cendres de Sylla les Tyrans vont renaitre.
Céſar fut le premier que mon cœur ſoupçonna.
Oui, j'accuſe Céſar.

CICERON.

Et moi Catilina.
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaſte dans ſes projets, impétueux, perfide,
Plus que Céſar encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, & bien moins généreux.
Je viens de lui parler, j'ai vû ſur ſon viſage,
J'ai vû dans ſes diſcours ſon audace & ſa rage,

Et la fombre hauteur d'un efprit affermi,
Qui fe laffe de feindre, & parle en ennemi.
De fes obfcurs complots je cherche les complices.
Tous fes crimes paffés font mes premiers indices.
J'en préviendrai la fuite.

CATON.

Il a beaucoup d'amis;
Je crains pour les Romains des Tyrans réunis.
L'armée eft en Afie, & le crime eft dans Rome;
Mais pour fauver l'Etat il fuffit d'un grand-homme.

CICERON.

Si nous fommes unis, il fuffit de nous deux.
La difcorde eft bientôt parmi les factieux.
Céfar peut conjurer, mais je connais fon ame;
Je fai quel noble orgueil le domine & l'enflame.
Son cœur ambitieux ne peut être abattu,
Jufqu'à fervir en lâche un Tyran fans vertu.
Il aime Rome encor, il ne veut point de Maître;
Mais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être.
Tous deux jaloux de plaire, & plus de commander,
Ils font montés trop haut pour jamais s'accorder.
Par leur défunion Rome fera fauvée.
Allons, n'attendons pas que de fang abreuvée,
Elle tende vers nous fes languiffantes mains,
Et qu'on donne des fers aux Maîtres des humains.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

CATILINA. CETHEGUS.

CETHEGUS.

TAndis que tout s'apprête, & que ta main hardie
Va de Rome & du Monde allumer l'incendie,
Tandis que ton armée approche de ces lieux,
Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux.

CATILINA.

Je sais que d'un Consul la sombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence.
Sur le vaisseau public ce pilote égaré
Présente à tous les vents un flanc mal assuré;
Il s'agite au hazard, à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.
Ne crains rien du Sénat: ce corps faible & jaloux
Avec joie en secret l'abandonne à nos coups.
Ce Sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse, & plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les Souverains des Rois respecter Cicéron.
César n'est point à lui, Crassus le sacrifie.
J'attens tout de ma main, j'attens tout de l'envie.

C'eſt un homme expirant qu'on voit d'un faible effort
Se débattre & tomber dans les bras de la mort.

CETHEGUS.

Il a des envieux, mais il parle, il entraine ;
Il réveille la gloire, il ſubjugue la haine ;
Il domine au Sénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux ;
J'entens avec mépris ſes cris injurieux ;
Qu'il déclame à ſon gré juſqu'à ſa derniére heure,
Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire & qu'il meure ;
De plus cruels ſoucis, des chagrins plus preſſants,
Occupent mon courage, & régnent ſur mes ſens.

CETHEGUS.

Que dis-tu ? qui t'arrête en ta noble carriére ?
Quand l'adreſſe & la force ont ouvert la barriére,
Que crains-tu ?

CATILINA.

Ce n'eſt pas mes nombreux ennemis.
Mon parti ſeul m'allarme, & je crains mes amis ;
De Lentulus-Sura l'ambition jalouſe,
Le grand cœur de Céſar, & ſurtout mon épouſe.

CETHEGUS.

Ton épouſe ? tu crains une femme & des pleurs ?
Laiſſe-lui ſes remords, laiſſe-lui ſes terreurs ;

Tu

Tu l'aimes, mais en Maître, & ſon amour docile
Eſt de tes grands deſſeins un inſtrument utile.

CATILINA.

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux.
Rome, un époux, un fils partagent trop ſes vœux.
O Rome, ô nom fatal, ô liberté chérie!
Quoi dans ma maiſon même on parle de patrie!
Je veux, qu'avant le tems fixé pour le combat,
Tandis que nous allons éblouïr le Sénat,
Ma femme, avec mon fils, de ces lieux enlevée,
Abandonne une ville aux flammes réſervée,
Qu'elle parte, en un mot. Nos femmes, nos enfans,
Ne doivent point troubler ces terribles moments.
Mais Céſar!

CETHEGUS.

Que veux-tu? Si par ton artifice
Tu ne peux réuſſir à t'en faire un complice,
Dans le rang des proſcrits faut-il placer ſon nom?
Faut-il confondre enfin Céſar & Cicéron?

CATILINA.

C'eſt là ce qui m'occupe, & s'il faut qu'il périſſe,
Je me ſens étonné de ce grand ſacrifice;
Il ſemble qu'en ſecret reſpectant ſon deſtin,
Je révère dans lui l'honneur du nom Romain.
Mais Sura viendra-t-il?

CETHEGUS.

Compte ſur ſon audace:

Tu

Tu fais comme ébloui des grandeurs de fa race,
A partager ton régne il fe croit deftiné.

CATILINA.

Qu'à cet efpoir trompeur il refte abandonné.
Tu vois avec quel art il faut que je ménage
L'orgueil préfomtueux de cet efprit fauvage,
Ses chagrins inquiets, fes foupçons, fon courroux.
Sais-tu que de Céfar il ofe être jaloux?
Enfin j'ai des amis moins aifés à conduire,
Que Rome & Cicéron ne coutent à détruire.
O d'un Chef de parti dur & pénible emploi!

CETHEGUS.

Le foupçonneux Sura s'avance ici vers toi.

SCENE II.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

Ainfi malgré mes foins & malgré ma priére,
Vous prenez dans Céfar une affurance entiére.
Vous lui donnez Préneſte, il devient notre apui.
Penfez-vous me forcer à dépendre de lui?

CATILINA.

Le fang des Scipions n'eft point fait pour dépendre.

Ce

Ce n'eſt qu'au premier rang que vous devez prétendre.
Je traite avec Céſar, mais ſans m'y confier.
Son crédit peut nous nuire, il peut nous apuyer.
Croyez qu'en mon parti s'il faut que je l'engage,
Je me ſers de ſon nom, mais pour votre avantage.

SURA.

Ce nom eſt-il plus grand que le vôtre & le mien?
Pourquoi nous abaiſſer à briguer ce ſoutien?
On le fait trop valoir, & Rome eſt trop frapée
D'un mérite naiſſant qu'on oppoſe à Pompée.
Pourquoi le rechercher alors que je vous ſers?
Ne peut-on ſans Céſar ſubjuguer l'Univers?

CATILINA.

Nous le pouvons, ſans doute, & ſur votre vaillance
J'ai fondé dès longtems ma plus forte eſpérance.
Mais Céſar eſt aimé du Peuple & du Sénat;
Politique, guerrier, Pontife, Magiſtrat,
Terrible dans la guerre, & grand dans la Tribune,
Par cent chemins divers il court à la fortune.
Il nous eſt néceſſaire.

SURA.

Il nous ſera fatal,
Notre égal aujourdhui, demain notre rival,
Bientôt notre Tyran, tel eſt ſon caractère;
Je le crois du parti le plus grand adverſaire.
Peut-être qu'à vous ſeul il daignera céder,

Mais

Mais croyez qu'à tout autre il voudra commander.
Je ne ſouffrirai point, puis qu'il faut vous le dire,
De ſon fier aſcendant le dangereux empire.
Je vous ai prodigué mon ſervice & ma foi,
Et je renonce à vous, s'il l'emporte ſur moi.

CATILINA.

J'y conſens; faites plus, arrachez-moi la vie,
Je m'en déclare indigne, & je la ſacrifie,
Si je permets jamais, de nos grandeurs jaloux,
Qu'un autre oſe penſer à s'élever ſur nous.
Mais ſouffrez qu'à Céſar votre intérêt me lie;
Je le flatte aujourdhui, demain je l'humilie:
Je ferai plus peut-être: en un mot vous penſez
Que ſur nos intérêts mes yeux s'ouvrent aſſez.

(*à Céthégus.*)

Va, prépare en ſecret le départ d'Aurélie:
Que des ſeuls conjurés ſa maiſon ſoit remplie.
De ces lieux cependant qu'on écarte ſes pas;
Craignons de ſon amour les funeſtes éclats.
Par un autre chemin tu reviendras m'attendre,
Vers ces lieux retirés où Céſar va m'entendre.

SURA.

Enfin donc ſans Céſar vous n'entreprenez rien?
Nous attendrons le fruit de ce grand entretien.

CATILINA.

Allez, j'eſpère en vous plus que dans Céſar même.

CETHE-

CETHEGUS.

Je cours exécuter ta volonté ſuprême,
Et ſous tes étendarts à jamais réunir
Ceux qui mettent leur gloire à ſavoir t'obéir.

SCENE III.

CATILINA, CESAR.

CATILINA.

Eh bien, Céſar, eh bien! toi de qui la fortune
Dès le tems de Sylla me fut toujours commune,
Toi, dont j'ai préſagé les éclatans deſtins,
Toi né pour être un jour le premier des Romains,
N'ès-tu donc aujourdhui que le premier eſclave
Du fameux Plébéien qui t'irrite & te brave?
Tu le hais, je le ſais, & ton œil pénétrant
Voit pour s'en affranchir ce que Rome entreprend.
Et tu balancerais? & ton ardent courage
Craindrait de nous aider à ſortir d'eſclavage?
Des deſtins de la Terre il s'agit aujourdhui,
Et Céſar ſouffrirait qu'on les changeat ſans lui?
Quoi! n'ès-tu plus jaloux du nom du grand Pompée?
Ta haine pour Caton s'eſt-elle diſſipée?
N'ès-tu pas indigné de ſervir les Autels,
Quand Cicéron préſide au deſtin des mortels?
Quand l'obſcur habitant des rives du Fibrêne
Siége au-deſſus de toi ſur la Pourpre Romaine?

Souf-

Souffriras-tu longtems tous ces Rois faſtueux,
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de ſa gloire, énervé de molleſſe;
Un Craſſus étonné de ſa propre richeſſe,
Dont l'opulence avide oſant nous inſulter,
Aſſervirait l'Etat, s'il daignait l'acheter?
Ah! de quelque côté que tu jettes la vuë,
Vois Rome turbulente, ou Rome corrompuë.
Vois ces lâches vainqueurs en proie aux factions,
Diſputer, dévorer le ſang des Nations.
Le Monde entier t'appelle, & tu reſtes paiſible!
Veux-tu laiſſer languir ce courage invincible?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié?
Céſar eſt-il fidéle à ma tendre amitié?

CESAR.

Oui, ſi dans le Sénat on te fait injuſtice,
Céſar te défendra, compte ſur mon ſervice.
Je ne peux te trahir, n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornerais là tes vœux irréſolus?
C'eſt à parler pour moi que tu peux te réduire?

CESAR.

J'ai peſé tes projets, je ne veux pas leur nuire;
Je peux leur applaudir, je n'y veux point entrer.

CATILINA.

J'entens, pour les heureux tu veux te déclarer.

Des

Des premiers mouvemens ſpectateur immobile,
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CESAR.

Non; je veux des dangers plus dignes de mon cœur.
Ma haine pour Caton, ma fiére jalouſie
Des lauriers dont Pompée eſt couvert en Aſie,
Le crédit, les honneurs, l'éclat de Cicéron,
Ne m'ont déterminé qu'à ſurpaſſer leur nom.
Sur les rives du Rhin, de la Seine & du Tage,
La victoire m'appelle, & voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, & ſonge que demain
J'y pourrais avec toi marcher en Souverain.

CESAR.

Ton projet eſt bien grand, peut-être téméraire;
Il eſt digne de toi, mais pour ne te rien taire,
Plus il doit t'agrandir, moins il eſt fait pour moi.

CATILINA.

Comment?

CESAR.

Je ne veux pas ſervir ici ſous toi.

CATILINA.

Ah, crois qu'avec Céſar on partage ſans peine.

CESAR.

On ne partage point la grandeur ſouveraine.

Va,

Va, ne te flatte pas que jamais à ſon char
L'heureux Catilina puiſſe enchainer Céſar.
Tu m'as vû ton ami, je le ſuis, je veux l'être:
Mais jamais mon ami ne deviendra mon Maitre.
Pompée en ſerait digne, & s'il l'oſe tenter,
Ce bras levé ſur lui l'attend pour l'arrèter.
Sylla dont tu reçus la valeur en partage,
Dont j'eſtime l'audace, & dont je hais la rage,
Sylla nous a réduits à la captivité.
Mais s'il ravit l'Empire, il l'avait mérité.
Il ſoumit l'Helleſpont, il fit trembler l'Euphrate;
Il ſubjugua l'Aſie, il vainquit Mithridate.
Qu'as-tu fait? quels Etats, quels fleuves, quelles mers,
Quels Rois par toi vaincus ont adoré nos fers?
Tu peux avec le tems être un jour un grand-homme;
Mais tu n'as pas acquis le droit d'aſſervir Rome:
Et mon nom, ma grandeur, & mon autorité,
N'ont point encor l'éclat & la maturité,
Le poids qu'exigerait une telle entrepriſe.
Je vois que tôt ou tard Rome ſera ſoumiſe:
J'ignore mon deſtin; mais ſi j'étais un jour
Forcé par les Romains de régner à mon tour,
Avant que d'obtenir une telle victoire,
J'étendrai, ſi je puis, leur Empire & leur gloire;
Je ſerai digne d'eux, & je veux que leurs fers
D'eux-mêmes reſpectés de lauriers ſoient couverts.

CATILINA.

Le moyen que je t'offre eſt plus aiſé peut-être.

Qu'é-

Qu'était donc ce Sylla, qui s'eſt fait notre Maitre?
Il avait une armée; & j'en forme aujourdhui;
Il m'a falu créer ce qui s'offrait à lui;
Il profita des tems, & moi je les fais naître.
Je ne dis plus qu'un mot: il fut Roi; veux-tu l'être?
Veux-tu de Cicéron ſubir ici la loi,
Vivre ſon courtiſan, ou régner avec moi?

CESAR.

Je ne veux l'un ni l'autre: il n'eſt pas tems de feindre.
J'eſtime Cicéron, ſans l'aimer, ni le craindre.
Je t'aime, je l'avoue, & je ne te crains pas.
Diviſe le Sénat, abaiſſe des ingrats,
Tu le peux, j'y conſens; mais ſi ton ame aſpire
Juſqu'à m'oſer ſoumettre à ton nouvel Empire,
Ce cœur ſera fidéle à tes ſecrets deſſeins,
Et ce bras combattra l'ennemi des Romains.

(Il ſort.)

SCENE IV.

CATILINA.

AH! qu'il ſerve, s'il l'oſe, au deſſein qui m'anime,
Et s'il n'en eſt l'appui, qu'il en ſoit la victime.
Sylla voulait le perdre, il le connaiſſait bien.
Son génie en ſecret eſt l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

SCENE V.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

CEfar s'eſt-il montré favorable ou contraire?

CATILINA.

Sa ſtérile amitié nous offre un faible appui.
Il faut & nous ſervir & nous venger de lui.
Nous avons des ſoutiens plus ſurs & plus fidéles.
Les voici ces Héros vengeurs de nos querelles.

SCENE VI.

CATILINA, Les Conjurés.

CATILINA.

VEnez, noble Piſon, vaillant Autronius,
Intrépide Vargonte, ardent Statilius,
Vous tous braves guerriers de tout rang, de tout âge,
Des plus grands des humains redoutable aſſemblage ;
Venez ; vainqueurs des Rois, vengeurs des citoyens,
Vous tous mes vrais amis, mes égaux, mes ſoutiens.
Encor quelques momens ; un Dieu, qui vous ſeconde,
Va mettre entre vos mains la Maitreſſe du Monde.
De trente Nations malheureux conquérans,
La peine était pour vous, le fruit pour vos Tyrans.

Vos

Vos mains n'ont ſubjugué Tigrane & Mithridate,
Votre ſang n'a rougi les ondes de l'Euphrate,
Que pour enorgueillir d'indignes Sénateurs,
De leurs propres appuis lâches perſécuteurs;
Grands par vos travaux ſeuls, & qui pour récompenſe
Vous permettaient de loin d'adorer leur puiſſance.
Le jour de la vengeance eſt arrivé pour vous.
Je ne propoſe point à votre fier couroux
Des travaux ſans périls & des meurtres ſans gloire:
Vous pourriez dédaigner une telle victoire.
A vos cœurs généreux je promets des combats;
Je vois vos ennemis expirans ſous vos bras:
Entrez dans leurs palais; frapez, mettez en cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de ſe défendre;
Mais ſurtout qu'un concert unanime & parfait
De nos vaſtes deſſeins aſſure en tout l'effet.
A l'heure où je vous parle on doit ſaiſir Préneſte;
Des ſoldats de Sylla le redoutable reſte,
Par des chemins divers & des ſentiers obſcurs,
Du fond de la Toſcane avancent vers ces murs.
Ils arrivent, je ſors, & je marche à leur tête:
Au dehors, au dedans, Rome eſt votre conquête.
Je combats Pétreius, & je m'ouvre en ces lieux,
Au pié du Capitole, un chemin glorieux.
C'eſt là que par les droits que vous donne la guerre,
Nous montons en triomphe au Trone de la Terre,
A ce Trone ſouillé par d'indignes Romains,
Mais lavé dans leur ſang, & vengé par vos mains.

Curius & les ſiens doivent m'ouvrir les portes.
(*Il s'arrête un moment, puis il s'adreſſe à un Conjuré.*)
Vous, des gladiateurs aurons-nous les cohortes?
Leur joignez-vous ſurtout ces braves vétérans,
Qu'un odieux repos fatigua trop longtems?

LENTULUS.

Je dois les amener, ſi-tôt que la nuit ſombre
Cachera ſous ſon voile & leur marche & leur nombre.
Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous, du mont Célius êtes-vous aſſuré?

STATILIUS.

Les gardes ſont ſéduits, on peut tout entreprendre.

CATILINA.

Vous, au mont Aventin que tout ſoit mis en cendre.
Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,
De ce ſignal terrible allumez les flambeaux.
Aux maiſons des proſcrits que la mort ſoit portée.
La premiére victime à mes yeux préſentée,
Vous l'avez tous juré, doit être Cicéron.
Immolez Céſar même, oui Céſar & Caton.
Eux morts, le Sénat tombe, & nous ſert en ſilence.
Déja notre fortune aveugle ſa prudence:
Dans ſes murs, ſous ſon Temple, à ſes yeux, ſous ſes pas,
Nous diſpoſons en paix l'appareil du trépas.
Surtout avant le tems ne prenez point les armes.

Que

Que la mort des Tyrans précède les allarmes;
Que Rome & Cicéron tombent du même fer;
Que la foudre en grondant les frape avec l'éclair.
Vous avez dans vos mains le destin de la Terre.
Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre,
C'est reprendre vos droits, & c'est vous resaisir
De l'Univers domté qu'on osait vous ravir...

(à Céthégus & à Lentulus-Sura.)

Vous, de ces grands desseins les auteurs magnanimes,
Venez dans le Sénat, venez voir vos victimes.
De ce Consul encor nous entendrons la voix;
Croyez qu'il va parler pour la derniére fois.
Et vous, dignes Romains, jurez par cette épée,
Qui du sang des Tyrans sera bientôt trempée,
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

MARTIAN.

Oui, nous le jurons tous par ce fer & par toi.

UN AUTRE CONJURE'.

Périsse le Sénat!

MARTIAN.

Périsse l'infidéle,
Qui pourra différer de venger ta querelle!
Si quelqu'un se repent, qu'il tombe sous nos coups.

CATILINA.

Allez, & cette nuit Rome entiére est à vous.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

CATILINA, CETHEGUS, Affranchis, MARTIAN, SEPTIME.

CATILINA.

Tout eſt-il prèt, enfin l'armée avance-t-elle?

MARTIAN.

Oui Seigneur, Mallius à ſes ſermens fidéle,
Vient entourer ces murs aux flammes deſtinés.
Au dehors, au dedans les ordres ſont donnés;
Les Conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Preſcrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Si-tôt que du Sénat vous me verrez ſortir,
Commencez à l'inſtant nos ſanglans ſacrifices;
Que du ſang des proſcrits les fatales prémices
Conſacrent ſous vos mains ce redoutable jour.
Obſervez, Martian, vers cet obſcur détour,
Si d'un Conſul trompé les ardens émiſſaires
Oſeraient épier nos terribles miſtères.

CETHE-

CETHEGUS.

Peut-être avant le tems faudrait-il l'attaquer,
Au milieu du Sénat qu'il vient de convoquer;
Je vois qu'il prévient tout, & que Rome allarmée....

CATILINA.

Prévient-il Mallius? prévient-il mon armée?
Connait-il mes projets? sait-il, dans son effroi,
Que Mallius n'agit, n'est armé que pour moi?
Suis-je fait pour fonder ma fortune & ma gloire
Sur un vain brigandage, & non sur la victoire?
Va, mes desseins sont grands, autant que mesurés;
Les soldats de Sylla sont mes vrais conjurés.
Quand des mortels obscurs, & de vils téméraires,
D'un complot mal tissu forment les nœuds vulgaires,
Un seul ressort qui manque à leurs piéges tendus,
Détruit l'ouvrage entier, & l'on n'y revient plus.
Mais des mortels choisis, & tels que nous le sommes,
Ces desseins si profonds, ces crimes de grands-hommes,
Cette élite indomtable, & ce superbe choix
Des descendans de Mars & des vainqueurs des Rois,
Tous ces ressorts secrets, dont la force assurée
Trompe de Cicéron la prudence égarée,
Un feu dont l'étendue embrase au même instant
Les Alpes, l'Apennin, l'Aurore & le Couchant,
Que Rome doit nourrir, que rien ne peut éteindre:
Voilà notre destin, dis-moi s'il est à craindre.

CETHEGUS.

Sous le nom de César Prénefte eft-elle à nous?

CATILINA.

C'eft là mon premier pas; c'eft un des plus grands coups,
Qu'au Sénat incertain je porte en affurance.
Tandis que Nonnius tombe fous ma puiffance,
Tandis qu'il eft perdu, je fais femer le bruit,
Que tout ce grand complot par lui-même eft conduit.
La moitié du Sénat croit Nonnius complice.
Avant qu'on délibère, avant qu'on s'éclairciffe,
Avant que ce Sénat, fi lent dans fes débats,
Ait démêlé le piége où j'ai conduit fes pas,
Mon armée eft dans Rome, & la Terre affervie.
Allez, que de ces lieux on enlève Aurélie,
Et que rien ne partage un fi grand intérêt.

SCENE II.

AURELIE, CATILINA, CETHEGUS, &c.

AURELIE (*une lettre à la main.*)

LIs ton fort & le mien, ton crime & ton arrêt.
Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.

Quelle main téméraire...
Eh bien, je reconnais le feing de votre pére.

AURE-

AURELIE.

Lis..

CATILINA *lit la lettre.*

„ La mort trop longtems a reſpecté mes jours,
„ Une fille que j'aime en termine le cours.
„ Je ſuis trop bien puni, dans ma triſte vieilleſſe,
„ De cet hymen affreux qu'a permis ma faibleſſe.
„ Je ſais de votre époux les complots odieux.
„ Céſar qui nous trahit veut enlever Préneſte;
„ Vous avez partagé leur trahiſon funeſte.
„ Repentez-vous, ingrate, ou périſſez comme eux...
Mais comment Nonnius aurait-il pû connaître
Des ſecrets qu'un Conſul ignore encor peut-être?

CETHEGUS.

Ce billet peut vous perdre.

CATILINA (*à Céthégus.*

Il poura nous ſervir.

(*à Aurélie.*)

Il faut tout vous aprendre, il faut tout éclaircir.
Je vais armer le Monde, & c'eſt pour ma défenſe.
Vous, dans ce jour de ſang marqué pour ma puiſſance,
Voulez-vous préférer un pére à votre époux?
Pour la derniére fois dois-je compter ſur vous?

AURELIE.

Tu m'avais ordonné le ſilence & la fuite;
Tu voulais à mes pleurs dérober ta conduite;
Eh bien, que prétens-tu?

CATI-

CATILINA.

Partez au même inſtant;
Envoyez au Conſul ce billet important;
J'ai mes raiſons, je veux qu'il apprenne à connaître
Que Céſar eſt à craindre, & plus que moi peut-être:
Je n'y ſuis point nommé; Céſar eſt accuſé,
C'eſt ce que j'attendais; tout le reſte eſt aiſé.
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la Terre.
Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés,
Que quand j'en ſerai Maître, & quand vous régnerez.
Notre hymen eſt ſecret, je veux qu'on le publie
Au milieu de l'armée, aux yeux de l'Italie.
Je veux que votre pére, humble dans ſon couroux,
Soit le premier ſujet qui tombe à vos genoux.
Partez, daignez me croire, & laiſſez vous conduire;
Laiſſez-moi mes dangers, ils doivent me ſuffire;
Et ce n'eſt pas à vous de partager mes ſoins.
Vainqueur & couronné cette nuit je vous joins.

AURELIE.

Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage?

CATILINA.

Oui, de nos ennemis j'y vais punir la rage.
Tout eſt prêt, on m'attend.

AURELIE.

Commence donc par moi,

Com-

Commence par ce meurtre, il eſt digne de toi:
Barbare: j'aime mieux, avant que tout périſſe,
Expirer par tes mains, que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens votre eſprit raffermi...

CETHEGUS.

Ne déſeſpérez point un époux, un ami.
Tout vous eſt confié, la carriére eſt ouverte;
Et reculer d'un pas, c'eſt courir à ſa perte.

AURELIE.

Ma perte fut certaine, au moment où mon cœur
Reçut de vos conſeils le poiſon ſéducteur;
Quand j'acceptai ſa main, quand je fus abuſée,
Attachée à ſon ſort, victime mépriſée,
Vous penſez que mes yeux timides, conſternés,
Reſpecteront toujours vos complots forcenés.
Malgré moi ſur vos pas vous m'avez ſû conduire.
J'aimais; il fut aiſé, cruels, de me ſéduire;
Et c'eſt un crime affreux dont on doit vous punir,
Qu'à tant d'atrocités l'amour ait pû ſervir.
Dans mon aveuglement, que ma raiſon déplore,
Ce reſte de raiſon m'éclaire au moins encore.
Il fait rougir mon front de l'abus déteſté,
Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable, & je ne veux plus l'être;
Je ne veux point ſervir les attentats d'un Maître;

Je renonce à mes vœux, à ton crime, à ta foi;
Mes mains, mes propres mains s'armeront contre toi.
Frape & traine dans Rome embrafée & fumante,
Pour ton premier exploit, ton époufe expirante.
Fais périr avec moi l'enfant infortuné,
Que les Dieux en couroux à mes vœux ont donné;
Et couvert de fon fang, libre dans ta furie,
Barbare: affouvis toi du fang de ta patrie.

CATILINA.

C'eft donc là ce grand cœur, & qui me fut foumis?
Ainfi vous vous rangez parmi mes ennemis?
Ainfi dans la plus jufte & la plus noble guerre,
Qui jamais décida du deftin de la Terre,
Quand je brave un Conful, & Pompée, & Caton,
Mes plus grands ennemis feront dans ma maifon?
Les préjugés Romains de votre faible pére
Arment contre moi-même une époufe fi chére,
Et vous mèlez enfin la menace à l'effroi?

AURELIE.

Je menace le crime... & je tremble pour toi.
Dans mes emportemens vois encor ma tendreffe,
Frémis d'en abufer, c'eft ma feule faibleffe.
Crains...

CATILINA.

Cet indigne mot n'eft pas fait pour mon cœur.
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur:

C'eft

C'eft assez m'offenser. Ecoutez, je vous aime;
Mais ne présumez pas que m'oubliant moi-même,
J'immole à mon amour ces amis généreux,
Mon parti, mes desseins & l'Empire avec eux.
Vous n'avez pas osé regarder la Couronne.
Jugez de mon amour, puisque je vous pardonne.
Mais sachez...

AURELIE.

La Couronne où tendent tes desseins:
Cet objet du mépris du reste des Romains:
Va; je l'arracherais sur mon front affermie,
Comme un signe insultant d'horreur & d'infamie.
Quoi, tu m'aimes assez pour ne te pas venger,
Pour ne me punir pas de t'oser outrager,
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes?
Et moi, je t'aime assez pour arrêter tes crimes.
Et je cours...

SCENE III.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA, AURELIE, &c.

LENTULUS-SURA.

C'En est fait, & nous sommes perdus.
Nos amis sont trahis, nos projets confondus.
Préneste entre nos mains n'a point été remise;

Non-

Nonnius vient dans Rome, il fait notre entreprife.
Un de nos confidens dans Prénefte arrêté,
A fubi les tourmens, & n'a pas réfifté.
Nous avons trop tardé, rien ne peut nous défendre;
Nonnius au Sénat vient accufer fon gendre.
Il va chez Cicéron, qui n'eft que trop inftruit.

AURELIE.

Eh bien, de tes forfaits tu vois quel eft le fruit.
Voilà ces grands deffeins, où j'aurais dû foufcrire,
Ces deftins de Sylla, ce Trône, cet Empire!
Es-tu défabufé? tes yeux font-ils ouverts?

CATILINA, (*après un moment de filence.*)

Je ne m'attendais pas à ce nouveau revers.
Mais... me trahiriez-vous?

AURELIE.

Je le devrais peut-être.
Je devrais fervir Rome, en la vengeant d'un traître:
Nos Dieux m'en avoûraient. Je ferai plus; je veux
Te rendre à ton pays, & vous fauver tous deux.
Ce cœur n'a pas toujours la faibleffe en partage.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage;
L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger,
Ce danger eft venu, je vais le partager.
Je vais trouver mon pére; il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il fauve la tienne.
Il m'aime, il eft facile, il craindra devant moi
D'armer le défefpoir d'un gendre tel que toi.

J'irai

J'irai parler de paix à Cicéron lui-même.
Ce Conſul qui te craint, ce Sénat où l'on t'aime,
Où Céſar te ſoutient, où ton nom eſt puiſſant,
Se tiendront trop heureux de te croire innocent.
On pardonne aiſément à ceux qui ſont à craindre.
Repens-toi ſeulement; mais repens-toi ſans feindre:
Il n'eſt que ce parti quand on eſt découvert.
Il bleſſe ta fierté, mais tout autre te perd.
Et je te donne au moins, quoi qu'on puiſſe entreprendre,
Le tems de quitter Rome, ou d'oſer t'y défendre.
Plus de reproche ici ſur tes complots pervers;
Coupable je t'aimais, malheureux je te ſers:
Je mourrai pour ſauver & tes jours & ta gloire.
Adieu. Catilina doit apprendre à me croire;
Je l'avais mérité.

CATILINA (*l'arrêtant.*)

Que faire, & quel danger?
Ecoutez.. le ſort change, il me force à changer...
Je me rens.. je vous cède.. il faut vous ſatisfaire..
Mais... ſongez qu'un époux eſt pour vous plus qu'un pére,
Et que dans le péril dont nous ſommes preſſés,
Si je prens un parti, c'eſt vous qui m'y forcez.

AURELIE.

Je me charge de tout, fût-ce encor de ta haine.
Je te ſers, c'eſt aſſez. Fille, épouſe & Romaine,
Voilà tous mes devoirs, je les ſuis, & le tien
Eſt d'égaler un cœur auſſi pur que le mien.

SCENE

SCENE IV.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA, Affranchis.

SURA.

EST-ce Catilina que nous venons d'entendre?
N'ès-tu de Nonnius que le timide gendre?
Efclave d'une femme, & d'un feul mot troublé,
Ce grand cœur s'eft rendu fi-tôt qu'elle a parlé.

CETHEGUS.

Non, tu ne peux changer, ton génie invincible
Animé par l'obftacle en fera plus terrible.
Sans reffource à Prénefte, accufés au Sénat,
Nous pourrions être encor les Maitres de l'Etat;
Nous le ferions trembler, même dans les fupplices.
Nous avons trop d'amis, trop d'illuftres complices,
Un parti trop puiffant, pour ne pas éclater.

SURA.

Mais avant le fignal on peut nous arrêter.
C'eft lorfque dans la nuit le Sénat fe fépare,
Que le parti s'affemble, & que tout fe déclare.
Que faire?

CETHEGUS (*à Catilina.*)

Tu te tais, & tu frémis d'effroi?

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon fort veut de moi.

SURA.

SURA.

J'attens peu d'Aurélie, & dans ce jour funeste,
Vendre cher notre vie est tout ce qui nous reste.

CATILINA.

Je compte les momens, & j'observe les lieux.
Aurélie en flattant ce vieillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grace,
Suspendra pour un tems sa course & sa menace.
Ciceron que j'allarme est ailleurs arrêté;
C'en est assez, amis, tout est en sureté.
Qu'on transporte soudain les armes nécessaires;
Armez tout, affranchis, esclaves & sicaires;
Débarrassez l'amas de ces lieux souterrains,
Et qu'il en reste encor assez pour mes desseins.
Vous, fidéle affranchi! brave & prudent Septime,
Et vous, cher Martian, qu'un même zéle anime,
Observez Aurélie, observez Nonnius:
Allez, & dans l'instant qu'ils ne se verront plus,
Abordez-le en secret de la part de sa fille;
Peignez-lui son danger, celui de sa famille;
Attirez-le en parlant vers ce détour obscur,
Qui conduit au chemin de Tibur & d'Anxur:
Là, saisissant tous deux le moment favorable,
Vous... Ciel, que vois-je?



SCENE V.

CICERON, *les précédens.*

CICERON.

ARrête, audacieux coupable,
Où portes-tu tes pas? Vous, Céthégus, parlez...
Sénateurs, affranchis, qui vous a rassemblés?

CATILINA.

Bientôt dans le Sénat nous pourrons te l'apprendre.

CETHEGUS.

De ta poursuite vaine on saura s'y défendre.

SURA.

Nous verrons si toujours prompt à nous outrager,
Le fils de Tullius nous ose interroger.

CICERON.

J'ose au moins demander qui sont ces téméraires?
Sont-ils ainsi que vous des Romains Consulaires,
Que la loi de l'Etat me force à respecter,
Et que le Sénat seul ait le droit d'arrêter?
Qu'on les charge de fers, allez qu'on les entraine.

CATILINA.

C'est donc toi qui détruis la liberté Romaine?
Arrêter des Romains sur tes lâches soupçons?

CICERON.

Ils sont de ton Conseil, & voilà mes raisons.

Vous mêmes, frémiſſez. Licteurs, qu'on m'obéiſſe.

(*On emmène Septime & Martian.*)

CATILINA.

Implacable ennemi, pourſui ton injuſtice;
Abuſe de ta place, & profite du tems.
Il faudra rendre compte, & c'eſt où je t'attens.

CICERON.

Qu'on faſſe à l'inſtant même interroger ces traitres.
Va, je pourrai bientôt traiter ainſi leurs Maitres.
J'ai mandé Nonnius, il ſait tous tes deſſeins.
J'ai mis Rome en défenſe, & Préneſte en mes mains.
Nous verrons qui des deux emporte la balance,
Ou de ton artifice, ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir;
Je parle de ſupplice, & veux t'en avertir.
Avec les aſſaſſins, ſur qui tu te repoſes,
Viens t'aſſeoir au Sénat, & ſui-moi, ſi tu l'oſes.

SCENE VI.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

CETHEGUS.

Faut-il donc ſuccomber ſous les puiſſants efforts
D'un bras habile & prompt, qui rompt tous nos reſſorts?
Faut-il qu'à Cicéron le ſort nous ſacrifie?

CATILINA.

Jusqu'au dernier moment ma fureur le défie.
C'est un homme allarmé, que son trouble conduit,
Qui cherche à tout apprendre, & qui n'est pas instruit:
Nos amis arrètés vont accroitre ses peines;
Ils sauront l'éblouïr de clartés incertaines.
Dans ce billet fatal César est accusé.
Le Sénat en tumulte est déja divisé.
Manlius & l'armée aux portes vont paraître.
Vous m'avez crû perdu; marchez, & je suis Maître.

SURA.

Nonnius du Consul éclaircit les soupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas; c'est moi qui t'en répons.
Marchez, dis-je, au Sénat; parlez en assurance,
Et laissez moi le soin de remplir ma vengeance.
Allons... Où vais-je?

CETHEGUS.

Eh bien?

CATILINA.

Aurélie! ah grands Dieux!
Qu'allez-vous ordonner de ce cœur furieux?
Ecartez-la surtout. Si je la vois paraître,
Tout prèt à vous servir je tremblerai peut-être.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

*Le Théatre doit repréſenter le lieu préparé pour le Sénat. Cette ſalle laiſſe voir une partie de la galerie qui conduit du palais d'*Aurélie *au Temple de* Tellus. *Un double rang de ſiéges forme un cercle dans cette ſalle ; le ſiége de* Cicéron *plus élevé eſt au milieu.*

CETHEGUS, LENTULUS-SURA,
(*retirés vers le devant.*)

SURA.

TOus ces Péres de Rome au Sénat appellés,
Incertains de leur ſort, & de ſoupçons troublés,
Ces Monarques tremblans tardent bien à paraître.

CETHEGUS.

L'oracle des Romains, ou qui du moins croit l'être,
Dans d'impuiſſans travaux ſans relâche occupé,
Interroge Septime, & par ſes ſoins trompé,
Il a retardé tout par ſes fauſſes allarmes.

SURA.

Plût au Ciel que déja nous euſſions pris les armes!
Je crains, je l'avoûrai, cet eſprit du Sénat,

Ces préjugés facrés de l'amour de l'Etat,
Cet antique refpect, & cette idolatrie,
Que réveille en tout tems le nom de la patrie.

CETHEGUS.

La patrie eft un nom fans force & fans effet;
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet.
Le fanatifme ufé des fiécles héroïques
Se conferve, il eft vrai, dans des ames ftoïques.
Le refte eft fans vigueur, ou fait des vœux pour nous;
Cicéron refpecté n'a fait que des jaloux;
Caton eft fans crédit; Céfar nous favorife.
Défendons nous ici; Rome fera foumife.

SURA.

Mais fi Catilina, par fa femme féduit,
De tant de nobles foins nous raviffait le fruit!
Tout homme a fa faibleffe, & cette ame hardie
Reconnait en fecret l'afcendant d'Aurélie.
Il l'aime, il la refpecte, il pourra lui céder.

CETHEGUS.

Sois sûr qu'à fon amour il faura commander

LENTULUS.

Mais tu l'as vû frémir, tu fais ce qu'il en coûte,
Quand de tels intérêts....

CETHEGUS, (*en le tirant à part.*)

Caton approche, écoute.

(*Lentulus & Céthégus s'affeyent à un bout de la falle.*)

SCE-

SCENE II.

CATON *entre au Sénat avec* LUCULLUS, CRASSUS, FAVONIUS, CLODIUS, MURENA, CESAR, CATULLUS, MARCELLUS &c.

CATON (*en regardant les deux Conjurés.*)

LUcullus, je me trompe, ou ces deux confidens
S'occupent en fecret de foins trop importans.
Le crime eft fur leur front, qu'irrite ma préfence.
Déja la trahifon marche avec arrogance.
Le Sénat qui la voit cherche à diffimuler.
Le démon de Sylla femble nous aveugler.
L'ame de ce Tyran dans le Sénat refpire.

CETHEGUS.

Je vous entens affez, Caton, qu'ofez-vous dire?

CATON, (*en s'affeyant, tandis que les autres prennent place.*)

Que les Dieux du Sénat, les Dieux de Scipion,
Qui contre toi peut-être ont infpiré Caton,
Permettent quelquefois les attentats des traitres,
Qu'ils ont à des Tyrans affervi nos ancêtres;
Mais qu'ils ne mettront pas en de pareilles mains
La Maîtreffe du Monde & le fort des humains.
J'ofe encor ajouter, que fon puiffant génie,
Qui n'a pû qu'une fois fouffrir la tyrannie,

Pourra dans Céthégus, & dans Catilina,
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

CESAR.

Caton, que faites-vous? & quel affreux langage!
Toujours votre vertu s'explique avec outrage.
Vous révoltez les cœurs, au lieu de les gagner.
(*César s'assied.*)

CATON *à César.*

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à régnér.
Pour les séditieux César toujours facile,
Conserve en nos périls un courage tranquille.

CESAR.

Caton, il faut agir dans les jours des combats;
Je suis tranquille ici, ne vous en plaignez pas.

CATON.

Je plains Rome, César, & je la vois trahie.
O Ciel, pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Asie
Pompée en ces périls soit encor arrêté?

CESAR.

Quand César est pour vous, Pompée est regretté?

CATON.

L'amour de la patrie anime ce grand-homme.

CESAR.

Je lui dispute tout, jusqu'à l'amour de Rome.

SCE-

SCENE III.

CICERON (*arrivant avec précipitation, tous les Sénateurs ſe lèvent.*)

AH! dans quels vains débats perdez-vous ces inſtans?
Quand Rome à ſon ſecours appelle ſes enfans,
Qu'elle vous tend les bras, & que ſes ſept collines
Se couvrent à vos yeux de meurtres, de ruines,
Qu'on a déja donné le ſignal des fureurs,
Qu'on a déja verſé le ſang des Sénateurs?

LUCULLUS.

O Ciel!

CATON.

Que dites-vous?

CICERON (*debout.*)

J'avais d'un pas rapide
Guidé des Chevaliers la cohorte intrépide,
Aſſuré des ſecours aux poſtes menacés,
Armé les citoyens avec ordre placés;
J'interrogeais chez moi ceux qu'en ce trouble extrême,
Aux yeux de Céthégus, j'avais ſurpris moi-même.
Nonnius mon ami, ce vieillard généreux,
Cet homme incorruptible, en ces tems malheureux,
Pour ſauver Rome & vous, arrive de Préneſte.
Il venait m'éclairer dans ce trouble funeſte,
M'apprendre juſqu'aux noms de tous les Conjurés;

Lorſ-

Lorsque de nôtre sang deux monstres altérés,
A coups précipités frapent ce cœur fidéle,
Et font périr en lui tout le fruit de mon zéle;
Il tombe mort. On court, on vole, on les poursuit;
Le tumulte, l'horreur, les ombres de la nuit,
Le peuple qui se presse, & qui se précipite,
Leurs complices enfin favorisent leur fuite.
J'ai saisi l'un des deux, qui le fer à la main,
Egaré, furieux, se frayait un chemin.
Je l'ai mis dans les fers, & j'ai su que ce traître
Avait Catilina pour complice & pour Maître.

(*Cicéron s'assied avec le Sénat.*)

SCENE IV.

CATILINA, *debout entre Caton & César.*
(*Céthégus est auprès de César; le Sénat assis.*)

OUi, Sénat, j'ai tout fait, & vous voyez la main,
Qui de votre ennemi vient de percer le sein.
Oui, c'est Catilina qui venge la patrie,
C'est moi qui d'un perfide ai terminé la vie.

CICERON.

Toi, fourbe, toi, barbare?

CATON.

Oses-tu te vanter?..

CESAR.

Nous pourrons le punir, mais il faut l'écouter.

CETHEGUS,

Parle, Catilina, parle & force au ſilence
De tous tes ennemis l'audace & l'éloquence.

CICERON.

Romains, où ſommes-nous?

CATILINA.

Dans les tems du malheur,
Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,
Parmi l'embraſement qui menace le Monde,
Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde.
Les neveux de Sylla ſéduits par ce grand nom,
Ont oſé de Sylla montrer l'ambition.
J'ai vû la liberté dans les cœurs expirante,
Le Sénat diviſé, Rome dans l'épouvante,
Le déſordre en tous lieux, & ſurtout Cicéron
Semant ici la crainte, ainſi que le ſoupçon.
Peut-être il plaint les maux dont Rome eſt affligée:
Il vous parle pour elle, & moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant, je lui prouve aujourdhui,
Que Rome & le Sénat me ſont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'ame inviſible,
L'eſprit qui gouvernait ce grand Corps ſi terrible,
Ce Corps de Conjurés, qui des Monts Apennins,
S'étend juſqu'où finit le pouvoir des Romains.

Les

Les momens étaient chers, & les périls extrêmes.
Je l'ai sû, j'ai sauvé l'Etat, Rome & vous-mêmes.
Ainsi par un soldat fut puni Spurius;
Ainsi les Scipions ont immolé Gracchus.
Qui m'osera punir d'un si juste homicide?
Qui de vous peut encor m'accuser?

CICERON.

Moi, perfide;
Moi, qu'un Catilina se vante de sauver,
Moi, qui connais ton crime, & qui vais le prouver.
Que ces deux Affranchis viennent se faire entendre.
Sénat, voici la main qui mettait Rome en cendre;
Sur un Pére de Rome il a porté ses coups;
Et vous souffrez qu'il parle, & qu'il s'en vante à vous?
Vous souffrez qu'il vous trompe, alors qu'il vous opprime,
Qu'il fasse insolemment des vertus de son crime?

CATILINA.

Et vous souffrez, Romains, que mon accusateur
Des meilleurs citoyens soit le persécuteur?
Apprenez des secrets que le Consul ignore,
Et profitez-en tous, s'il en est tems encore.
Sachez qu'en son Palais, & presque sous ces lieux,
Nonnius enfermait l'amas prodigieux
De machines, de traits, de lances & d'épées,
Que dans des flots de sang Rome doit voir trempées.
Si Rome existe encor, amis, si vous vivez,
C'est moi, c'est mon audace à qui vous le devez.

Pour

Pour prix de mon service aprouvez mes allarmes;
Sénateurs, ordonnez qu'on saisisse ces armes.

CICERON (*aux Licteurs.*)

Courez chez Nonnius, allez, & qu'à nos yeux,
On améne sa fille en ces augustes lieux.
Tu trembles à ce nom?

CATILINA.

Moi trembler? je méprise
Cette ressource indigne où ta haine s'épuise.
Sénat, le péril croît, quand vous délibérez.
Eh bien, sur ma conduite êtes-vous éclairés?

CICERON.

Oui, je le suis, Romains, je le suis sur son crime.
Qui de vous peut penser qu'un vieillard magnanime
Ait formé de si loin ce redoutable amas,
Ce dépôt des forfaits & des assassinats?
Dans ta propre maison ta rage industrieuse
Craignait de mes regards la lumiére odieuse.
De Nonnius trompé tu choisis le Palais,
Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
Peut-être as-tu séduit sa malheureuse fille.
Ah, cruel, ce n'est pas la premiére famille,
Où tu portas le trouble, & le crime, & la mort.
Tu traites Rome ainsi: c'est donc là notre sort!
Et tout couvert d'un sang qui demande vengeance,
Tu veux qu'on t'aplaudisse, & qu'on te récompense.

Arti-

Artiſan de la guerre, affreux conſpirateur,
Meurtrier d'un vieillard, & calomniateur,
Voilà tout ton ſervice, & tes droits & tes titres.
O vous des Nations jadis heureux arbitres,
Attendez-vous ici, ſans force & ſans ſecours,
Qu'un Tyran forcené diſpoſe de vos jours?
Fermerez-vous les yeux au bord des précipices?
Si vous ne vous vengez, vous êtes ſes complices.
Rome ou Catilina doit périr aujourdhui.
Vous n'avez qu'un moment; jugez entre elle & lui.

CESAR.

Un jugement trop prompt eſt ſouvent ſans juſtice.
C'eſt la cauſe de Rome; il faut qu'on l'éclairciſſe.
Aux droits de nos égaux eſt-ce à nous d'attenter?
Toujours dans ſes pareils il faut ſe reſpecter.
Trop de ſévérité tient de la tyrannie.

CATON.

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie.
Quoi, Rome eſt d'un côté, de l'autre un aſſaſſin,
C'eſt Cicéron qui parle, & l'on eſt incertain?

CÉSAR.

Il nous faut une preuve, on n'a que des allarmes.
Si l'on trouve en effet ces parricides armes,
Et ſi de Nonnius le crime eſt avéré,
Catilina nous ſert, & doit être honoré.

(*à Catilina.*)

Tu

Tu me connais : en tout je te tiendrai parole.

CICERON.

O Rome ! ô ma patrie ! ô Dieux du Capitole !
Ainſi d'un ſcélérat un Héros eſt l'appui !
Agiſſez-vous pour vous, en nous parlant pour lui ?
Céſar, vous m'entendez, & Rome trop à plaindre,
N'aura donc déſormais que ſes enfans à craindre ?

CLODIUS.

Rome eſt en ſurèté, Céſar eſt citoyen.
Qui peut avoir ici d'autre avis que le ſien ?

CICERON.

Clodius, achevez : que votre main ſeconde
La main qui prépara la ruine du Monde.
C'en eſt trop, je ne vois dans ces murs menacés
Que Conjurés ardens & citoyens glacés.
Catilina l'emporte, & ſa tranquile rage
Sans crainte & ſans danger médite le carnage.
Au rang des Sénateurs il eſt encor admis ;
Il proſcrit le Sénat, & s'y fait des amis :
Il dévore des yeux le fruit de tous ſes crimes :
Il vous voit, vous menace, & marque ſes victimes :
Et lorſque je m'oppoſe à tant d'énormités,
Céſar parle de droits & de formalités ;
Clodius à mes yeux de ſon parti ſe range ;
Aucun ne veut ſouffrir que Cicéron le venge.
Nonnius par ce traitre eſt mort aſſaſſiné.
N'avons-nous pas ſur lui le droit qu'il s'eſt donné ?

Le

Le devoir le plus ſaint, la loi la plus chérie,
Eſt d'oublier la loi pour ſauver la patrie.
Mais vous n'en avez plus.

SCENE V.

Le Sénat, AURELIE.

AURELIE.

O Vous, ſacrés vengeurs,
Demi-Dieux ſur la Terre, & mes ſeuls protecteurs,
Conſul, auguſte appui, qu'implore l'innocence,
Mon pére par ma voix vous demande vengeance.
J'ai retiré ce fer enfoncé dans ſon flanc.
(*en voulant ſe jetter aux pieds de Cicéron qui la relève.*)
Mes pleurs mouillent vos pieds arroſés de ſon ſang.
Secourez-moi, vengez ce ſang qui fume encore,
Sur l'infame aſſaſſin que ma douleur ignore.

CICERON (*en montrant Catilina.*)

Le voici.

AURELIE.

Dieux!

CICERON.

C'eſt lui; lui qui l'aſſaſſina,
Qui s'en oſe vanter.

AURELIE.

O Ciel! Catilina!

L'ai.

L'ai-je bien entendu ? Quoi, monſtre ſanguinaire,
Quoi, c'eſt toi, c'eſt ta main qui maſſacra mon père !

(Des Licteurs la ſoutiennent.)

CATILINA *ſe tournant vers Céthégus, & ſe jettant éperdu entre ſes bras.*

Quel ſpectacle, grands Dieux ! Je ſuis trop bien puni.

CETHEGUS.

A ce fatal objet quel trouble t'a ſaiſi ?
Aurélie à nos pieds vient demander vengeance :
Mais ſi tu ſervis Rome, attends ta récompenſe.

CATILINA *(ſe tournant vers Aurélie.)*

Aurélie, il eſt vrai.... qu'un horrible devoir....
M'a forcé... Reſpectez mon cœur, mon déſeſpoir...
Songez qu'un nœud plus ſaint & plus inviolable...

SCENE VI.

LE SENAT, AURELIE, LE CHEF DES LICTEURS.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEigneur, on a ſaiſi ce dépot formidable.

CICERON.

Chez Nonnius ?

LE CHEF.

Chez lui. Ceux qui ſont arrètés

N'accuſent que lui ſeul de tant d'iniquités.

AURELIE.

O comble de la rage & de la calomnie!
On lui donne la mort: on veut flétrir ſa vie!
Le cruel dont la main porta ſur lui les coups...

CICERON.

Achevez.

AURELIE.

Juſtes Dieux, où me réduiſez-vous?

CICERON.

Parlez; la vérité dans ſon jour doit paraître.
Vous gardez le ſilence à l'aſpect de ce traître.
Vous baiſſez devant lui vos yeux intimidés.
Il frémit devant vous. Achevez, répondez.

AURELIE.

Ah! je vous ai trahis; c'eſt moi qui ſuis coupable.

CATILINA.

Non, vous ne l'êtes point...

AURELIE.

Va, monſtre impitoyable;
Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux! j'ai trop tard connu ma déteſtable erreur.
Sénat, j'ai vû le crime, & j'ai tû les complices;
Je demandais vengeance, il me faut des ſupplices.
Ce jour menace Rome, & vous, & l'Univers.

Ma

Ma faibleſſe a tout fait, & c'eſt moi qui vous perds.
Traitre, qui m'as conduite à travers tant d'abimes,
Tu forças ma tendreſſe à ſervir tous tes crimes.
Périſſe ainſi que moi, le jour, l'horrible jour,
Où ta rage a trompé mon innocent amour!
Ce jour où malgré moi ſecondant ta furie,
Fidéle à mes ſerments, perfide à ma patrie,
Conduiſant Nonnius à cet affreux trépas,
Et pour mieux l'égorger le preſſant dans mes bras;
J'ai préſenté ſa tète à ta main ſanguinaire!

(Tandis qu'Aurélie parle au bout du Théatre, Cicéron eſt aſſis plongé dans la douleur.)

Murs ſacrés, Dieux vengeurs, Sénat, manes d'un père,
Romains, voilà l'époux dont j'ai ſuivi la loi;
Voilà votre ennemi... Perfide, imite-moi.

(Elle ſe frape.)

CATILINA.

Où ſuis-je? malheureux!

CATON.

O jour épouvantable!

CICERON *ſe levant.*

Jour trop digne en effet d'un ſiécle ſi coupable!

AURELIE.

Je devais... un billet remis entre vos mains...
Conſul... de tous cotés je vois vos aſſaſſins...

Je me meurs...

(*On emmène Aurélie.*)

CICERON.

S'il ſe peut, qu'on la ſecoure, Aufide;
Qu'on cherche cet écrit. En eſt-ce aſſez, perfide?
Sénateurs, vous tremblez, vous ne vous joignez pas,
Pour venger tant de ſang, & tant d'aſſaſſinats?
Il vous impoſe encor. Vous laiſſez impunie
La mort de Nonnius, & celle d'Aurélie?

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait; c'eſt ton inimitié,
Qui me rend dans ma rage un objet de pitié:
Toi, dont l'ambition de la mienne rivale,
Dont la fortune heureuſe à mes deſtins fatale
M'entraina dans l'abime où tu me vois plongé,
Tu cauſas mes fureurs, mes fureurs t'ont vengé.
J'ai haï ton génie, & Rome qui l'adore;
J'ai voulu ta ruïne, & je la veux encore.
Je vengerai ſur toi tout ce que j'ai perdu:
Ton ſang payra ce ſang à tes yeux répandu:
Meurs en craignant la mort, meurs de la mort d'un traître,
D'un eſclave échapé que fait punir ſon maître.
Que tes membres ſanglans, dans ta tribune épars,
Des inconſtans Romains repaiſſent les regards.
Voilà ce qu'en partant ma douleur & ma rage
Dans ces lieux abhorrés te laiſſent pour préſage;
C'eſt le ſort qui t'attend, & qui va s'accomplir,

C'eſt

C'eſt l'eſpoir qui me reſte, & je cours le remplir.

CICERON.

Qu'on ſaiſiſſe ce traître.

CETHEGUS.

En as-tu la puiſſance?

SURA.

Oſes-tu prononcer, quand le Sénat balance?

CATILINA.

La guerre eſt déclarée; amis, ſuivez mes pas.
C'en eſt fait; le ſignal vous appelle aux combats.
Vous, Sénat incertain, qui venez de m'entendre,
Choiſiſſez à loiſir le parti qu'il faut prendre.

(Il ſort avec quelques Sénateurs de ſon parti.)

CICERON.

Eh bien, choiſiſſez donc, vainqueurs de l'Univers,
De commander au Monde, ou de porter des fers.
O grandeur des Romains, ô majeſté flétrie!
Sur le bord du tombeau, réveille-toi, patrie.
Lucullus, Muréna, Céſar même, écoutez:
Rome demande un Chef en ces calamités;
Gardons l'égalité pour des tems plus tranquilles:
Les Gaulois ſont dans Rome, il vous faut des Camilles.
Il faut un Dictateur, un vengeur, un apui:
Qu'on nomme le plus digne, & je marche ſous lui.

SCENE VII.

LE SENAT, LE CHEF DES LICTEURS.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEigneur, en ſecourant la mourante Aurélie,
Que nos ſoins vainement rappelaient à la vie,
J'ai trouvé ce billet par ſon pére adreſſé.

CICERON *en liſant.*

Quoi, d'un danger plus grand l'Etat eſt menacé!
„ Céſar qui nous trahit veut enlever Préneſte.
Vous, Céſar, vous trempiez dans ce complot funeſte!
Liſez, mettez le comble à des malheurs ſi grands.
Céſar: étiez-vous fait pour ſervir des Tyrans?

CESAR.

J'ai lu, je ſuis Romain, notre perte s'annonce.
Le danger croit, j'y vole, & voilà ma réponſe.
(*Il ſort.*)

CATON.

Sa réponſe eſt douteuſe, il eſt trop leur apui.

CICERON.

Marchons, ſervons l'Etat, contre eux, & contre lui.
(*à une partie des Sénateurs.*)
Vous, ſi les derniers cris d'Aurélie expirante,
Ceux du Monde ébranlé, ceux de Rome ſanglante,
Ont réveillé dans vous l'eſprit de vos ayeux,

Con-

Courez au Capitole, & défendez vos Dieux:
Du fier Catilina ſoutenez les approches.
Je ne vous ferai point d'inutiles reproches,
D'avoir pu balancer entre ce monſtre & moi.

(*à d'autres Sénateurs.*)

Vous, Sénateurs blanchis dans l'amour de la loi,
Nommez un Chef enfin, pour n'avoir point de Maitres:
Amis de la vertu, ſéparez-vous des traitres.

(*Les Sénateurs ſe ſéparent de Céthégus & de Lentulus-Sura.*)

Point d'eſprit de parti, de ſentimens jaloux:
C'eſt par là que jadis Sylla régna ſur nous.
Je vole en tous les lieux où vos dangers m'appellent,
Où de l'embraſement les flammes étincellent.
Dieux, animez ma voix, mon courage & mon bras,
Et ſauvez les Romains, duſſent-ils être ingrats.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE I.

CATON, & une partie des Sénateurs debout en habit de guerre.

CLODIUS *à Caton.*

Quoi! lorſque défendant cette enceinte ſacrée,
A peine aux factieux nous en fermons l'entrée,
Quand partout le Sénat s'expoſant au danger,
Aux ordres d'un Samnite a daigné ſe ranger;
Cet altier Plébeien nous outrage & nous brave:
Il ſert un peuple libre, & le traite en eſclave!
Un pouvoir paſſager eſt à peine en ſes mains,
Il oſe en abuſer, & contre des Romains!
Contre ceux dont le ſang a coulé dans la guerre!
Les cachots ſont remplis des vainqueurs de la Terre,
Et cet homme inconnu, ce fils heureux du ſort,
Condamne inſolemment ſes Maîtres à la mort.
Catilina pour nous ſerait moins tyrannique.
On ne le verrait point flétrir la République.
Je partage avec vous les malheurs de l'Etat;
Mais je ne peux ſouffrir la honte du Sénat.

CATON.

La honte, Clodius, n'eſt que dans vos murmures.

Allez

Allez de vos amis déplorer les injures ;
Mais ſachez que le ſang de nos Patriciens,
Ce ſang des Céthégus & des Cornéliens,
Ce ſang ſi précieux, quand il devient coupable,
Devient le plus abject & le plus condamnable.
Regrettez, reſpectez ceux qui nous ont trahis ;
On les mène à la mort, & c'eſt par mon avis.
Celui qui vous ſauva, les condamne au ſupplice.
De quoi vous plaignez-vous? eſt-ce de ſa juſtice?
Eſt-ce elle qui produit cet indigne couroux?
En craignez-vous la ſuite, & la méritez vous?
Quand vous devez la vie aux ſoins de ce grand-homme,
Vous oſez l'accuſer d'avoir trop fait pour Rome!
Murmurez, mais tremblez. La mort eſt ſur vos pas.
Il n'eſt pas encor tems de devenir ingrats.
On a dans les périls de la reconnaiſſance ;
Et c'eſt le tems du moins d'avoir de la prudence.
Catilina parait juſqu'aux pieds du rempart ;
On ne ſait point encor quel parti prend Céſar,
S'il veut ou conſerver ou perdre la patrie.
Cicéron agit ſeul, & ſeul ſe ſacrifie ;
Et vous conſidérez, entourés d'ennemis,
Si celui qui vous ſert vous a trop bien ſervis.

CLODIUS.

Caton plus implacable encor que magnanime,
Aime les châtimens plus qu'il ne hait le crime.
Reſpectez le Sénat, ne lui reprochez rien.

Vous

Vous parlez en Cenſeur, il nous faut un ſoutien.
Quand la guerre s'allume, & quand Rome eſt en cendre,
Les édits d'un Conſul pourront-ils nous défendre?
N'a-t-il contre une armée, & des conſpirateurs,
Que l'orgueil des faiſceaux, & les mains des Licteurs?
Vous parlez de dangers! Penſez-vous nous inſtruire
Que ce peuple inſenſé s'obſtine à ſe détruire?
Vous redoutez Céſar; eh qui n'eſt informé
Combien Catilina de Céſar fut aimé?
Dans le péril preſſant, qui croit & nous obſède,
Vous montrez tous nos maux: montrez-vous le remède?

CATON.

Oui, j'oſe conſeiller, eſprit fier & jaloux,
Que l'on veille à la fois ſur Céſar & ſur vous.
Je conſeillerais plus; mais voici votre père.

SCENE II.

CICERON, CATON, une partie des Sénateurs.

CATON (*à Cicéron.*)

Viens, tu vois des ingrats. Mais Rome te défère
Les noms, les ſacrés noms de pére & de vengeur,
Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICERON.

Romains, j'aime la gloire, & ne veux point m'en taire.

Des

Des travaux des humains c'eſt le digne ſalaire.
Sénat, en vous ſervant il la faut acheter.
Qui n'oſe la vouloir, n'oſe la mériter.
Si j'applique à vos maux une main ſalutaire,
Ce que j'ai fait eſt peu, voyons ce qu'il faut faire.
Le ſang coulait dans Rome: ennemis, citoyens,
Gladiateurs, ſoldats, Chevaliers, plébeiens,
Etalaient à mes yeux la déplorable image
Et d'une ville en cendre & d'un champ de carnage.
La flamme en s'élancant de cent toits dévorés,
Dans l'horreur du combat guidait les Conjurés.
Céthégus & Sura s'avançaient à leur tête.
Ma main les a ſaiſis, leur juſte mort eſt prête.
Mais quand j'étouffe l'hydre, il renait en cent lieux:
Il faut fendre partout les flots des factieux.
Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte.
Il marche au Quirinal, il s'avance à la porte,
Et là, ſur des amas de mourants & de morts,
Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts,
Il ſe fraye un paſſage, il vole à ſon armée.
J'ai peine à raſſurer Rome entiére allarmée.
Antoine qui s'oppoſe au fier Catilina,
A tous ces vétérans aguerris ſous Sylla:
Antoine que pourſuit notre mauvais Génie,
Par un coup imprévu voit ſa force affaiblie;
Et ſon corps accablé, déſormais ſans vigueur
Sert mal en ces momens les ſoins de ſon grand cœur.
Pétreius étonné vainement le ſeconde;

Ainſi

Ainſi de tous côtés la Maitreſſe du Monde,
Aſſiégée au déhors, embraſée au dedans,
Eſt cent fois en un jour à ſes derniers momens.

CRASSUS.

Que fait Céſar ?

CICERON.

Il a dans ce jour mémorable
Déployé, je l'avouë, un courage indomtable;
Mais Rome exigeait plus d'un cœur tel que le ſien.
Il n'eſt pas criminel, il n'eſt pas citoyen.
Je l'ai vû diſſiper les plus hardis rebelles:
Mais bientôt ménageant des Romains infidelles,
Il s'efforçait de plaire aux eſprits égarés,
Aux peuples, aux ſoldats, & même aux Conjurés.
Dans le péril horrible où Rome était en proie,
Son front laiſſait briller une ſecrette joie.
Sa voix d'un peuple entier ſollicitant l'amour,
Semblait inviter Rome à le ſervir un jour.
D'un trop coupable ſang ſa main était avare.

CATON.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare.
Je le redis encor, & veux le publier;
De Céſar en tout tems il faut ſe défier.

SCENE III.

LE SENAT, CESAR.

CESAR.

EH bien, dans ce Sénat, trop prêt à se détruire,
La vertu de Caton cherche encor à me nuire.
De quoi m'accuse-t-il?

CATON.

D'aimer Catilina,
De l'avoir protégé lorsqu'on le soupçonna,
De ménager encor ceux qu'on pouvait abattre,
De leur avoir parlé quand il fallait combattre.

CESAR.

Un tel sang n'est pas fait pour teindre mes lauriers.
Je parle aux citoyens, je combats les guerriers.

CATON.

Mais tous ces Conjurés, ce peuple de coupables,
Que sont-ils à vos yeux?

CESAR.

Des mortels méprisables.
A ma voix, à mes coups ils n'ont pu résister.
Qui se soumet à moi n'a rien à redouter.
C'est maintenant qu'on donne un combat véritable.
Des soldats de Sylla l'élite redoutable
Est sous un Chef habile, & qui sait se venger.
Voici le vrai moment où Rome est en danger.

Pé.

Pétreius est blessé, Catilina s'avance.
Le soldat sous les murs est à peine en défense.
Les guerriers de Sylla font trembler les Romains :
Qu'ordonnez-vous, Consul ? & quels sont vos desseins ?

CICERON.

Les voici : que le Ciel m'entende & les couronne !
Vous avez mérité que Rome vous soupçonne.
Je veux laver l'affront, dont vous êtes chargé ;
Je veux qu'avec l'Etat votre honneur soit vengé.
Au salut des Romains je vous crois nécessaire ;
Je vous connais : je sais ce que vous pouvez faire ;
Je sais quels intérêts vous peuvent éblouir :
César veut commander, mais il ne peut trahir.
Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime.
En me plaignant de vous je vous dois mon estime.
Partez ; justifiez l'honneur que je vous fais.
Le Monde entier sur vous a les yeux désormais.
Secondez Pétreius, & délivrez l'Empire.
Méritez que Caton vous aime & vous admire.
Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival.
Nous avons des guerriers, il faut un Général :
Vous l'êtes, c'est sur vous que mon espoir se fonde.
César : entre vos mains je mets le sort du Monde.

CESAR, (*en l'embrassant.*)

Cicéron à César a dû se confier ;
Je vais mourir, Seigneur, ou vous justifier.

(*Il sort.*)

CA-

CATON.

De son ambition vous allumez les flammes!

CICERON.

Va, c'est ainsi qu'on traite avec les grandes ames.
Je l'enchaine à l'Etat, en me fiant à lui.
Ma générosité le rendra notre appui.
Aprens à distinguer l'ambitieux du traitre.
S'il n'est pas vertueux, ma voix le force à l'ètre.
Un courage indomté dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands Héros, ou les grands criminels.
Qui du crime à la Terre a donné les exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des Temples.
Catilina lui-même à tant d'horreurs instruit,
Eût été Scipion, si je l'avais conduit.
Je répons de César, il est l'appui de Rome.
J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand-homme.

(*Se tournant vers le Chef des Licteurs, qui entre en armes.*)

Eh bien, les Conjurés?

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, ils sont punis;
Mais leur sang a produit de nouveaux ennemis.
C'est le feu de l'Etna qui couvait sous la cendre;
Un tremblement de plus va partout le répandre;
Et si de Pétreius le succès est douteux,
Ces murs sont embrasés, vous tombez avec eux.
Un nouvel Annibal nous assiége & nous presse;

D'au-

D'autant plus redoutable en ſa cruelle adreſſe;
Que juſqu'au ſein de Rome, & parmi ſes enfans,
En creuſant vos tombeaux il a des partiſans.
On parle en ſa faveur dans Rome qu'il ruïne;
Il l'attaque au dehors, au dedans il domine;
Tout ſon génie y régne, & cent coupables voix
S'élévent contre vous, & condamnent vos loix.
Les plaintes des ingrats, & les clameurs des traitres,
Reclament contre vous les droits de nos ancêtres,
Redemandent le ſang répandu par vos mains:
On parle de punir le vengeur des Romains.

CLODIUS.

Vos égaux après tout, que vous deviez entendre,
Par vous ſeul condamnés, n'ayant pû ſe défendre,
Semblent autoriſer...

CICERON.

Clodius, arrêtez;
Renfermez votre envie & vos témérités;
Ma puiſſance abſoluë eſt de peu de durée;
Mais tant qu'elle ſubſiſte, elle ſera ſacrée.
Vous aurez tout le tems de me perſécuter;
Mais quand le péril dure, il faut me reſpecter.
Je connais l'inconſtance aux humains ordinaire.
J'attens ſans m'ébranler les retours du vulgaire.
Scipion accuſé ſur des prétextes vains,
Remercia les Dieux, & quitta les Romains.
Je puis en quelque choſe imiter ce grand-homme.

Je rendrai grace au Ciel, & resterai dans Rome.
A l'Etat malgré vous j'ai consacré mes jours;
Et toujours envié je servirai toujours.

CATON.

Permettez que dans Rome encor je me présente,
Que j'aille intimider une foule insolente,
Que je vole au rempart, que du moins mon aspect
Contienne encor César, qui m'est toujours suspect;
Et si dans ce grand jour la fortune contraire...

CICERON.

Caton, votre présence est ici nécessaire.
Mes ordres sont donnés, César est au combat;
Caton de la vertu doit l'exemple au Sénat.
Il en doit soutenir la grandeur expirante.
Restez... je vois César, & Rome est triomphante.
Ah! c'est donc par vos mains que l'Etat soutenu....

(Il court au devant de César.)

CESAR.

Je l'ai servi peut-être, & vous m'aviez connu..
Pétreius est couvert d'une immortelle gloire;
Le courage & l'adresse ont fixé la victoire.
Nous n'avons combattu sous ce sacré rempart,
Que pour ne rien laisser au pouvoir du hazard,
Que pour mieux enflammer des ames héroïques,
A l'aspect imposant de leurs Dieux domestiques.
Métellus, Muréna, les braves Scipions,
Ont soutenu le poids de leurs augustes noms.

Ils ont aux yeux de Rome étalé le courage,
Qui ſubjugua l'Aſie, & détruiſit Carthage.
Tous ſont de la patrie & l'honneur & l'appui.
Permettez que Céſar ne parle point de lui.
Les ſoldats de Sylla renverſés ſur la terre
Semblent braver la mort & défier la guerre:
De tant de Nations ces triſtes Conquérans
Menacent Rome encor de leurs yeux expirans.
Si de pareils guerriers la valeur nous ſeconde,
Nous mettrons ſous nos loix ce qui reſte du Monde.
Mais il eſt, grace au Ciel, encor de plus grands cœurs,
Des Héros plus choiſis, & ce ſont leurs vainqueurs.
Catilina terrible au milieu du carnage,
Entouré d'ennemis immolés à ſa rage,
Sanglant, couvert de traits, & combattant toujours,
Dans nos rangs éclaircis a terminé ſes jours.
Sur des morts entaſſés l'effroi de Rome expire.
Romain je le condanne, & ſoldat je l'admire.
J'aimai Catilina; mais vous voyez mon cœur;
Jugez ſi l'amitié l'emporte ſur l'honneur.

CICERON.

Tu n'as point démenti mes vœux & mon eſtime.
Va, conſerve à jamais cet eſprit magnanime.
Que Rome admire en toi ſon éternel ſoutien.
Grands Dieux! que ce Héros ſoit toujours Citoyen.
Dieux! ne corrompez pas cette ame généreuſe;
Et que tant de vertu ne ſoit pas dangereuſe.

Fin du cinquième & dernier Acte.

OU-

OUVRAGES DRAMATIQUES CONTENUS EN CE VOLUME,

Avec les Piéces qui ſont rélatives à chacun.

Fin du Tome troiſiéme.





